CHEFS-D'ŒUVRE ASCÉTIQUES ET MYSTIQUES

B^x Venturin de Bergame

Directoire Spirituel

Traduction et Notes
du R. P. DE BOISSIEU, O. P.

Editions de la Vie Spirituelle.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Directoire Spirituel

Nihil obstat.

Saint-Maximin, le 16 novembre 1924.

R. Cathala, O. P.,
Lecteur en théologie.

A. Gigon, O. P.,
Lecteur en théologie.

R. Bonhomme, O. P.,
Prov.

Imprimatur.

Pictavii, die 1ª Martii 1926.

J. Braud,
v. g.

CHEFS-D'ŒUVRE ASCÉTIQUES ET MYSTIQUES

B^x Venturin de Bergame

Directoire Spirituel

Traduction et Notes
du R. P. DE BOISSIEU, O. P.

Property of
COSA
Please return to
Graduate Theologic
Union Library

ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE
LIBRAIRIE DESCLÉE ET C^ie
30, RUE SAINT-SULPICE, PARIS-VI^e

Made in France

INTRODUCTION

I. — Les sources

La vie de Venturin de Bergame, dit *le Bienheureux Venturin*, a été écrite en 1347, l'année qui suivit sa mort, par un religieux anonyme du couvent dominicain de Bologne, sous le titre : *Legenda B. F. Venturini, Ordinis Praedicatorum*. L'original, conservé à Bologne, disparut en 1799 : il reste aux archives généralices à Rome une copie de la transcription faite par Ambroise de Taegio, mort en 1517. La légende commence par ces mots : « L'an du Seigneur 1346, le « B. Venturin de Bergame, prédicateur apostolique « de Lombardie et homme d'une sainteté admirable, « ayant été envoyé outre mer par le Souverain Pon- « tife pour exciter les fidèles à la croisade contre les « Turcs, mourut pieusement à Smyrne. Il était « célèbre par ses miracles, et, comme ses actions sont « merveilleuses et bien dignes d'imitation, je les écri- « rai autant que j'ai pu les savoir. »

La « légende » est la source première dont se sont

13,136 ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

inspirés Alberti au XVI^e^ siècle, puis Échard et Touron, et de nos jours, G. Clementi, qui a publié à Rome en 1909 la seconde édition d'un volume considérable intitulé : *Un Santo Patriota, il B. Venturino da Bergamo, storia e documenti.* Ce remarquable ouvrage contient en 500 pages une biographie italienne de Venturin, et en appendice le texte latin de la légende et des œuvres du Bienheureux. C'est sur ce texte que nous avons fait la présente traduction : il a été établi sur les manuscrits d'Échard conservés à Paris à la Bibliothèque Nationale et à celle de l'Arsenal. C'est un excellent travail, pour lequel nous devons au Professeur Clementi beaucoup de reconnaissance, car il a grandement facilité la publication en français des œuvres du Père Venturin.

II. — La vie de Venturin

Venturin naquit à Bergame en Lombardie, le 9 avril 1304. Son père, Laurent-Dominique, tenait en cette ville la première place dans l'enseignement de la grammaire et de la philosophie : aussi sut-il joindre à l'éducation toute d'honneur et de piété qu'il donna à son fils, une instruction très développée dans toutes les branches de l'humain savoir, en quoi il se trouva fort aidé par les remarquables dispositions de l'enfant : « Génie heureux, dit de lui Touron (*Histoire « des hommes illustres de l'Ordre de saint Dominique*),

« il comprenait sans peine, presque sans étude, tout « ce que son père voulait lui expliquer, et il n'ou- « bliait rien de ce qu'il avait une fois gravé dans sa « mémoire. » Et l'historien ajoute : « Mais, plus « docile encore à la voix d'un maître intérieur, il « apprit la science du salut dans l'exercice de la prière, « dont il commença dès ses plus tendres années à « connaître les avantages et à aimer la pratique. »

Venturin connut donc très jeune la vertu : il s'adonnait surtout à la pénitence, et pratiquait la charité envers les pauvres avec une ardeur que ses parents devaient modérer. Aussi fut-il accueilli avec joie par les Dominicains du couvent de Saint-Étienne de Bergame, lorsqu'il vint leur demander leur habit : il le reçut le 22 janvier 1319, n'ayant pas encore 15 ans, bien jeune d'années, dit son biographe italien Clementi, mais de cœur viril. Son père fut d'abord consterné de la résolution de son enfant et s'efforça de le ramener dans le monde; toutefois il se laissa fléchir par la constance du novice et accorda son consentement : « Maintenant, mon bien cher enfant, lui « écrivit-il, je croirais offenser Dieu si je vous contra- « riais encore; je vous exhorte donc à la persévérance « et à garder l'esprit de saint Dominique. Sachez que « ce Saint, dont vous avez revêtu l'habit, fut après « tout un homme, et par suite, si vous le voulez, « vous pouvez, vous aussi, être un autre Dominique. »

Après sa profession, Venturin fut envoyé faire ses études au couvent de Saint-Thomas-Apôtre à Pavie. En 1321, il fut nommé professeur assistant au cou-

vent Saint-Jean-Baptiste de Côme : il y resta trois ans, et y reçut les ordres mineurs et le sous-diaconat à la Pentecôte de 1323, puis le diaconat en septembre. Renvoyé à Bergame, puis à Gênes, pour le complément de ses études, il demeura trois ans dans cette ville au couvent de Saint-Dominique, y fut fait prêtre, probablement à Noël 1328, et immédiatement nommé maître des novices ; mais il n'exerça pas longtemps ces dernières fonctions : au milieu de 1330 il fut assigné à Vicence pour exercer le ministère de la prédication.

Alors commença une vie apostolique extraordinairement active et bénie de Dieu. Venturin avait 26 ans. Pendant cinq ans, sans interruption et sans repos, il porta la parole divine dans presque toute l'Italie : la Lombardie, la Toscane, les États de l'Église et de Venise, de Trévise et d'Ancône, successivement l'entendirent. Les églises n'étant pas assez grandes pour contenir la foule de ses auditeurs, il prêchait souvent dehors, et ses paroles arrivaient à tous, non pas seulement à leurs oreilles, mais aussi à leur cœur, car les conversions étaient innombrables. « On eût dit, « écrit Touron, qu'il tenait les cœurs de tous ses audi- « teurs entre ses mains pour leur donner à son gré « toutes sortes d'impressions. » Des miracles éclatants achevèrent de rendre son nom célèbre dans toute l'Italie : son influence fut énorme, et dans ce pays si divisé alors, il en usa, œuvre bien dominicaine, dans l'intérêt de la paix, souvent avec succès, précurseur en cela de sainte Catherine de Sienne, comme il

le fut à un autre point de vue de saint Vincent Ferrier.

Sa ville natale, fière de la gloire de son fils, voulut à son tour l'entendre. Venturin était à Bologne; il en partit pour se rendre à Bergame, où il arriva le 21 septembre 1333, en compagnie du Père Nicolas de Faënza, ami inséparable dès lors, et qui devait le suivre à Rome, à Avignon, en France et en Orient, jusqu'à sa mort. Pendant près de six mois, Venturin se consacra au ministère de la prédication et de la confession, sans presque se donner le temps de voir les siens, dans les églises de la ville et dans son premier couvent. Une idée acheva alors de mûrir en son esprit, que lui avait inspirée une constatation désolante pour son âme ardente de jeune apôtre : des conversions qu'il obtenait, beaucoup étaient fragiles et sans durée, parce que le monde reprenait trop vite le pécheur revenu à Dieu. Il fallait donc garder les convertis à l'abri des tentations les plus grossières, au moins pendant quelque temps. Voici ce qu'imagina Venturin : il engagea les mieux disposés de ses auditeurs à le suivre dans un pèlerinage à Rome, pèlerinage de prière et de pénitence. Dix mille personnes, peut-être plus, de Bergame et des lieux que l'on traversa, écoutèrent cette invitation : il semble que le nombre, de 300 à 1000 au départ, s'accrut sans cesse au passage par Milan, Crémone, Ferrare, Bologne, Florence, Sienne. On partit le 5 février, et l'on arriva le 21 mars 1334. Il ne faut pas confondre cette entreprise ave celle des Flagellants, qui tourna à l'hérésie. L'ordre le plus

parfait régnait parmi les pénitents de Venturin, qui passaient leurs journées dans la prière, le recueillement, et une sage et discrète pénitence, écoutant leur prédicateur dans les villes et les bourgs où ils s'arrêtaient. Le séjour à Rome fut de douze jours, après lesquels on se sépara.

Venturin voulait retourner à Bergame, mais à Créma une inspiration le saisit, qu'il crut être de Dieu. Consterné des divisions politiques de l'Italie, il pensa que le meilleur moyen d'y mettre fin était d'organiser un *passage* en Orient, et il décida d'aller exposer au Pape, à Avignon, qu'il se faisait fort de recruter par sa parole 50.000 hommes en Italie pour une nouvelle croisade contre les Ottomans.

Jean XXII était mort en décembre 1334; son successeur, Benoît XII, reçut fort mal Venturin. Cependant cette idée d'une croisade était chère au nouveau Pontife, et l'humble religieux qui se présentait avec une confiance si candide devant le chef de l'Église produisit sur lui une impression plutôt favorable. Mais son pèlerinage à Rome, impolitique assurément, l'avait fait juger comme un ambitieux, et il ne put dissiper les préventions de la cour pontificale; le Pape lui interdit de retourner en Italie, de prêcher et de confesser. Le Maître Général de l'Ordre, Hugues de Vaucemain, l'assigna d'abord au couvent de Marvéjols, dans les montagnes du Gévaudan, puis dès les premiers mois de 1336, à Tarascon, au couvent de Saint-Jean-Baptiste, et quelques semaines plus tard, à la petite résidence de Pradelles, près du Puy. Il y

resta trois ans; de là, après un court passage à Montpellier, puis à Alais où la maladie le retint quelques semaines, il fut assigné à Aubenas et y resta jusqu'à la mort de Benoît XII (avril 1342). Durant ces huit années d'exil, dit l'auteur de la Légende, « on ne le « vit jamais triste ou troublé. Mais, retiré de toute « vie extérieure, il pénétra dans le fond de son cœur, « et en fermant la porte sur soi, il se mit à examiner « sa maison tout autour pour voir si elle était fondée « sur l'humilité, si ses murs étaient établis solidement « sur les vertus, si elle était couverte du toit de la « charité, si elle n'offrait nulle part quelque fissure « ou quelque brèche en livrant l'accès à l'ennemi. » Et il nota sur une feuille de papier les manquements qui lui apparurent dans sa vie passée : la lecture en offre une confession bien édifiante, qui ne laisse aucun doute sur le bon emploi que Venturin sut faire de sa retraite pour la réforme de sa vie, avec le désir d'une perfection très haute.

Clément VI, élu quelques jours après la mort de Benoît XII, rendit très vite (février 1343) à Venturin la liberté de son ministère; le premier usage qu'il en fit fut pour prêcher à Avignon devant le Pape et sa cour, à l'édification et à la joie de tous; puis il reprit ses courses apostoliques, d'abord en Provence, mais aussi en Dauphiné, où l'appela l'amitié très déférente et pleine d'estime du Dauphin de Vienne Humbert II, qui devait bientôt, n'ayant pas d'héritier, céder le Dauphiné au Roi de France et, plus tard, après la mort de Venturin, revêtir l'habit de saint Dominique.

Mais bientôt Clément VI, effrayé des progrès des Turcs en Anatolie, ému des maux que souffraient les chrétiens d'Orient et du danger d'apostasie auquel ils étaient exposés, résolut de faire prêcher une nouvelle croisade et délégua Venturin en Italie à cet effet (sept. 1443). Ainsi, après dix ans d'épreuves humblement supportées, l'ardent Prêcheur voyait son rêve se réaliser : il n'avait pas souffert, il n'avait pas prié en vain, puisque allait lever la moisson tant désirée. Sa parole eut en Lombardie le même retentissement qu'autrefois : à sa voix, beaucoup se croisèrent. Les troupes ramassées par ses soins furent groupées à Gênes, Pise, Florence et Bologne, pendant qu'il retournait à Avignon rendre compte au Pape de sa mission et lui demander sa bénédiction. Clément VI confia à Humbert II le commandement de l'armée chrétienne, dont le départ eut lieu en juin 1345. Venturin accompagnait le Dauphin : au passage on prit les troupes préparées, et vers la mi-octobre toute l'armée s'embarqua à Venise et alla hiverner dans l'île de Nègrepont (Eubée). Mais Venturin ne put contenir son impatience : Smyrne, au pouvoir des chrétiens, était assiégée par terre par les Turcs; il s'y rendit avec l'évêque qu'y envoyait le Pape. Il y arriva le Mercredi des Cendres 1er mars 1346, et, le 28 du même mois, il mourut d'épuisement, consumé par son ardeur et ses travaux apostoliques. Quelques semaines plus tard, en juin, Humbert, débarqué en Asie, remporta sous les murs de Smyrne une belle victoire qui délivra cette ville pour plus d'un demi-siècle, magni-

fique début de cette croisade qui devait finir tristement.

Venturin avait eu la mort du soldat qui tombe à l'aurore de la bataille, les yeux et l'âme pleins d'espoir et de confiance, mort désirable, mort utile, digne de ce vaillant athlète de Jésus-Christ qui aimait trop son Maître et croyait trop en Lui pour douter jamais de la victoire finale.

La plupart des historiens de Venturin lui donnent le titre de Bienheureux : l'Église ne l'a pas encore consacré, ni autorisé son culte.

III. — Les œuvres de Venturin

Un biographe de Venturin, Touron, fait, à propos de la condamnation qui le frappa, la remarque que voici : « Le Pape crut apparemment que si le crime « était réel, le coupable ne serait pas trop sévèrement « puni par l'exil; et s'il était gratuitement supposé, « on ne ferait pas une grande injure à un Religieux, « en lui procurant le repos dans un lieu de silence « et de retraite. » — Remarque profonde, et qui honore le Père Touron. Ce fut bien, nous l'avons vu, dans ce même esprit que Venturin prit les choses et supporta le coup qui le frappait : nous en avons la révélation par ses traités, qui tous sont datés de son exil. L'épreuve, et entre toutes l'humiliation, brise les âmes faibles, mais elle est un creuset sans pareil où se consomme la trempe des âmes fortes pour les

jeter en Dieu, toute impureté et tout mélange éliminés, et les rendre vraiment d'or. Certes Venturin, sûr de la droiture surnaturelle de ses intentions, souffrit cruellement de la voir méconnue : dans la lettre à Prouille il laisse éclater un instant sa douleur, presque de la colère; mais tout de suite il se reproche ce mouvement et le réprime. De le sentir ainsi capable de faiblesse et la côtoyant, mais pour se ressaisir si vite, nous émeut, et nous aide à mesurer la hauteur du sommet de vertu et d'abnégation où le fit monter l'humble, et malgré tout sereine acceptation d'un sort qui le mortifiait dans son désir d'apostolat, mais qui lui offrait le loisir d'une vie plus contemplative, d'une union à Dieu plus intime, et par là, un moyen bien puissant de sauver des âmes encore.

Il semble que Venturin ait composé deux recueils de sermons du Temps et des Saints ; une de ses lettres mentionne un traité de la Religion : de tout cela rien ne nous est parvenu. Il ne nous reste que les quinze traités, presque tous rédigés sous forme de lettres, dont nous donnons ici la première traduction française. Nous n'en avons supprimé — et c'est extrêmement peu — que ce qui nous a paru de genre épistolaire très personnel, d'un intérêt trop restreint, et qui eût alourdi les traités sans rien apprendre au lecteur. Nous avons ajouté un titre à chaque lettre, et des divisions bien nettes, pour en souligner le caractère très réel de traités, et en faciliter la lecture fragmentée, car ce sont petits ouvrages très pleins et qui

demandent méditation. Une table des matières détaillée permettra de faire de ce livre un répertoire d'avis spirituels. Par ses écrits, Venturin se révèle un vrai mystique ; il s'apparente à cette pléiade de mystiques Dominicains rhénans qui lui étaient contemporains, qu'il a connus et qui ont été ses amis : Suzo, Tauler, Tambach, Ehenhein, etc... Avec eux il s'efforce de réagir contre le double danger alors menaçant : fléchissement de la discipline monastique, abus des subtilités philosophiques.

Voici la liste des traités de Venturin, dans l'ordre où nous les publions, celui de Clementi, avec l'indication des circonstances où ils ont été écrits.

I. **Le traité sur l'Esprit-Saint.** — Destiné probablement aux religieuses bénédictines du monastère Saint-André de Comps (Var), auxquelles peut-être il avait eu l'occasion d'adresser la parole dans son voyage d'Italie à Avignon (1) ; écrit sans doute de Marvéjols tout au début de 1336.

II. **Les dix cordes de la harpe spirituelle.** — Adressé probablement de Pradelles en 1336 à un religieux inconnu, peut-être le Fr. Rodolphe. Ce traité a été appelé aussi « L'échelle de la perfection ».

III. **La bonne volonté, la discipline et la science.**

(1) Clementi met Comps dans le Gard, et suppose que, passant là dans son voyage d'Avignon à Marvéjols, Venturin avait eu avec les Sœurs un entretien spirituel sur le Saint-Esprit, ce qu'il pouvait faire sans désobéissance, vu le caractère privé d'une semblable conférence.

— Adressé au Fr. Egnouf de Ehenhein, du couvent de Strasbourg, mais en résidence à Bâle, à cause de l'interdit que le Pape avait jeté sur l'Empire par suite de ses démêlés avec Louis de Bavière, qu'il avait dû excommunier pour avoir proclamé un antipape. — Cette lettre fut écrite d'Alais, septembre 1339.

IV. **Avis contre le relâchement.** — Même destinataire, Egnouf de Ehenhein; date : Aubenas, 2 mars 1340.

V. **Les feuilles du lis de la virginité.** — Traité adressé aux Dominicaines de Prouille, de Marvejols en 1335. — Dès son arrivée en exil, Venturin, désireux de consacrer sa retraite forcée à devenir plus semblable à saint Dominique, a une pensée pour les filles premières-nées du Patriarche : il sollicite leurs prières et les exhorte à être fidèles à leur vocation.

VI. **Conseils sur le retour à la ferveur.** — Adressés au Fr. Rodolphe, compatriote de Venturin, résidant à Saint-Jacques de Paris pour ses études. Date : 9 octobre 1336, Pradelles.

VII. **Conseils à une religieuse sur la persévérance.** — Adressés à une Sœur Marguerite, à la fin de 1336, de Pradelles.

VIII. **Les vêtements de l'épouse du Christ.** — Traité écrit le 11 juin 1336, de Pradelles, pour les religieuses de Comps.

IX. **Conseils à une jeune fille.** — Cette jeune Marthe, dont les parents habitaient les environs du

Puy, avait été attirée par la réputation de sainteté de Venturin, et était venue le voir à Pradelles; il avait réussi à la tirer d'une vie mondaine très frivole et à lui inspirer la résolution de se consacrer à Dieu. L'apôtre ne perdait aucune occasion de faire du bien, et cet exemple montre de quelle puissance persuasive était sa parole dans ces entretiens privés où les âmes s'ouvraient à lui comme à un vrai père en Dieu. A quelle date eut lieu la rencontre première de Marthe et de Venturin, nous ne savons; sans doute en 1336. Cette lettre est écrite, probablement du Puy, en 1339, au départ de Venturin pour Montpellier, où l'appelait le Général de l'Ordre; elle est touchante par le souci que montre le père spirituel pour celle qu'il appelait « ma fille première-née en Auvergne », qui allait être, pour la première fois depuis sa conversion, privée des entretiens et des avis de son directeur : il s'empresse, à une étape de son voyage, de lui adresser son souvenir et ses encouragements.

X. **Trois dangers, trois désirs, trois sujets de méditation.** — Résumé de la lettre à Marthe.

XI. **Conseils à des religieuses pour trouver l'amour divin.** — Adressés, avant 1340, aux Dominicaines du couvent d'Unterlinden, à Colmar, fameux par ses « fleurs mystiques ». Les religieuses souffraient de l'interdit et de la privation des sacrements qui en résultait pour elles.

XII. **Règle de modération dans la pénitence corporelle.** — Adressé au Fr. Dietrich de Colmar, vers 1340, probablement d'Aubenas, le 17 décembre.

XIII. **Notes sur l'humilité.** — Au Fr. Dietrich, à la même époque. — Remarquable petit traité, qui contient la moelle de la doctrine ascétique de Venturin.

XIV. **Traité du progrès spirituel.** — Époque et destinataire inconnus. Tout ce traité a été reproduit intégralement par saint Vincent Ferrier dans son ouvrage *De Vita Spirituali*. Il semble difficile de douter qu'il soit de Venturin.

XV. **Traité des tentations spirituelles.** — Saint Vincent Ferrier l'a également inséré dans son ouvrage, sauf quelques paragraphes.

Nous avons fait deux chapitres distincts de ce traité, sans en changer le texte, afin de lui donner un ordre plus logique et plus clair pour le lecteur.

Venturin écrivait aux Sœurs de Prouille : « Benoît XII m'a lié la bouche, mais il ne m'a pas lié « la main. » Et sa main, et sa plume, restées libres, le grand religieux les a mises au service des âmes, avec un élan de charité qu'il est édifiant de connaître. Il a écrit, ne pouvant plus les dire, son amour « du très doux Jésus crucifié », sa prédilection pour l'humilité, qu'il apprenait à bonne école, son zèle pour la pauvreté religieuse. — Heureuse erreur, dirons-nous, que ce pèlerinage de Rome, puisqu'il a été la cause d'une retraite que l'apôtre a su rendre si éloquente, et si fructueuse pour les âmes à distance de siècles.

DIRECTOIRE SPIRITUEL

I

TRAITÉ SUR L'ESPRIT-SAINT

Vous m'avez demandé, ma chère fille dans le Christ, de vous mettre par écrit, en un latin clair et facile, ce que j'avais dit à vous et à d'autres moniales sur ce doux hôte de nos âmes, je veux dire l'Esprit-Saint. Voulant donc satisfaire à votre charité, je vous écris comme je vous l'ai promis, maintenant que je me trouve éloigné de vous et de mes autres chères filles dans le Christ, éloigné de corps, mais non d'esprit. Priez sans cesse l'Enfant Jésus de vous rendre parfaites dans son amour, pour que vous puissiez être une digne demeure de l'Esprit-Saint. — Donc, ma chère fille, inclinez votre oreille ; recevez d'un cœur attentif ce que je vous écris, et appliquez-vous à le faire passer dans vos actes, parce que ce n'est pas dans les paroles, mais dans les œuvres que consiste le royaume de Dieu.

A QUELLES CONDITIONS ON REÇOIT LES CONSOLATIONS DE L'ESPRIT-SAINT. — Si donc vous voulez, ô épouse du Christ, préparer votre âme à recevoir la consolation de l'Esprit-Saint, il faut d'abord que vous fuyiez toutes les autres, parce que, comme dit saint Bernard : « La consolation divine n'est pas donnée à ceux qui accueillent une consolation étrangère. » Aussi le Psalmiste déclare (Ps. LXXVI, 3 et 4) : *Mon âme a refusé de se laisser consoler ; je me suis souvenu et je me suis délecté* (1). C'est de cette consolation de l'Esprit-Saint que saint Bernard dit qu'elle est un baume, et qui réclame un vase bien propre. A la ressemblance donc d'un vase matériel, vous devez d'abord purifier votre âme et en rejeter les souillures, ce qui se fait par une confession sincère et entière, et par le renoncement à tout attachement à quoi que ce soit de mondain et de périssable.

En second lieu vous devez donner à votre âme le bain d'une contrition assidue et d'une effusion

(1) La mémoire joue un rôle considérable dans la vie spirituelle : le souvenir des bienfaits de Dieu embrase l'âme de reconnaissance et d'amour, et à l'heure de l'épreuve, de l'abandon, de l'aridité, il la soutient et la ranime en lui représentant toutes les douceurs ressenties en d'autres jours dans le service divin ; par là il la détourne de chercher d'autres consolations.

de larmes ; et si vous ne pouvez avoir les larmes du corps, ayez celles du cœur, c'est-à-dire une grande colère contre vous, et beaucoup de déplaisir de votre négligence passée (1).

Troisièmement, il vous faut enserrer votre âme tout autour comme un tonneau, c'est-à-dire la bander fortement avec des cercles, ce qui se fait par le ferme propos d'observer les commandements de Dieu ; et ces cercles doivent être attachés avec des baguettes flexibles, ce qui a lieu par la surveillance attentive de tous les sens du corps, et par beaucoup de soin à se garder de tous les défauts même les plus petits, et de toutes paroles oiseuses. Car c'est par des petits défauts de ce genre qu'on se laisse aller à de plus grands, de même que si l'on coupe les petits liens dont j'ai parlé, les grands cercles se relâchent et le vin se répand.

Quatrièmement, tenez le tonneau de votre âme ouvert par le haut et fermé par le bas : autrement dit, renvoyez toutes les pensées terrestres, et par les saints désirs de la méditation

(1) Une grande colère contre soi, sans aucun trouble cependant. Une colère qui se tourne en résolution vigoureuse et calme, sans agiter l'âme de sentiments de tristesse stérile et de découragement, qui seraient signe d'un amour-propre vexé, non d'une volonté qui se redresse pour mieux faire.

et de l'oraison ouvrez votre cœur à Dieu, pour qu'il daigne y répandre le baume de sa grâce et de sa consolation.

Les signes de la présence de l'Esprit-Saint. — Quant aux signes auxquels on peut reconnaître que le tonneau est plein, il y en a quatre : quand il ne peut recevoir davantage, quand frappé il ne résonne pas, quand il est fixe et difficile à remuer, quand par un trou le liquide s'échappe en abondance avec force et en bouillonnant. A ces quatre signes, vous pouvez reconnaître que votre âme est pleine de la grâce et de la consolation de l'Esprit-Saint.

Le premier est que vous ne pouvez recevoir aucune consolation d'ailleurs, ni trouver de complaisance en aucun objet d'ici-bas, mais que tout vous est amer, et que votre seule joie et allégresse en ce monde est de pouvoir faire la volonté de votre très doux époux.

Voici le second signe : lorsque rencontrant l'injustice, ou des tourments et des afflictions, ou la maladie, vous ne ressentez pas un trouble et une impatience qui fassent résonner en vous le murmure, mais que vous supportez tout très patiemment, vous estimant digne de toute peine, et réfléchissant que si Dieu permet que de pareilles choses arrivent, c'est pour le bien de votre âme,

pour l'expiation de vos péchés et l'accroissement de vos vertus.

Le troisième signe est que vous vous tenez fixe et sans bouger : c'est-à-dire quand vous avez une vraie et simple gravité dans la démarche, dans le maintien et dans tous vos mouvements, ne remuant pas les organes et les membres de votre corps sans nécessité ou utilité. Car le signe opposé, qui indique que vous êtes vide de l'Esprit, est que vous êtes toute en mouvement, remuant les mains, les pieds et les yeux, prêtant l'oreille sans utilité ni pour vous ni pour le prochain (1).

(1) Ce signe est un *signe*, donc il manifeste ce qui existe dans l'âme, c'est-à-dire la présence active de l'Esprit-Saint possédant l'âme et l'absorbant. Par suite il serait vain de considérer cette immobilité comme un exercice capable à soi seul d'attirer l'Esprit-Saint : c'est l'âme, non le corps, qui doit s'exercer par la pratique des vertus, par l'ascèse et la pénitence, à chasser les vices, les péchés, même les véniels, les préoccupations et pensées trop terrestres, pour se préparer à être plus docile à l'instinct de l'Esprit divin, et c'est alors, quand elle reçoit transitoirement ou de façon habituelle le souffle d'en haut, qu'elle en est saisie et possédée au point que, parfois sans qu'elle s'en rende compte, le corps suit son recueillement et demeure immobile. Toutefois, l'évagation des sens nuit au recueillement de l'âme, tandis que leur mortification y aide ; dès lors, elle ne doit pas être négligée par l'ascète qui s'exerce à la pratique des vertus et de la pénitence.

Le quatrième signe est celui-ci : lorsque l'élan et la ferveur de votre amour font jaillir de vos lèvres des paroles saintes, des paroles dévotes, des paroles qui invitent autrui à l'amour du Crucifié, des paroles de compassion, de piété, de bienveillance et d'humilité. C'est qu'en effet *l'homme de bien tire du trésor de son cœur de bonnes choses* (Luc, VI, 45), et comme dit saint Ambroise, le langage révèle les mœurs d'un homme : tel langage, tel esprit.

Le feu du Ciel. — Remarquez encore, ma chère fille, que dans l'Écriture Sainte l'Esprit-Saint est appelé feu, parce qu'il éclaire le cœur pour l'instruire, qu'il l'échauffe à aimer, et qu'il le purifie en enlevant la rouille des vices ; aussi le Sauveur disait, parlant du Saint-Esprit : *Je suis venu mettre le feu à la terre* (Luc, XII, 49). — Si donc vous voulez allumer ce feu dans votre âme, il faut que vous commenciez par supporter un peu de peine : comme celui qui veut allumer du feu avec des bûches humides endure l'ennui de la fumée et souffle sur le bois jusqu'à ce qu'il soit sec, ainsi devrez-vous faire jusqu'à ce que votre âme soit vidée de l'eau de tout attachement périssable et mondain, et que vous sentiez, comme une fumée qui vous pique les yeux,

beaucoup de déplaisir et de chagrin des révoltes de la chair contre l'esprit. Mais quand vous vous serez donné un peu de mal en brisant votre volonté, en supportant les contrariétés avec patience et avec force, en vous méprisant pour le Christ, en dédaignant tout objet terrestre, en persévérant dans la prière, les disciplines, les veilles et autres œuvres de pénitence, alors, vous trouverez en votre âme une admirable consolation : votre esprit sera éclairé et saura tout ce qui est nécessaire au salut, votre cœur s'enflammera d'une merveilleuse ardeur de charité, qui nettoiera, consumera et purifiera toute la rouille de vos défauts.

Oh ! combien heureuse l'âme qui choisit de se donner un peu de mal pour pouvoir ensuite posséder le feu du Ciel !

Remarquez aussi, ô âme dévote, que le feu matériel, entre autres propriétés, jouit de celle de n'être jamais en repos, mais en mouvement continuel et toujours ascendant. Voulez-vous donc savoir si le Saint-Esprit est en vous, examinez-vous : si vous n'êtes jamais sans rien faire, mais que continuellement vous vous occupez au service de Dieu, ordonnant toujours vos pensées, vos paroles et vos actions, avec une intention très sincère, à la gloire et à l'honneur de Dieu, à l'in-

térêt et à l'édification de votre prochain, c'est un signe infaillible que le feu de l'Esprit-Saint est en vous.

Ayez donc le souci, ma bien chère fille, de tourner toujours votre cœur vers Dieu, le jour et la nuit, de sorte qu'il vous semble constamment entendre résonner à vos oreilles cette parole : *Haut les cœurs* ; à laquelle avec vérité et sans mensonge vous puissiez répondre la suite : *Nous les tenons près du Seigneur*. Que vos lèvres soient consacrées aux louanges divines ou au service du prochain ; que toutes vos actions soient ordonnées à l'amour de Dieu et du prochain ; que chaque instant vous trouve lisant, méditant, priant, occupée à quelque œuvre de charité, d'humilité ou d'obéissance, ou appliquée aux louanges divines : et par là vous pourrez connaître que le feu du divin amour est en vous, parce que, comme dit saint Grégoire, l'amour de Dieu n'est jamais oisif, il fait de grandes choses, mais s'il refuse de travailler, il n'est plus l'amour.

Les cendres du feu du Ciel. — Le feu a cette propriété que le produit de sa combustion, les cendres, un seul enfant peut les emporter, alors que plusieurs paires de bœufs n'auraient pu traîner toutes les bûches à brûler :

de même, quand l'Esprit-Saint entre dans une âme, il fait que ce qui d'abord paraissait impossible, se trouve très facile et agréable (1). Le feu réduit en cendre le combustible qui l'alimente : de même aussi l'Esprit-Saint, quand il entre dans l'âme, la réduit à une grande humilité qui la fait se trouver vile et méprisable comme la cendre. Et plus une personne croît dans l'amour divin, plus elle se voit sans valeur ; car, comme dit saint Grégoire, les saints hommes, plus ils font de progrès en vertu et en mérite, plus ils découvrent de reproches à se faire.

Si donc, ma chère fille, vous êtes à ce point réduite en cendre que vous pensez avoir moins de valeur et plus de défauts que tout le monde, ayez en Dieu bon espoir que ce feu céleste opère en votre âme.

L'ENTRETIEN DU FEU CÉLESTE. — Maintenant, comment ce feu pourra-t-il se conserver dans l'âme? Voici le moyen.

(1) C'est le grand miracle de la grâce. Saint Augustin raconte dans ses *Confessions* (liv. VI, ch. XI) comment il lui paraissait impossible, avant sa conversion, de renoncer aux plaisirs des sens, « parce que je ne songeais pas, n'en ayant pas fait l'expérience, à la puissance de votre grâce pour guérir cette faiblesse ». Il faut aimer le bien, le vouloir de toute son âme, et mettre toute sa confiance dans le secours divin.

Le Seigneur parlant à Moïse lui dit : *Du feu brûlera sur mon autel, entretenu par un prêtre qui y mettra du bois chaque jour le matin et le soir* (Exode, VI, 12). Ce feu, qui fut donné du Ciel au peuple Israélite, signifie le feu de l'Esprit-Saint, qui doit brûler constamment sur l'autel de notre cœur ; et nous pourrons le conserver si, le matin et le soir, c'est-à-dire à l'époque de la prospérité et à celle de l'adversité — ou encore à la lettre, le matin en nous levant et le soir à l'heure du repos — nous mettons du bois sur l'autel de notre cœur : or par ce bois nous pouvons entendre soit le bois de la Croix du Seigneur, dont le souvenir conserve au cœur le feu de l'amour divin, soit les bienfaits de Dieu, tant personnels et particuliers que généraux. Donc, épouse du Christ, pour pouvoir entretenir et conserver ce feu céleste en votre cœur, réfléchissez très souvent que le Très-Haut vous a créée de rien ; qu'il vous a faite non pas pierre, ni serpent, ni arbre, ni bête, mais créature raisonnable, à son image et à sa ressemblance. Et que dirai-je des bienfaits immenses, individuels et généraux, dont il vous a comblée : aussi, mettez-vous à les méditer, et je serai bien surpris si vous ne vous enflammez pas d'amour.

Considérez aussi que le bois en question c'est

le bois de la Croix, que vous devez prendre en contemplant de toute votre attention le bienfait de la rédemption de l'homme, parce que c'est là qu'est le foyer du céleste amour. Remarquez encore que le feu se conserve si on le couvre de cendre : ô élue du Christ, pour être à même de conserver sans interruption le feu divin, ayez avec vous les cendres d'une humilité très profonde, vous méprisant, vous comptant pour rien et souhaitant d'être méprisée par tout le monde ; rappelez-vous que vous êtes cendre, *et que vous retomberez en cendre* (Genèse, III, 19), et cette cendre, c'est-à-dire le souvenir de la mort, a le pouvoir de conserver le feu spirituel. Car, comme dit saint Grégoire, celui-là a le souci de bien faire qui pense constamment à sa fin dernière. Au dire des savants qui traitent des propriétés des choses naturelles, on pourrait, sous les cendres du genévrier, conserver du feu l'espace d'une année. O âme bien-aimée, portez en votre cœur la cendre de ce genévrier sous lequel Élie s'est assis et endormi : c'est un arbre tout épineux, et il représente l'arbre de la Croix sur lequel le Christ eut la tête ensanglantée par les épines. Sous cette cendre donc, c'est-à-dire par la mémoire de cette passion très cruelle, vous pourrez conserver le feu du divin amour.

Considérez encore ceci : celui qui veut avoir du feu frappe du fer avec une pierre ; ainsi vous, âme bien-aimée, si vous voulez avoir le feu de l'amour, frappez votre cœur dur comme le fer avec une pierre brûlante : *or cette pierre était le Christ*, dit l'Apôtre (I Corinth., x, 14).

Remarquez aussi que celui qui veut chauffer son four y met du bois et en ferme la bouche : de même, si vous voulez que votre cœur s'enflamme au feu du divin amour, il vous faut fermer votre bouche, ne disant que peu de paroles, et raisonnables, et bien fondées, et à voix basse. Ainsi faisait le Psalmiste, qui dit de lui-même : *Je l'ai déclaré, je prendrai garde à mes voies pour ne pas pécher dans ma vie ; j'ai placé une garde à ma bouche*, et plus loin : *je suis resté muet* ; et il ajoute : *mon cœur s'est échauffé dans ma poitrine, et la méditation allumera le feu* (Ps. xxxviii, 1-4), c'est-à-dire de l'amour divin, — Oh ! plût à Dieu que tout le monde comprît bien ces quatre versets !

Remarquez encore qu'un vase empli d'un liquide précieux ou d'essences aromatiques, si on ne le tenait fermé du haut, très vite la vertu du liquide ou des essences se dissiperait. De la même manière une âme a vite fait de perdre la grâce et la vertu de l'Esprit-Saint, si tout

son effort ne tend à tenir les lèvres de sa bouche fermées aux paroles superflues et oiseuses.

Le char de feu. — Revenons à ce grand prophète du Seigneur, Élie, dont il est dit qu'il surgit comme le feu et que ses paroles brillaient comme une torche : il est écrit au livre des Rois qu'il monta au Ciel sur un char de feu. Si donc vous aussi, âme bien-aimée, vous voulez vous élever au Ciel sur le char de feu de la charité, il faut que ce char ou quadrige ait les marques de l'humilité : — 1° que vous méprisiez le monde et tout ce qu'il y a dans le monde de richesses, de plaisirs et d'honneurs; — 2° que vous ne méprisiez aucune personne, si misérable, si pécheresse soit-elle, mais plutôt, qu'aimant les gens de bien, vous ressentiez pour les méchants une cordiale compassion; — 3° que vous vous méprisiez vous-même et vous trouviez sans valeur, vous reconnaissant une malheureuse et une pécheresse; — 4° que vous méprisiez d'être méprisée : c'est-à-dire que, dédaignée par les autres, vous n'en ressentiez aucun trouble, mais plutôt de la joie; que vous désiriez et aimiez les dédains, vous attachant à ceux de qui ils vous viennent, et les servant comme vos bienfaiteurs.

Par ce quadruple exercice d'humilité, le feu

de la charité habitera dans votre âme; par son moyen vous pourrez monter au Ciel avec Élie.

Telles sont, ma chère fille, les notes que sur votre demande j'ai rédigées par écrit et en un style tout simple, au sujet de l'Esprit-Saint. Que, dans son ineffable bonté, Il daigne venir jusqu'à nos cœurs et établir sa demeure en nous, Lui qui vit et règne, Dieu avec le Père et le Fils, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Venez, Esprit-Saint, emplissez les cœurs de vos fidèles et allumez-y le feu de votre amour. Ainsi soit-il.

II

LES DIX CORDES DE LA HARPE SPIRITUELLE

Je chanterai vos louanges sur un psaltérion à dix cordes (Ps. CXXXIII, 9). — Mon cher ami, nous ferons en sorte, si nous voulons rendre aux oreilles du Seigneur des armées célestes une mélodie qui lui plaise, d'avoir entre les mains ce psaltérion, dont voici les dix cordes.

1° L'HUMILITÉ. — Appliquez-vous, qui que vous soyez qui ambitionnez de plaire au Christ, à vous estimer entièrement vil et indigne de tout bienfait de Dieu; ne soyez pas content de vous, désirez plaire à Dieu seul; ne cherchez pas à passer aux yeux d'autrui pour humble, mais pour un homme sans valeur; et reconnaissez la souveraine bonté de Dieu, puisque, vil fumier, constamment infidèle, si prompt à offenser la majesté suprême, vous recevez de Dieu l'hon-

neur d'être élevé au rang de son serviteur, et qui plus est, adopté pour son enfant. Ne croyez donc pas faire beaucoup en servant Dieu, mais croyez recevoir beaucoup de ce qu'il daigne agréer vos faibles et misérables services.

2° Joie dans les épreuves. — Que rien ne vous afflige, si ce n'est votre facilité à mal faire, et tout ce qui vous induit au péché et vous détourne du bien ; et même que les tourments, les offenses et les afflictions vous réjouissent ; ayez pour leurs auteurs une profonde affection, louez-en Dieu grandement, reconnaissez-vous insuffisant à le remercier d'un si grand bienfait (1) : car celui que Dieu aime, il le corrige et le châtie, et les tribulations mêmes nous poussent à recourir à Dieu.

3° La pauvreté. — Que la pauvreté et le dénuement vous soient en tout chers pour le Christ ; des biens temporels ne cherchez, ou ne désirez en aucune manière, que ce qui vous est strictement nécessaire : c'est sur le Christ votre chef, dans

(1) Il ne faut pas voir d'exagération en ces paroles : il est parfaitement exact que les contradictions et les oppositions que nous rencontrons stimulent notre courage, nous aident à connaître et les autres et nous-mêmes, nous maintiennent dans l'humilité et nous font pratiquer la vertu : services très réels, qu'il est bon d'apprécier à leur valeur.

la pauvreté et les privations corporelles, que vous vous efforcerez de vous modeler. Considérez comme un très grand honneur que le Christ, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, daigne vêtir de ses ornements royaux son très méprisable serviteur, et rendre semblable à Lui un bourbier infect ; aussi plus vous vous voyez riche en biens temporels et en douceurs de toutes sortes, plus profondément devez-vous vous attrister en vous-même, car vous êtes plus loin de ressembler au Christ. C'est en effet dans la mesure où l'on est éloigné de l'amour céleste que l'on trouve du plaisir dans les biens inférieurs : pour l'âme émondée, le monde n'a plus de charmes (1).

4° L'abnégation. — Dans les choses bonnes et indifférentes, cherchez à faire la volonté d'autrui plutôt que la vôtre; et même appliquez-vous toujours, dans vos actes extérieurs, à renoncer à la vôtre, aimant remplir avec diligence les désirs des autres, en choses permises bien entendu, et mettant à exécution selon votre pouvoir leurs souhaits louables, ou ce que par un signe quelconque ils manifestent vouloir faire.

5° La bonté. — Ne dédaignez personne, si chétif soit-il, mais envers tous ayez plutôt le senti-

(1) Si quis est *mundus*, jam eum non delectat *mundus*.

ment d'une affection maternelle, et ressentez une compassion semblable à celle d'une mère pour son fils unique tendrement aimé. Considérez comme vôtres toutes les misères d'autrui; rendez à chacun tous les services que vous attendez de lui, dans la mesure du possible bien entendu, et tout en vous conduisant envers tous avec une compassion et une complaisance maternelles, ne les en respectez pas moins comme vos pères et vos maîtres.

6° L'INDULGENCE. — Ne jugez personne de péché, car vous ignorez ce que la grâce divine fait dans un homme. Si par des signes manifestes quelqu'un se montre pécheur, souffrez de sa faute plus que si vous subissiez cent fois la mort. Songez que l'âme qui est ainsi blessée à mort est plus précieuse que tous les corps; et comme je veux préserver mon corps du trépas, ainsi et à bien plus forte raison, dois-je apporter tous mes soins à préserver mon prochain du péché et à l'en retirer, par la prière, par mes conseils, et par l'exemple.

7° SOLLICITUDE POUR LE PROCHAIN. — Aimez le bien du prochain comme le vôtre : comme le bien d'un enfant fait le bonheur de sa mère, ainsi celui d'autrui doit-il vous faire plaisir; je parle des biens spirituels et qui conduisent au

spirituel. Vous devez, comme s'il s'agissait de vous, procurer à autrui tout le bien possible, et ensuite le développer avec sollicitude; ayez toujours de votre prochain meilleure opinion que ce que vous pouvez en voir. Quant à son bonheur temporel, montrez-lui-en quelque joie suivant les circonstances, à moins qu'il ne soit un obstacle à son bien spirituel.

8° Dieu avant tout. — N'aimez rien au-dessus de Dieu, ou aimez purement pour Dieu, et qu'en toutes choses Dieu seul soit aimé sincèrement sans partage. Ne vous laissez pas séduire par la sainteté d'un homme, si grande soit-elle, ou par l'étendue de ses bienfaits, jusqu'à l'aimer d'une affection isolée et particulière : aimez-le de l'amitié commune, c'est-à-dire de charité, et rapportant à Dieu tous vos amis, aimez davantage le meilleur. Toutefois vous pouvez rendre bienfaits pour bienfaits, et épancher devant Dieu une prière spéciale pour vos bienfaiteurs, pour le salut de leur âme (1).

(1) Ce 8e paragraphe contient une leçon qui peut sembler austère, et même dure. Elle ne l'est pas cependant. Dieu est un ami jaloux, qui veut régner sans partage, et être aimé d'un amour unique spécial. Au-dessous est l'amitié *commune*; mais quand Dieu est roi absolu d'un cœur, cette amitié commune est la belle vertu que

9° Présence de Dieu. — Quoi que vous fassiez, en quelque affaire que vous vous trouviez engagé, que Dieu vous soit toujours présent au cœur, et n'ayez aucune autre intention actuelle ou habituelle que celle de son honneur. Mais surtout, efforcez-vous de vous porter à tout par son amour, de trouver en lui toute jouissance ici-bas et de ne vous appuyer sur aucun autre.

10° Reconnaissance et pieux désirs. — Si vous pouvez réaliser ce que je viens de dire, reconnaissez que c'est par une grande faveur de Dieu; en même temps, autant que vous le pourrez, rappelez-vous ses innombrables autres bienfaits, notamment qu'il a voulu vous honorer de son image, prendre votre nature, se livrer à la mort pour vous, se faire votre aliment pour le voyage, se donner en récompense dans la gloire. Et comme vous n'avez pas encore atteint cette

nomme notre auteur, c'est la charité, qui n'a en rien la banalité des affections mondaines, mais au contraire toute la profondeur de la source où elle s'alimente, puisqu'elle est l'amour pour Dieu se répandant sur les hommes. Et dans sa généralité elle comporte une infinité de nuances délicates, que Venturin résume en ces mots : rapportez tout à Dieu, et aimez davantage le meilleur.

En dehors de cette règle si sage, toute amitié trop isolée, surtout dans la vie de communauté, est une recherche de soi-même et un manque de déférence pour les autres.

récompense, et qu'en attendant vous le voyez ici-bas sur le gibet, compatissez à ses souffrances comme si toutes ses plaies torturaient votre corps : affligez-vous surtout de voir tant d'hommes se frustrer d'un bienfait tellement immense. Contemplez-le se montrant à vous sur l'autel, aliment et breuvage au goût tout suave; délectez-vous en lui, criez-lui ceci : Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes pain et vie, daignez me rassasier de vous au point que je n'aie plus faim que de vous; daignez m'enivrer de vous au point que je n'aie plus soif que de Vous.

Gardez, Seigneur, gardez mon âme, de peur que l'ombre de la terre ne la couvre et me sépare de vous, le vrai Soleil de justice. Très doux Jésus, je suis faible et pécheur : daignez m'aider à faire preuve d'une juste crainte de votre main puissante. — Et vous, Dame très clémente, obtenez-moi d'être consacré à votre service, d'être en tout temps à vos ordres, de me tenir constamment, l'esprit pur et le cœur dévot, à la disposition de votre bonté. — Ainsi soit-il (1).

(1) Quelle sagesse et quelle plénitude dans ces conseils ! Chaque ligne de ce chapitre demande à être méditée avec attention, tellement en est plein le contenu. Les paragraphes sur la bonté envers le prochain forment comme un bréviaire des règles de la charité fraternelle; certes, ce

SÉQUENCE

en l'honneur de la Sainte Vierge

Nous traduisons ici cette séquence que Venturin transcrivit à la suite du petit traité ci-dessus : elle lui fut à cause de cela longtemps attribuée, en particulier par Echard. Il est établi aujourd'hui qu'elle est l'œuvre de Philippe de Grève, chancelier de l'Eglise de Paris en 1218, théologien et poète, mort le 25 décembre 1237. — On remarquera qu'elle contient les éléments qui au XVII^e^ siècle constitueront ce que nous appelons les litanies de Lorette ou de la Sainte Vierge.

Salut, glorieuse Reine des vierges, vigne généreuse, remède de vie, résine de clémence.

Salut, abondante piscine de grâce, purifiez-nous des honteuses souillures de la chair, vase de pureté.

Étoile du matin à la radieuse clarté, résumé de la Loi, par vous la lumière divine fait luire les rayons de sa doctrine.

Rose du printemps, pleine d'élégance et sans

n'est pas une perfection médiocre qu'ils indiquent, mais, dans son élévation surnaturelle, comme elle est vraiment humaine.

l'épine du péché, éclatante et aimable, prêtez l'oreille à notre prière, gardez-nous de la ruine.

Cèdre de pudeur, cyprès de pureté, myrrhe de pénitence, olive de piété, myrte de douceur.

Vigne d'abondance, sarment d'honnêteté, palmier de patience, nard de charité, source de bonheur.

Étoile de rosée, odeur de la fleur nouvelle du printemps, fontaine de douceur, vase de beauté, temple de la Trinité, lien de l'unité.

Étoile magnifique, vous apaisez les flots, vous êtes le port du salut, c'est votre lumière que je suis, c'est votre douceur que je prie, mère sans pareille, Marie étoile de la mer.

O Marie, mère de miséricorde, refuge des pénitents, asile des faibles, colonne de fermeté, nourrice de sainteté.

O bonne Mère, digne de louange, joie des cœurs purs, consolatrice des affligés, remède de santé, gardienne de notre liberté.

Oracle de l'alliance, sceau de la promesse, voiture du voyage, chemin de justice qui menez à la lumière de la vérité.

Ombrage du pauvre, abri des malheureux, victime du péché, lumière de vérité, lime de tous les vices.

Trône de Salomon, reine des trônes du ciel,

toison de Gédéon, buisson de la vision, lit de pudeur, baume parfumé, Liban de blancheur, four ardent.

Arbitre dans la guerre, voile de l'amour, refuge des humbles, remède de la tiédeur, conseil des égarés, aide dans le travail, chemin de traverse pour les pressés, solde du vainqueur.

Miroir de pureté, spectacle de gloire, miracle de grâce, vous êtes la mère de notre Père, l'origine de notre Créateur.

Salut, belle, aurore éclatante, nuée pluvieuse, faites tomber du Ciel votre rosée, humectez les cœurs secs.

Salut, pleine de grâce, que votre précieuse prière supplie votre Fils et implore sa grâce; assistez-nous à l'heure de la mort. — Ainsi soit-il.

III

AU FRÈRE EGNOUF DE EHENHEIN

Sur la bonne volonté, la discipline et la science

Je laisse de côté les noms de père et de fils, et autres vocables de rangs divers : c'est le pauvre Venturin qui vous écrit, que vous avez eu la délicatesse de prévenir d'une lettre pleine de charité ; pour salut, à vous et à tous ceux qui avancent dans l'esprit — je veux dire spirituellement — et à toute âme qui est capable de Dieu, je souhaite et je désire tout le bien possible.

Votre lettre, ô mon bien-aimé dans le Christ, m'est arrivée le jour octaval (1) de notre Père saint Augustin. Afin de répondre en toute occasion à votre charité, je vous écris brièvement quelques conseils pour vous donner simplement une règle de vie, suivant ce que je sens et ce que le bon Jésus m'inspire en ce moment.

Vous connaissez les trois mots du psalmiste

(1) Le 4 septembre.

dans sa demande suppliante au Seigneur : ils contiennent en abrégé tout ce qui est nécessaire à l'homme tant pour lui que pour le service du prochain : *Enseignez-moi*, dit-il, *la bonté, et la discipline, et la science* (Ps. CXVIII, 66). — Par *bonté* j'entends la bonne volonté, qui d'un amour très fervent, fait désirer à l'homme accomplir tout ce qu'il estime conforme à la volonté divine, et en même temps, avec une ardeur incroyable, ambitionne d'entraîner toutes les âmes à l'amour parfait du très doux Crucifié. — Quant au mot *discipline*, je le prends ici comme Hugues de Saint-Victor dans son livre sur la discipline des mœurs, c'est-à-dire dans le sens d'un homme assez attentif et circonspect dans tous ses actes, ses paroles et ses mouvements, pour ne rien faire et rien dire qui ne soit réglé par une certaine gravité de mœurs, ainsi que l'indique notre Père saint Augustin : *Dans votre démarche, votre maintien, votre extérieur et dans tous vos mouvements, que rien ne choque le regard de personne*..... — Par *science*, enfin, j'entends ici les connaissances nécessaires à l'instruction du prochain.

La bonne volonté. — Pour avoir la bonne volonté, il est requis de toute nécessité que, avec l'Apôtre, nous tenions toutes choses pour du fumier, fixant les affections de notre cœur dans

le seul amour du Christ très doux. — Pour acquérir la discipline, l'homme a besoin d'une longue, et inquiète, et comme continuelle vigilance sur soi-même. — Ces deux dispositions suffisent à l'homme pour se sauver et édifier son prochain.

La science. — Mais parce que par la prédication, par la parole, nous avons aussi les autres à instruire, il nous faut la science. Puisse, ô mon bien-aimé dans le Christ, puisse le bon Jésus, qui est le maître de toutes sciences, mettre en notre saint Ordre, dans son ineffable bienveillance, tout ce qui est nécessaire et convenable à notre science : le désir de savoir, l'étude, la manière d'étudier, l'efficacité et le bon emploi de l'étude.

Écoutez la révélation faite au Frère Robert d'Uzès (1), dont la sainteté est bien connue à tous les Religieux de la Province de Provence. Se trouvant à Paris, un jour à table, la main du Seigneur descendit sur lui, et il vit un homme revêtu de l'habit des Prêcheurs et qui semblait affamé : à son cou étaient suspendus du pain et du vin excellents, mais il rongeait avec grand'peine une pierre oblongue, comme un affamé fait d'un

(1) Robert d'Uzès était mort en 1296.

pain, et il n'arrivait à rien, parce qu'il laissait le pain et le vin ; de chaque côté de la pierre sortaient deux têtes de serpents. Et l'Esprit de Dieu lui dit : Le pain et le vin, c'est la sacrée théologie, que ton Ordre néglige pour s'occuper vainement de la pierre de la philosophie ; les noms des serpents sont, l'un vaine gloire, l'autre destruction de l'esprit religieux.

Donc il me semble bon qu'un Frère qui s'occupe à l'étude de la théologie, cherche d'abord et principalement lui-même et Dieu (1), et ensuite ce par quoi il puisse attirer le prochain à l'amour de Dieu, en laissant de côté les subtilités de la philosophie, quoique je sois d'avis que certains de notre Ordre s'en tiennent au courant (2) ; mais que ce soit en gardant toujours

(1) *Lui-même*, c'est-à-dire le salut de son âme. Le premier but de l'étude doit être de sauver plus sûrement son âme par plus de connaissance et d'amour de Dieu, car celui qui n'est pas dans la voie du salut, comment sauvera-t-il les autres ?

(2) Avec Venturin nous sommes au XIV^e^ siècle, déjà la scolastique glisse dans des raffinements de discussions philosophiques stériles ; notre auteur est en réaction très vive contre ces abus de la science, et déplore de voir son Ordre ne pas s'en défendre. Toutefois on remarquera combien son jugement est modéré, puisqu'il concède que quelques-uns se tiennent au courant de ces subtilités, la masse des étudiants en étant laissée à l'écart.

la réserve et l'humilité que, lisons-nous, observa notre grand et vénérable docteur de théologie et de philosophie (1).

La discipline. — Ne vous mêlez pas des élections qui ont lieu dans les chapitres. — Ne faites jamais à un Frère des réprimandes ou des reproches, ni en grandes ni en petites choses, à moins toutefois que cela ne relève de votre office, et alors usez plutôt d'indulgence que de sévérité, vous munissant toujours de bonne humeur avant d'adresser le reproche. Si toutefois vous trouviez qu'un Frère fût disposé à écouter vos avis, vous pourriez, selon qu'il serait à propos, lui faire entendre vos observations, vos blâmes et vos réprimandes.

En toute fonction soyez comme un novice; suivez le réfectoire et le chœur, fuyez le parloir tant que vous pourrez. Soyez bienveillant à tous, plus familier cependant avec ceux que vous pouvez attirer au bien, ou qui peuvent vous y entraîner. Dans vos vêtements, observez l'humilité selon la règle des Constitutions, et évitez toute superfluité; autant que possible, ayez votre cellule vide d'objets profanes inutiles. — Ne recevez pas d'offrandes, si ce n'est en temps de

(1) Saint Thomas d'Aquin.

besoin, et n'en recevez pas pour donner, si ce n'est pour un besoin évident du prochain, et connu de celui qui vous donne.

Oh! quelle vaste forêt *d'admonitions* s'offre ici pour ce qui concerne la discipline! Mais les limites d'une lettre m'arrêtent. D'ailleurs si nous sommes humbles et vils à nos yeux, ne comptant absolument pas sur nos propres forces, mais ayant pleine confiance dans le secours de Dieu, et aimant la science et l'humilité évangélique, sans aucun doute le bienveillant Esprit de Dieu nous instruit de tout : car, au témoignage du Sauveur, aux petits sont révélés des secrets qui sont cachés aux sages et aux habiles. Oh! quel bonheur si, comme le grain qui tombe en terre, vous mourez, rejeté et foulé aux pieds par tous ceux qui vous entourent : car autrement vous ne pouvez vivre bien et saintement dans le Christ, il faut d'abord en quelque façon mourir avec lui et pour lui. Je sais ce que je dis, et que ne puis-je vous dire maintenant à l'oreille ce que je sens?

L'HUMILITÉ. — Oh! combien il est difficile d'acquérir la vertu d'humilité! *Nous sommes devenus*, disait l'Apôtre, *comme les ordures de ce monde, objet du dégoût de tous* (I Cor., IV, 13). Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ, il est fatal qu'ils souffrent persécutions

et outrages, qu'ils soient traités comme des fous et des extravagants par ceux d'un avis différent et par les impies (1). Et heureux celui qui, en semblables circonstances, estime mériter ces traitements, et ne s'émeut pas de colère contre leurs auteurs, mais qui, au contraire, les aime au fond du cœur comme des bienfaiteurs insignes, et offre pour eux une prière spéciale.

Mais où ai-je la raison, ignorant et sans expérience, pour présumer d'instruire un sage et un savant? C'est votre charité qui m'y a forcé.

Conduite avec les visionnaires. — Quant aux révélations faites à la jeune fille dont vous me parlez, je ne puis vous donner une réponse compétente, puisque j'ignore ses mœurs et ses qualités. Toutefois je puis vous dire ceci, c'est qu'en pareil cas la voie la plus sûre est d'hésiter beau-

(1) A quel point cela est vrai, notre époque aussi l'a bien montré, dans son rationalisme qui n'admet pas le surnaturel, et qui s'est donné tant de mal pour faire relever de la seule pathologie nerveuse ou d'un désordre mental toute manifestation de piété ou de mysticisme : extravagants, c'est-à-dire neurasthéniques, dirait-on aujourd'hui ; fous, c'est-à-dire hallucinés. Il a toujours existé soit une philosophie, soit un bourgeoisisme religieux, pour chercher à une sainteté éminente une explication toute naturelle, ou s'en scandaliser.

coup; et si vous voulez savoir tout ce que je pense en la matière, je vous déclare qu'à mon avis il y a eu illusion venant du diable, lequel par ce moyen s'efforce de vous amener à vous croire quelque chose, alors qu'en vérité vous n'êtes rien, et ne serez absolument rien tant que vous ne vous serez pas fait mourir. — Je me rappelle qu'il y a huit ans j'ai vu une jeune fille, dont je pouvais pleinement croire que le Saint-Esprit parlât par sa bouche : elle semblait faire beaucoup de révélations et m'instruisait de la manière de prêcher; elle voyait l'archange Gabriel lui apparaître, et m'expliquait avoir des indices certains pour reconnaître que c'était vraiment un ange. On lui apportait des ossements comme des reliques de saints; elle avait une image de la Sainte Vierge ornée de pierres précieuses, d'où semblait couler de l'eau. Ce fut au point qu'elle décida son père et sa mère, dont elle était l'unique enfant, à vendre leurs biens, et elle fit faire un oratoire dans son propre logement. Une si grande pureté d'innocence paraissait en elle, que je ne pouvais imaginer que tout cela ne fût pas de l'excellent esprit de Dieu. Deux ans plus tard, de retour en cette ville, je trouvai la jeune fille en un autre état, et je connus avec certitude que tous ces faits provenaient d'une

illusion du démon, qui tentait par là de me séduire : mais le bon Jésus a fait tourner au bien de mon âme toute cette machination diabolique. — Je vous raconte ceci, pour que vous ne soyez pas trop prompt à ajouter foi à des faits de ce genre ; car même établi qu'ils soient de Dieu, nous serons toujours devant Dieu excusés de notre incrédulité, dès lors que de tout cœur nous nous efforçons de rester fermes sur la base de l'humilité. Donc, si vous voulez suivre mon conseil, le voici : ne parlez jamais de ce sujet à qui que ce soit, si ce n'est peut-être à une personne rompue aux choses spirituelles, et comme pour demander conseil.

Encore un avis : rappelez-vous très souvent la parole de l'Apôtre, qu'il ne convient pas à un serviteur du Christ de discuter sur des mots ; tendez donc à la réalité de la science, non à son apparence, et cherchez davantage conscience que science.

Attente de temps meilleurs. — Je voudrais que vous m'écriviez une longue lettre sur les circonstances où vous vivez et sur vos sentiments, et si vous avez quelque espoir que *Celui qui vient d'en-haut* veuille nous visiter dans l'ombre de nos ténèbres, si épaisses qu'il se

trouve bien peu d'hommes pour voir encore, et pour suivre, les traces du Sauveur. Car ce que j'attends — et je dis ceci dans mon extrême confiance en la visite du Christ — si je le mettais par écrit, je passerais peut-être pour un insensé. Mais *je sais à qui je me suis confié*, et je sais que *l'espérance ne trompe pas*, celle, dis-je, qui s'appuie sur la seule clémence du Sauveur. Je voudrais pouvoir vous dire de vive voix que je ne doute pas qu'alors vous chanteriez dans la jubilation de votre âme : *J'ai mis ma joie dans ce qui m'a été annoncé* (Ps. CXXI, 1). Attendons dans l'humilité l'heure de la consolation, parce qu'assurément le Christ visitera sa vigne qu'il a fécondée de son sang ; il la visitera, dis-je, dans tous ses états, dans tous ses degrés, et en-deçà de la mer et au-delà de la mer. Venez, Seigneur Jésus, venez, ne tardez plus ; voici la onzième heure, expédiez à votre vigne les ouvriers qui toute la journée restent oisifs. Envoyez votre Esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre. Enlevez aux hommes leur cœur de pierre et donnez-leur un cœur de chair : en cette fin des temps répandez de votre Esprit sur toute chair, et tournez vers leurs fils le cœur des pères. Ainsi soit-il (1).

(1) En tout ce passage, Venturin semble comme soulvée

Soyez toujours fort dans le Christ, mon bien cher Frère, et travaillez sans cesse à vous rendre meilleur. Suivant ma coutume, j'ai voulu peindre ici sur ma lettre les insignes de la Passion du Seigneur, quoique cela ne plaise pas à certains profonds savants : qu'importe, entrez avec moi dans les ouvertures de la pierre (1). O Notre-Dame aux sept blessures, blessez nos cœurs et renouvelez-y la Passion de votre Fils.

au-dessus de lui-même, dans l'attente mystique d'une rénovation religieuse opérée en particulier dans son Ordre. Or Venturin mourut en 1346 : l'année suivante, naquit sainte Catherine de Sienne, et en 1350, saint Vincent Ferrier. Si la peste noire empêcha la réforme des Ordres religieux, le XIV^e^ siècle n'en fut pas moins un grand siècle mystique.

(1) La pierre, c'est le Christ ; il s'agit ici des plaies du Sauveur.

IV

AU MÊME

Conseils pour ne pas tomber dans le relâchement

A son frère dans le Christ, un pauvre homme tiède, et c'est tout. Je vous précède dans la vie de quatre pas, puisque j'accomplirai ma 36e année le 9 de ce mois d'avril qui commence; il y en a dix-sept que je suis le Christ dans l'ardeur de la pauvreté volontaire, après en avoir perdu cinq dans l'ardeur de l'orgueil, de la présomption et de l'ambition. Car à cette époque je marchais dans des idées de grandeur et de merveilles à mon sujet, croyant valoir plus que tout le monde en science et en grâces gratuitement données (1); aussi, jeune homme de 18 ans, je

(1) On appelle *grâces gratuitement données* des dons extraordinaires et spéciaux que Dieu accorde parfois à ses serviteurs pour les aider dans leur mission : miracles,

croyais devoir arriver à être des plus illustres parmi les Pères de ma Province. Mais je rends grâces à mon Dieu, dont la bonté a eu pitié de moi, et m'a inspiré, sans l'aide d'un maître extérieur, de suivre les traces de mon Père Dominique pour le salut des âmes, en ayant le zèle de la charité, en gardant l'humilité, en m'attachant à la pauvreté volontaire avec tous ses accessoires, qui sont la faim, la soif, le froid, les mépris, et toutes autres avanies. Par ce triple bien-fonds que notre Père Dominique nous a transmis comme de droit héréditaire, j'ai suivi mon chemin de mon mieux depuis 17 ans, sans négliger de m'appliquer à ce qui en est la suite, c'est-à-dire : le silence, la patience, la modestie, la discipline, l'abstinence avec discrétion, la méditation, la prière, la contemplation, et autres pratiques semblables. Mais je m'aperçois que j'ai tort de parler de ce sujet : c'est votre charité qui en est cause.

Austérité et silence. — En tous ces points

prophéties, visions, révélations, etc... Dieu les distribue quand et comme il lui plaît : ils sont absolument distincts des grâces d'oraison, ne signifient pas *par eux-mêmes et à eux seuls* une sainteté éminente, et ne doivent pas être désirés, car ils ne sont pas instrument direct et nécessaire de perfection chrétienne. — Venturin fait à son ami une très humble confession de ses erreurs passés.

donc, mon cher Frère, exercez-vous de tout votre effort, et n'attendez de moi aucune révélation nouvelle. Que votre vêtement soit ordinaire et sans valeur; ayez les lèvres cousues pour ne pas dire de paroles oiseuses, puisque même de cela nous devons rendre compte. Soyez silencieux avec vos Frères, comme saint Thomas, qui passait pour un bœuf muet. Confiez-vous au Christ qui nourrit ceux qui jettent en lui toutes leurs pensées, et leur donne le courage nécessaire. Je m'arrête, car je connais les conseils de ceux que vous appelez dans votre lettre amis et pères ; je ne sais qui peuvent être ces pères, mais malheur à moi si j'avais voulu approuver leurs conseils : ils semblaient attachés à la santé de mon âme et de mon corps, alors que leur commerce détournait vers le monde. Je ne vous dis pas pour cela de vous tuer de macérations; mais je veux que vous suiviez les jeûnes en même temps que les repas de l'Ordre, recevant avec action de grâces ce que la Sainte Vierge vous fournit, et où elle mêle un remède salutaire de sa très douce confection. O mon cher Frère, c'est au Christ et à sa mère que je vous confie : n'ayez pas recours à la médecine avant que la maladie soit arrivée; je vous dis ceci parce que beaucoup usent de soulagements auxquels je voudrais vous voir renon-

cer absolument. Croyez-moi : une vie réglée, uniforme et tempérée conserve la santé. J'ignore les usages de votre pays, mais je vous conseille de ne rien recevoir pour vous personnellement, en fait d'aliments ou de boisson, sauf maladie ou évidente nécessité : des sommets de la pauvreté, on déteste mieux les vices du monde.

Les contradictions. — Je crains que vous n'ayez pas commencé à servir le Christ, puisque vous ne souffrez pas encore des persécutions : celui-là n'est pas Abel, au témoignage de saint Grégoire, que ne tourmente pas la malice de Caïn. Que vous plaisiez aux séculiers par l'abondance de vos vertus, le mépris du monde et une conversation douce et utile, je le trouve bon; mais que vous puissiez être agréable à tous les Frères en suivant les traces des Pères qui nous ont précédés, je ne puis le voir, car ce ne peut être qu'en vous conformant à eux, et par conséquent en vous déformant de quelque façon. Si toutefois vous plaisez aux plus jeunes que vous et à vos égaux, et sans déformation, j'en suis heureux (1). Le Père du désert Zacharie, interrogé

(1) En lisant ces conseils, il ne faut pas oublier les circonstances dans lesquelles vivait Venturin : le relâchement s'était introduit dans certaines Provinces de l'Ordre, Venturin lui-même y avait un peu sacrifié ; attiré par la grâce

par son abbé qui avait vu l'Esprit-Saint descendre sur lui, ce qui faisait qu'un homme fût vraiment moine, répondit que c'était, l'habit reçu, d'être traité avec mépris, car tant qu'un moine n'a pas reçu de mépris, il ne peut être moine en vérité. Or vous n'avez jamais souffert les rongements de la médisance, les critiques, les insultes, les moqueries, et autres persécutions de certains hommes étranges, et je le regrette beaucoup, parce que c'est signe que vous vivez encore du monde, et c'est pourquoi le monde aime en vous ce qui est sien ; car si vous n'étiez pas du monde, le monde vous détesterait. Fuyez donc les honneurs, fuyez les grades, ne vous mêlez pas des conseils et des affaires des couvents ; ne cherchez pas à pourvoir à la prospérité temporelle là où vous êtes, ayez seulement le zèle des âmes. Restez enfermé dans votre cellule, sauf quand il s'agit du service du prochain.

Je serais surpris si par ces observances vous n'aiguisiez pas les langues médisantes. Je ne vous dis pas cependant que ce soit notre devoir d'ex-

de Dieu à la perfection de l'état qu'il avait voué, il avait rompu avec les fauteurs d'abus et, comme toujours là où il y a division, il avait à souffrir persécution pour rester fidèle à son idéal. Il avait donc de bonnes raisons pour écarter ses amis des religieux conseillers de relâchement.

citer contre nous les mauvaises langues, mais, comme dit saint Grégoire, si leur malice les excite, il nous faut le supporter avec patience et sans nous émouvoir. L'Apôtre cherchait à plaire à tout le monde, pour le bien il est vrai, et pour édifier; toutefois lui-même a déclaré (Gal., I, 10) que s'il plaisait encore aux hommes, il ne serait pas serviteur du Christ; c'est lui aussi qui dit : *S'il se peut, autant qu'il dépend de vous, ayez la paix avec tous les hommes* (Rom., XII, 18). Mais considérez qu'il dit : *s'il se peut*, ce qui revient un peu à dire que cela ne se peut (1); toutefois, nous devons, tant dans les grandes choses que

(1) Plaire à tous en faisant son devoir est en effet très difficile et le sera toujours, surtout dans les temps où l'unité d'esprit est rompue, comme à l'époque de Venturin. Mais aussi il faut savoir se garder d'un autre danger, celui d'une étroitesse de vues, qui tendrait à aggraver par des idées et des interprétations *personnelles* le poids de la règle, des observances et des commandements. En pareil cas, l'obéissance aux supérieurs est un refuge assuré contre un zèle qui relève souvent de l'amour-propre et de l'orgueil, et pour être plus austère, n'en est pas moins acerbe dans ses critiques et ses mépris. La phrase qui suit met bien les choses au point : il faut toujours se garder du scandale. La parole de saint Augustin ne doit jamais être oubliée, car elle offre une règle parfaite : *Dans le nécessaire, unité*; *dans le doute, liberté*; *en tout, charité*. — Le « scandale actif » est celui qui provoque le mécontentement d'autrui sans raison sérieuse.

dans les petites, nous garder de tout scandale actif.

Oh ! que de choses j'aurais à vous écrire, que me suggère aujourd'hui l'Esprit-Saint ! Ces jours-ci j'ai été assez chargé, et pris par un courrier qui doit repartir demain matin ; en ce moment je souffre de la tête, et ne puis écrire à votre cher, à mon cher Jean Tauler. Veuillez donc, lorsque vous le verrez, m'excuser auprès de lui et lui demander de m'écrire, car je l'ai pris avec vous en grande affection de charité, et j'espère que par lui, comme par vous et par d'autres dont les noms sont au livre de vie, le nom du Christ s'étendra en Germanie.

Quant au Frère Jean, des Ermites de Saint-Augustin, que j'ai reçu dans mon amitié, brièvement je lui dis ceci : qu'il soit fidèle à sa vocation, qu'il se taise et prie devant Dieu, qu'il aime la pauvreté et le prouve par ses vêtements, qu'il doit avoir très simples et de prix médiocre. Je lui impose de vous obéir en tout, quoique je n'aie guère confiance en votre discrétion et votre vertu pour savoir lui donner la direction nécessaire, mais il aura le mérite de l'obéissance. Je veux donc qu'il vous fasse connaître toutes ses actions et toutes ses pensées, tant bonnes que mauvaises, et par suite qu'il défère à tout ce que

vous lui direz de faire ou d'omettre, suivant que vous serez plus ou moins sévère.

O Dieu terrible en ses conseils, qui suis-je pour avoir l'audace de commander à des inconnus, comme si j'occupais une chaire de maître dans la science des vertus ; mais, ô bon Jésus, les hommes voient mes écrits et entendent mes paroles, tandis que Vous, vous voyez le fond de mon cœur, vous savez ce que je m'estime devant vous. Oui, Vous voyez combien je me sais vil et abominable à vos yeux : c'est dans l'ardeur de votre amour et la ferveur de mon zèle, malgré mon ignorance, ma misère et ma tiédeur, que j'oublie un instant mon néant et que je présume d'écrire pour l'instruction des autres ; c'est Vous qui me faites leur écrire, qui me donnez le courage d'agir, car sans Vous rien ne se fait de bon. Heureux qui comprend parfaitement son néant et celui de toute créature, parce que jamais il ne se laisse gonfler d'orgueil ou égarer par la vaine gloire, jamais il ne s'irrite ou s'indigne. — Que Dieu soit béni éternellement, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

Conseils sur l'étude. — O puissance de la charité divine qui me fait continuer à vous écrire au-delà de mes forces, quoique d'une bien

vilaine écriture. — Je vous confie les Exhortations de saint Thomas d'Aquin aux jeunes gens de bonne volonté sur l'étude. Comme vous m'avez demandé comment il faut s'avancer dans l'acquisition du trésor de la science, je vous donne sur ce point le conseil de préférer y entrer par les ruisseaux, et non tout de suite par la mer, parce qu'il faut atteindre le plus difficile par le plus facile. Je veux que vous soyez lent à parler et à vous rendre au parloir ; attachez-vous à la pureté de conscience et ne cessez de vaquer à la prière ; aimez rester dans votre cellule si vous voulez être *introduit dans le cellier du vin* (1). Montrez-vous, ou tâchez de vous montrer aimable à tous, mais sans être très familier avec personne, parce qu'une trop grande familiarité engendre le mépris, et fournit des prétextes au retard de l'étude ; quant aux séculiers, ne vous mêlez en aucune façon de leurs dits et gestes. Par-dessus tout, fuyez la conversation. Ne négligez pas d'observer et de suivre les traces des hommes saints et vertueux : ne regardez pas de qui cela vient, mais si c'est bien, confiez-le à votre mémoire. Ce que vous lisez, faites en sorte de le comprendre : s'il y a doute, assurez-vous, et chaque fois

(1) Parole tirée du Cantique des cantiques.

que vous pourrez placer quelque chose dans la bibliothèque de votre intelligence, empressez-vous-en comme si vous vouliez remplir un vase. Ne cherchez pas une science trop haute pour vous. Ne possédez pas en propre des livres de valeur : oh! plaise à Dieu que l'amour de la très sainte pauvreté vous pénètre à fond!

En suivant ainsi les traces de notre Père saint Dominique, vous récolterez, tant que votre vie y sera conforme, tout ce que la vigne du Seigneur des armées célestes a poussé et produit de feuilles, de fleurs et de fruits salutaires; en restant dans cette voie, vous pourrez atteindre le but que vous poursuivez.

La bienveillance. — Mais ne faites pas comme certains malveillants qui jugent mal de tout. Ils disent en effet, si quelqu'un étudie, c'est un fantasque; s'il s'applique à l'humilité, c'est un hypocrite; s'il répare ses forces, c'est un gourmand; s'il cultive la patience, c'est un craintif; s'il se livre à la gaieté, c'est relâchement de la piété, c'est singularité; s'il recherche la société, c'est goût personnel, le silence et la paix, c'est dissimulation; s'il reprend les autres, c'est un présomptueux; s'il est assidu aux veilles et aux prières, c'est indiscrétion; s'il dort comme tout

le monde, c'est somnolence; s'il vaque à la prédication et au salut des âmes, c'est appétit de renom ; s'il cesse de le faire, c'est négligence et paresse ; s'il a la faveur des hommes, c'est un flatteur ; s'il refuse de flatter, c'est un orgueilleux. Lorsque vous voyez mal agir, excusez l'intention à défaut de l'acte : supposez ignorance, surprise, hasard. Le mal est-il certain, persuadez-vous que la tentation a été trop forte, et dites-vous : Qu'aurait-elle fait de moi, si elle avait eu pouvoir sur mon âme ?

La mesure dans l'ardeur apostolique. — Je crains que vous ne vous lanciez trop vite. Méditez les réflexions de saint Bernard sur cette parole du Cantique : *l'huile qui se répand.* « Soyez coquille avant d'être canal », etc... Remarquez ces mots; je n'ai pas le livre ici, mais je l'ai lu, et je m'en souviens (1). Priez avec ferveur pour nous et nos amis, comme nous prions, Grégoire, Nicolas, moi et les autres, pour vous et pour vos amis, je ne dis pas avec ferveur, car nous ne

(1) Venturin parle d'expérience en conseillant à un jeune Religieux de n'être pas trop pressé d'aborder le ministère de la prédication. — Nous donnons en appendice la traduction de ce sermon 18 de saint Bernard, auquel Venturin renvoie son correspondant : il est profondément instructif.

sommes guère fervents. Mais guérissez-nous, très aimable Jésus crucifié, et nous serons guéris ; sauvez-nous, et nous serons sauvés. O Sagesse, sortie de la bouche du Très-Haut, et qui disposez toutes choses avec force et douceur, venez-nous instruire des voies de la prudence.

V

AUX RELIGIEUSES DU MONASTÈRE DE PROUILLE

Les six feuilles du lis de la virginité

A toutes les servantes du Christ du monastère de Prouille, désireuses d'aimer de tout cœur le très doux Jésus, fils de la Vierge et époux des vierges, cloué au bois de la Croix pour le salut du genre humain, couronné d'épines, abreuvé de vinaigre et de fiel, blessé de la lance, et condamné ainsi à une mort très cruelle, — le Frère Venturin, pécheur, offre son salut et souhaite la consolation de l'Esprit Paraclet.

Charité apostolique. — Si je vous parais quelque peu présomptueux et osé, je vous demande, très chères épouses choisies du Christ, de m'excuser en vos cœurs à cause de la charité sincère qui me pousse à vous écrire. Et ce n'est pas sans raison que j'appelle présomption et

hardiesse qu'un homme, un pécheur, inconnu et étranger, vienne trouver par ses écrits, comme une grenouille babillarde, une si sainte communauté, alors surtout qu'il n'y a pas été invité. Mais je le déclare, si je suis présomptueux et bavard, je ne suis toutefois pas malintentionné. C'est au contraire la charité du Christ qui me pousse, car tous ceux qui se trouvent dans l'état de perfection, j'ai l'ardent désir de les voir vivre parfaitement, bien qu'hélas! moi-même, mis dans cet état, je sois très éloigné de la perfection; mais ma hardiesse et tout ce qu'il y a en moi d'imparfait auront peut-être pour excuse la charité, qui sait couvrir le grand nombre des péchés. C'est donc là-dessus que j'ai pris confiance pour entreprendre d'envoyer à votre amitié ce petit présent de message et d'exhortation; heureux si, par lui, vous voulez bien me recevoir dans l'affection de votre charité; heureux encore si, grâce à vos prières, je puis atteindre avec vous au parfait amour de Celui qui, pour nous montrer le chemin de la perfection, a méprisé tous les biens de la terre et n'a pas refusé d'en subir tous les maux, au point de supporter même la mort la plus cruelle. Il nous a rachetés par son sang précieux, et il veut, par la vue de

ce sang, comme il arrive aux éléphants (1), enflammer notre cœur, dans la guerre spirituelle contre les puissances spirituelles mauvaises, de l'amour des biens célestes, pour que la séduction des attraits terrestres ou les coups de l'adversité ne nous fassent pas succomber dans le combat.

Confiance dans les combats. — C'est qu'en effet notre terrible adversaire, l'antique ennemi qui a nom Satan, dresse contre les élus du Christ une double armée : il flatte par la prospérité pour tromper, à la manière des chasseurs, des pêcheurs et des oiseleurs ; il effraie par l'adversité pour décourager, nous faisant trembler où il n'y a pas sujet de crainte, nous rendant semblables à des chevaux ombrageux, ou nous mettant dans l'état d'un dormeur qui a peur de dangers vus en rêve, mais ne craint nullement des ennemis mortels, qui sont là véritablement, et déjà se précipitent par une porte de derrière ; enfin il nous fait redouter les frimas des maux présents, pour nous faire tomber dans la neige glaciale de l'enfer, ou pire, dans son feu épouvantable, et pour toujours. Mais *celui qui est fort dans la guerre* (Eccli., xlvi, 1), non pas « le Jésus

(1) La vue du sang enflamme la fureur de ces animaux dans le combat.

fils de Nave », mais notre Jésus en fleur (1),

(1) Ce Jésus fils de Nave est Josué. Le nom de Josué est le même que celui de Jésua ou Jésus ; il se dit en hébreu *Jehosu'a*, mot composé des deux substantifs *Jeho*, abrégé de Jehovah, et *yesûà*, abrégé en *sûà*, salut, du radical *yasa*, sauver. Josué ou Jésus veut donc dire : Dieu est le salut. Le premier Josué, celui de la Terre promise, était fils de *Nave*, forme grecque employée par les Septante du nom hébreu *Nun*, qui en cette dernière langue signifie souche, dans la Vulgate *stirps*. Mais il y eut dans l'histoire des Juifs un autre Josué qui fut célèbre ; c'est celui qui fut le premier grand-prêtre du temple relevé par lui et Zorobabel au retour de Babylone ; or le prophète Zacharie (III, 8, et VI, 12) interprète son nom dans le sens de *semah*, germe, que la Vulgate traduit par *oriens*, ce qui lève. — Ce sont donc des allusions aux deux sens bibliques du mot Josué ou Jésus que fait ici Venturin, et visiblement il donne un commentaire symbolique du répons bien connu tiré d'Isaïe, XI : *Stirps Jesse : la souche de Jessé a produit une tige, et cette tige une fleur, et sur cette fleur vient se poser l'Esprit-Saint ; la tige, c'est la Vierge mère de Dieu, la fleur, c'est son Fils.* — Venturin, jouant un peu sur les mots, présente ainsi les choses : la souche c'est Nun, et elle a produit un germe qui est Josué ou Jésus, celui de la Terre promise que l'Ecclésiastique appelle *fort dans la guerre* ; et ce germe s'est épanoui en une fleur qui est notre Jésus. Voici donc comment il faut entendre ce passage de notre auteur : *Celui qui est fort dans la guerre, non pas le Jésus fils de Nave* (c'est-à-dire le germe sortant de la souche), *mais notre Jésus en fleur* (c'est-à-dire le germe ayant fleuri). — Toutefois, ceci doit être pris dans le sens allégorique, car si les deux Josué sont figure de Jésus-Christ, l'un par sa victoire qui ouvrit la Terre promise, l'autre par ses vertus et par la construction d'un nouveau temple, ils ne sont cependant pas ses ancêtres réels : il ne s'agit ici que d'une ascendance purement nominale et figurative.

Celui, dis-je, qui est venu soumettre les puissances infernales, qui a vaincu le monde, qui *a enchaîné le redoutable ennemi et pillé ses bagages* (Math., XII, 29), *qui a jeté dehors le Prince de ce monde* (Jean, XII, 31), Celui-là et non un autre, Celui-là donc, par son exemple en même temps que par sa parole, vous apprend à avoir confiance : *Ayez confiance*, dit-il, *j'ai vaincu le monde* (Jean, XVI, 33) ; ayez confiance, mais pour vaincre, placez-moi devant les yeux de votre cœur comme un modèle et un miroir, où vous verrez que j'ai méprisé les biens du monde et souffert les supplices les plus rigoureux. Ne soyez donc pas esclaves de ce qui vous plaît et vous flatte ; n'ayez pas peur des tentations et des persécutions ; et vous êtes victorieuses non seulement du monde, mais de la chair, et du démon, et de tout ennemi quel qu'il soit.

La double loi de la perfection. — Voici maintenant en quoi consiste le résumé de toute notre perfection, et même de la religion chrétienne ; je l'ai exprimé en deux mots, c'est-à-dire, mépriser les plaisirs d'ici-bas et supporter courageusement l'adversité, pour obtenir infailliblement un troisième bien, qui est *d'agir virilement* (I Cor., XVI, 13). C'est ce que j'ai pensé devoir vous expliquer un peu plus longuement et clai-

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

rement, à la louange et à la gloire du nom de Jésus-Christ, et pour rendre service à toutes les âmes qui ont consacré leur virginité à l'Époux céleste, fils de Dieu et de la Vierge, en se liant, par l'entrée en religion, de la triple corde qui est si difficile à rompre, je veux dire la chasteté, l'obéissance et la pauvreté volontaire. Donc de mon bavardage, et de la pauvreté de mon cœur, car je ne pourrais offrir au tabernacle du Seigneur qu'est votre communauté une coupe ou quelque autre don pieux considérable, je vous présenterai avec piété au moins ce gobelet d'une brève admonition ; si je ne vous offre rien, je transgresse le commandement de la loi au péril de mon âme, puisque pouvant le faire je ne l'aurai pas fait, et je m'expose à apparaître devant le Seigneur les mains vides (1), et à me voir enlever non sans justice les dons qui m'ont été gratuitement accordés, comme à un mauvais serviteur qui n'aura pas voulu faire rapporter l'argent de son maître ; et je ne dis rien de la parole de l'Apôtre : *Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile* (I Cor., IX, 16), car, encore que présentement l'Évangile ne me soit nullement confié

(1) Ce passage fait allusion à certaines prescriptions de la loi mosaïque au sujet des dons à offrir au Seigneur lors des visites à la tente qui contenait l'Arche d'alliance.

pour le prêcher publiquement, puisqu'au contraire après me l'avoir confié on me l'a enlevé, toutefois on ne m'a pas défendu d'écrire : si en effet, pour la peine de mes péchés, l'oint du Seigneur (1) m'a lié les lèvres, il ne m'a cependant pas lié aussi la main. Je fais de mon mieux pour accomplir la loi, m'estimant pour le reste justement excusé ; car de ce qui a été fait envers moi, je n'ai pas à juger : il y a quelqu'un pour s'informer et juger ; quand il verra le temps venu, il jugera dans son équité s'il n'y a pas à porter une sévère sentence contre les juges de ce monde : c'est leur affaire.

L'utilité de l'épreuve. — Mais qui suis-je pour oser en appeler au Ciel? Cela ne me regarde pas, si quelqu'un au gré de sa volonté *appelle mal le bien et bien le mal* (Is., v, 20). Il me suffit de connaître l'ineffable Providence de Dieu, qui fait tourner toutes choses au bien de ses élus : car ceux-là mêmes qui semblent lui résister, sans le savoir font que s'accomplisse ce que la divine Providence a éternellement décrété au sujet de ses élus; par là ils rendent service sans s'en douter à ceux qui ont placé leur espoir dans le Christ. Est-il besoin que je parcoure les pages de l'Ancien et du Nou-

(1) Le Pape Benoît XII.

veau Testament en énumérant les croyants qui sont sortis purifiés de leurs épreuves? Car l'ennemi de Dieu, envieux de tous les hommes de bien, s'efforçait à dessein de les accabler; il n'était que l'occasion qui les élevait de plus en plus devant Dieu et devant les hommes. Ainsi Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, David, Mardochée, Tobie, Job, Pierre, Paul, Jean, et à quoi bon les énumérer tous : est-ce que tous n'ont pas été trouvés témoins éprouvés de la foi? Qu'il me suffise à moi pécheur de reconnaître, pour ce qui me concerne, qu'il m'était utile d'avoir quelque loisir pour goûter combien le Seigneur est doux, ou peut-être avec Moïse de pénétrer dans les profondeurs du désert, pour voir au moins en image comment le buisson brûle sans se consumer. Et qui sait si Dieu n'a pas voulu tout cela afin que le parfum d'un peu de patience se répandît dans le cœur de quelques-uns, et que je fusse mis à même d'instruire plus parfaitement par l'exemple ceux que j'avais instruits par la parole?

Mais que fais-je? Voilà qu'en voulant enlever le scrupule d'un soupçon pour préparer le cœur de mes auditrices, j'ai presque oublié ce que je m'étais proposé de dire. Je reviens au sujet dont je me suis écarté; c'est à toutes que je parle sous

forme d'exhortation à une seule : toutes ensemble vous ne faites qu'une, c'est à toutes que je parle. C'est donc à vous que j'adresse la parole, ô servante du Christ et son épouse bien-aimée, ma sœur et ma condisciple, car nous avons le même maître et le même père, je veux dire le Seigneur, qui lui-même est le vrai disciple, fils et serviteur du premier Père, Seigneur et Maître, et l'intermédiaire entre nous et le Père qui est aux Cieux, de même que c'est par l'intermédiaire de la Mère de miséricorde, Mère et Vierge, que ce Maître et ce Père a été donné à nous petits enfants, ou plutôt nous a été obtenu par son Fils béni.

Les six feuilles du lis. — Sachez donc que je vous livre l'enseignement original de notre Père [S. Dominique], tel que j'ai pu le recueillir d'une étude très soigneuse de sa vie, tel que je désire de tout mon cœur l'observer selon mes forces. Et d'abord appliquez-vous entièrement à briser votre volonté, à lui résister, à la fouler aux pieds ; car c'est elle qui est cause de tous les maux, c'est elle seule qui brûle en enfer, dit saint Bernard. Soyez donc obéissante non seulement à la règle, aux constitutions et à vos supérieures, mais même à toutes les Sœurs, vous montrant envers elles soumise, humble et bienveillante,

satisfaisant toujours leur volonté plus que vos goûts, en choses bien entendu qui soient licites et honnêtes, non contraires aux règles de l'Ordre, car sans cela je ne vous dirai pas que vous devez suivre la volonté d'autrui. Brisez aussi votre volonté en tout ce que le monde, le diable et la chair vous suggèrent contre ce que vous avez voué ; vous avez voué la chasteté, l'obéissance et la pauvreté volontaire : ce sont les vœux de vos lèvres, dont vous devez compte au Seigneur votre Dieu ; autrement votre bouche vous condamnera, autrement de votre bouche même vous serez jugée mauvaise servante. Or pour que vous puissiez observer le premier vœu, recevez six avis, comme les six feuilles qui forment le lis de la virginité si on leur adjoint trois graines qui désignent les trois vertus théologales, sans lesquelles aucun exercice spirituel ne peut être méritoire.

La première feuille est la vertu de sobriété : j'entends par là que vous vous contentiez des mets que votre Époux dans sa bonté vous servira au couvent ; et même là soyez sobre, prenant autant que le réclame votre tempérament, ni plus ni moins. Dans l'observation exacte des jeûnes réguliers vous éviterez toute singularité d'abstinence, pour ne pas scandaliser vos Sœurs

sous prétexte de bien faire ; le démon peut surprendre une âme par le moyen d'une abstinence indiscrète, car il sait fort bien se transformer en ange de lumière pour tromper ceux qu'il voit en disposition de s'avancer dans les voies de l'esprit suivant le conseil de l'Apôtre : il fait disparaître l'esprit de discrétion sous le zèle des bonnes œuvres, et par là conduit à une erreur plus dangereuse en faisant croire bon ce qui est mauvais, car alors il n'y a plus intervention de la crainte qui repousse tout péché, et la plaie devient inguérissable, parce qu'elle refuse absolument tout remède efficace (1). Veillez donc, ô servante du Christ, à marcher par la voie royale, restez dans votre couvent sans vous écarter ni à gauche ni à droite, refusant complètement de vous en éloigner, à moins que peut-être la maladie ne vous l'impose avec évidence (2). — Pendant que vous nourrissez votre estomac avec gra-

(1) Le péché ne se présente pas à la conscience qui a la crainte de Dieu sans l'alarmer ; mais que l'esprit propre nous montre comme bonne et vertueuse une pratique qui l'est en soi, à la condition toutefois d'être admise avec discrétion et par obéissance, la conscience voit le bien de l'acte et ne voit pas le danger du manque de discrétion. Dès lors elle n'a pas la crainte de se tromper, et risque de s'obstiner fâcheusement dans son erreur.

(2) Les religieuses à cette époque n'étaient pas cloîtrées aussi rigoureusement qu'aujourd'hui.

vité et discipline, je vous demande d'avoir soin de refaire votre esprit par quelque méditation spirituelle : ainsi vous accorderez au corps ce qui lui revient, sans négliger de donner en même temps à l'âme sa pâture ; car il ne faut pas seulement rendre à César ce qui lui appartient, mais aussi à Dieu ce qui est à Dieu.

La seconde feuille, c'est la modestie et une rudesse tempérée dans les vêtements et la literie ; car il ne convient pas qu'une épouse du Christ, dont toute la gloire est au dedans, porte un habit élégant comme une fille de Babylone, ce qui en religion est un véritable abus, et soit parée de tous les côtés à la ressemblance d'un temple. De même il n'est pas juste que celle qui, dès l'enfance avec le Précurseur, a suivi Dieu dans le désert de la religion comme son époux céleste, soit vêtue trop délicatement : de telles femmes en effet, de l'avis du Sauveur, sont plutôt vues habiter dans les maisons des rois. Vous donc, ô élue du Christ, à l'exemple de votre Père et selon ce qui est contenu dans les constitutions de notre Ordre, gardez avec grand soin l'humilité dans votre vêtement : c'est le signe d'une âme ornée de vertus à l'intérieur que ce mépris de la parure extérieure, et à l'opposé, la recherche dans la toilette montre une âme qui n'a pas le désir

des vertus. Qui en effet a pu jamais servir deux maîtres donnant des ordres contraires? Sans aucun doute personne. Et qui pourrait ignorer que la convoitise de la chair va contre l'esprit, et celle de l'esprit contre la chair? Donc si vous aimez l'un, il est fatal que vous détestiez l'autre. Aussi fuyez dans vos vêtements la richesse, la recherche, les raffinements et toute superfluité, c'est-à-dire qu'ils soient de peu de valeur et pas trop lisses, comme l'indique la règle; que l'encolure et les manches soient sans aucun ornement, afin que dans votre mise on voie reluire l'humilité et la pauvreté; qu'enfin les habits de dessous ne soient pas fins et délicats, mais plutôt d'étoffe grossière et quelque peu rude. De cilice, je ne veux pas que vous en portiez, bien qu'on lise que notre Père en portait un.

Ayez comme lit simplement de la paille, et pas plus qu'il n'en faut pour éviter de souffrir du froid. Gardez-vous d'aimer un oreiller élégant, mou et délicat; et même, si vous en vouliez un de paille, comme fait une religieuse que je connais, cela me plairait beaucoup et j'en aurais pour vous plus d'affection. Si enfin vous vouliez imiter l'exemple de notre Père, qui la nuit dormait vêtu comme le jour, les pieds seuls dégagés, j'en serais extrêmement content : par

là en effet vous seriez plus prompte à vous lever la nuit, que si vous reposiez déshabillée sur un lit mou et délicat. Vous savez, ma très chère Sœur, que les soldats au camp n'ont pas un coucher bien douillet, et vous n'ignorez certes pas qu'à entendre le saint homme Job, notre vie sur cette terre est une campagne où il nous faut continuellement lutter contre des ennemis invisibles, pour recevoir finalement et pour l'éternité la palme de la victoire que le Christ notre très bon Roi nous réserve au Ciel, à la condition toutefois que, tant que nous serons en guerre, nous combattions comme il faut, et que, toute la durée de la présente vie, nous ne nous arrêtions pas un instant de courir avant de nous être emparés du prix : car c'est la seule persévérance qui peut le recevoir, et ce n'est pas au commençant, mais au persévérant que le salut éternel est promis. Donc si vous vous reconnaissez en état de guerre, aimez plutôt le rude que le mou, tant dans le lit que dans les vêtements et la table, comme je vous l'ai dit déjà.

Contentez-vous aussi de peu d'habits, c'est-à-dire de ceux dont vous avez besoin sur le moment ; si vous en avez superfluité, vous allez contre l'Évangile en songeant au lendemain, et de même, si vous avez plusieurs tuniques, en

n'en donnant pas à une Sœur qui en manquerait. N'avez-vous pas lu comment saint Martin, encore non baptisé, mais déjà disciple docile de l'Évangile, comprit qu'il ne fallait pas songer au lendemain, et même partagea avec un pauvre un vêtement cependant nécessaire? Ignorez-vous que notre Père saint Dominique, encore jeune étudiant à Palencia, vendit ses livres et ses habits et tout son mobilier, pour en donner le prix entier aux pauvres : ainsi en un seul acte il accomplissait le double commandement de la dilection fraternelle et de la pauvreté volontaire. Si donc vous comptez être fille de saint Dominique, pourquoi ne dédaignez-vous pas la superfluité dans le coucher et les vêtements? On lit de lui en effet que, hiver comme été, il se contentait d'une seule tunique avec un scapulaire et une chape, et de qualité très ordinaire, et que, s'il remarquait en un Frère quelque superfluité ou quelque recherche, il l'en reprenait très vivement. Si vous vous faites gloire de l'avoir pour Père, ne négligez pas de suivre ses traces, autrement vous entendrez ses reproches : Si je suis votre Père, où est mon honneur, puisque *l'honneur d'un père est la sagesse de son enfant* (Prov., x, 1), c'est-à-dire la sagesse qui lui fait goûter les choses d'en haut, non celles de la

terre ? (1) Certes si de goûter les choses du Ciel vous prépare à être inscrite au nombre des vierges saintes et à siéger à la droite du Roi du Ciel votre Époux dans un vêtement d'or orné de riches parures, je ne doute pas que vous ne consentiez très volontiers à tout considérer comme du fumier pour gagner le Christ, et pouvoir marcher derrière l'Agneau en chantant un cantique nouveau avec les vierges adoratrices. Donc ne refusez pas l'habit de l'humilité, pour mériter d'être vêtue de la gloire d'immortalité; ne rejetez pas l'exemple de la Vierge Marie, qui avait tout juste une tunique grise, au témoignage des saints docteurs, car elle aussi aimait la pauvreté volontaire. Notre Père saint Dominique l'observa toute sa vie dans la perfection, et en mourant la recommanda à ses fils entre toutes autres vertus et avec grande sollicitude; aux Frères qui l'entouraient en pleurant il dit : Voici les trois biens dont je vous laisse la possession par droit d'héritage comme étant mes enfants : ayez la charité, gardez l'humilité, et possédez la pauvreté volontaire. Elle est un des

(1) Sage se dit en latin *sapiens*, participe présent du verbe *sapio*, qui veut dire avoir de la saveur, du goût, être *sapide*; transporté dans le domaine moral, ce mot signifie : avoir du goût pour quelque chose, avoir bon goût, avoir de la raison, du jugement, être sage.

trois vœux qu'ont prononcés vos lèvres; elle est la première pierre et comme le fondement de l'édifice spirituel, elle tient la première place dans la confection du nœud des trois cordes dont nous avons parlé, car l'état religieux, au dire de saint Bernard, est fondé sur la pauvreté volontaire.

Mais pourquoi apporter le témoignage du serviteur, lorsque le Maître lui-même a posé la pauvreté volontaire comme premier degré de l'échelle dont le sommet atteint les cieux? *Bienheureux*, dit-il, *les pauvres en esprit, parce que c'est à eux qu'est le royaume des cieux* (Matth., v, 3). N'a-t-il pas, au jeune homme qui lui demandait le chemin de la perfection, répondu immédiatement qu'il lui fallait vendre tous ses biens et en donner le prix aux pauvres, s'il désirait atteindre la perfection? O ma chère sœur, quel oiseau rare ici-bas que le vrai pauvre! car si l'on excepte les pauvres dans le monde, il en est beaucoup que l'on appelle des pauvres, mais s'ils aiment la pauvreté dont l'amour rend heureux, il ne m'appartient pas d'en juger, c'est à eux de voir. En tout cas je sais que ce qui est louable ce n'est pas d'être pauvre, mais l'étant, d'aimer la pauvreté, et pour le Christ d'en supporter les privations avec joie et générosité.

Combien peu aujourd'hui trouve-t-on d'enfants d'Adam qui gardent fidélité à leur dame la pauvreté, qu'ils ont choisie solennellement par leur entrée en religion! Ils veulent bien être pauvres, mais à cette condition : qu'il ne leur manque absolument rien. Ils préparent le logis à leur dame la pauvreté, mais ses compagnons et ses associés, qui sont la faim, la soif, le froid, les dédains, les mépris, et d'autres, ils ne veulent pas les admettre avec eux à la maison ; bien plus, autant qu'ils le peuvent, ils les écartent de chez eux comme des ennemis particuliers, tout en se disant cependant amis de la pauvreté, et se faisant gloire de leurs fiançailles avec elle.

Bien des choses se présentent à ma pensée sur cette matière que peut-être il ne serait pas inutile d'écrire : je les laisse pour être bref, et parce qu'il se peut que déjà ce que j'en ai dit paraisse dur à quelques-unes, comme il arriva un jour pour certaine parole du Sauveur. Toutefois, ô épouse du Christ, cette pierre, précieuse entre toutes dans le costume du grand-prêtre, ne négligez pas de vous l'adjoindre : c'est par elle que par droit d'achat vous pouvez acquérir le royaume des Cieux : c'est par la pauvreté que ce royaume s'achète, c'est par les affronts qu'on se le procure, c'est par l'humilité que l'on possède la sublimité. Quelque désir que vous ayez,

attirée par l'odeur de son parfum, de courir après votre Époux, si vous vous proposez de l'imiter en le suivant, je pense que vous devrez mettre tout votre soin à garder la foi de votre dame la pauvreté. Car lui, alors qu'il était riche, n'a pas hésité à se faire indigent pour nous, et il a aimé la pauvreté à ce point que, si vous examinez soigneusement toute sa vie depuis sa naissance jusqu'à la croix, vous ne trouverez en Lui que les stigmates de la pauvreté.

Mais que fais-je? Voilà qu'en voulant indiquer la seconde feuille du lis de la virginité, je ne sais comment je me suis laissé aller à lier à cette feuille le vœu de pauvreté volontaire, laquelle est la troisième corde de notre câble. C'est peut-être par hasard, en tout cas c'est tout à fait dans l'ordre : car bien souvent la pauvreté fournit les occasions qui amènent à l'humilité; or celle-ci ennoblit la virginité, et même, sans elle, la virginité ne pourrait être agréable aux yeux de Dieu.

Cette lettre semble n'avoir pas été terminée, ou la fin en a été perdue. Il serait vain, et quelque peu ridicule, de prétendre la compléter; toutefois des lettres mêmes de ce recueil il est facile de tirer deux autres feuilles du lis de la virginité que voulait certainement indiquer Venturin : l'une est l'esprit de pénitence et de mortification, l'autre, l'amour de la solitude et du silence.

VI

AU FRÈRE RODOLPHE

Conseils pour le retour à la ferveur

A son Frère bien-aimé dans le Christ Rodolphe, de l'Ordre des Prêcheurs, Frère Venturin prêcheur souhaite le salut et de marcher, avec des gémissements, des soupirs et des sanglots quotidiens, dans le chemin parfait, qu'il a abandonné, de la perfection du salut. Il y a longtemps déjà que je désirais avoir de vos nouvelles, et je vous aurais écrit plusieurs fois si vous m'y aviez invité par vos lettres; mais de même qu'après avoir pris les sentiers de la perfection vous les avez abandonnés, en cela aussi vous avez montré votre négligence, pour vérifier ce que l'on dit qu'une inconséquence ne va jamais seule.

J'ai reçu votre lettre en la fête de saint Fran-

çois; vous m'y demandez des nouvelles de ma situation, et en même temps vous m'y faites connaître un peu votre état d'esprit, en insinuant que de la semence autrefois reçue il reste en vous quelque chose, quoique, le froid survenant avec le givre et la neige des embûches du diable, tout ce qui avait déjà poussé sur la terre soit desséché et mort; et je vois que l'hiver n'est pas encore passé pour vous, pour que les semences célestes, dont les racines demeurent encore, puissent pousser de nouveaux rejetons. J'espère toutefois dans le Christ — et cet espoir, quoiqu'il ait diminué, je l'ai toujours eu très ferme à votre sujet — qu'à son jour l'aquilon qui règne dans la partie de la France où vous habitez, tant d'esprit que de corps, cessera sur l'ordre de Dieu de dessécher vos confins, et que l'auster de l'Esprit-Saint soufflera de telle sorte sur votre cœur, que l'arome des vertus qui croîtront plus abondamment dans le jardin de votre âme répandra au loin une merveilleuse odeur : ainsi vous aussi, vous pourrez être compté justement au nombre de ceux qui déclarent avec l'Apôtre : *Nous sommes la bonne odeur du Christ partout; à certains, odeur de mort pour la mort, à d'autres, odeur de vie pour la vie* (II Cor., I, 15-16).

Rentrer en soi-même. — En attendant donc

que daigne vous visiter le divin cultivateur, dont la semence pousse d'en haut, en faisant tomber la pluie de sa bénédiction sur votre âme desséchée comme une terre sans eau, je vous demande, je vous avertis de toutes mes forces, de ne pas cesser d'explorer les replis de votre cœur, et de constater avec douleur comment le jardin de votre âme, presque entièrement dépouillé des plantes odoriférantes des vertus, se trouve quasi en entier rempli par les mauvaises herbes, et je ne parle pas des orties : ainsi en attendant l'époque de la pluie qui tombe du ciel, préparez-vous à prendre le sarcloir d'un examen attentif, et à extirper avec soin tout ce qui est mauvais, pour laisser pousser en abondance les plantes utiles. Et, certes, aussi longtemps que vous comprenez les blessures de votre âme et que vous vous en affligez, il y a espoir de retour à la santé ; mais s'il arrivait que la gangrène rendît la plaie insensible et que toute douleur disparût, alors la blessure serait incurable, vous ne pourriez plus la guérir.

O mon très cher, vraiment vous trouverez en vous motif de grande douleur, si vous considérez avec soin de quel sommet spirituel vous êtes tombé ; si vous voulez vous rappeler la beauté des pensées et des désirs que nourrissait votre

esprit autrefois, quand vous étiez à Bologne, peu de temps il est vrai. Mais je crains que sur ce point même vous n'ayez perdu la mémoire de ce qu'étaient alors vos actes. Car, au témoignage de saint Grégoire au début des Dialogues, ainsi en est-il des chutes spirituelles, etc..... (1); je vous renvoie à l'original, pour que vous y voyiez clairement ce qui peut vous tirer des soupirs. Car si saint Grégoire soupirait, lui qui traitait les affaires de cette terre uniquement par charité fraternelle, que sera-ce de celui, combien justement pourra soupirer celui qui, etc... : fils de l'homme, tirez la conclusion, car vous connaissez mieux le fond de votre cœur que n'importe qui.

Je m'abstiens de rappeler les paroles qui se trouvent dans les Lamentations de Jérémie sur

(1) Voici le passage de saint Grégoire : « Ainsi en est-il « des chutes spirituelles, que d'abord on perd le bien que « l'on avait, si toutefois même on se souvient l'avoir « perdu ; et lorsque l'on s'est éloigné davantage, le bien « même que l'on a perdu, on l'oublie, et il arrive qu'en- « suite on ne retrouve plus par la mémoire les bonnes « actions que l'on faisait autrefois. » Effrayante progression : on perd son trésor, on oublie l'avoir perdu, on oublie le trésor lui-même, on oublie enfin le bien qu'il procurait. Le trésor, c'est la ferveur : on la perd, on ne s'aperçoit pas qu'on l'a perdue, on oublie qu'on l'a eue, on perd le souvenir du bien qu'elle faisait faire ; et l'on aboutit à une tiédeur satisfaite d'elle-même, et dont il est par suite très difficile de sortir.

la destruction de Jérusalem : il est l'image de l'âme qui gémit, et qui soupire après les joies de la paix éternelle détruite par l'invasion des ennemis. Tout cela, vous saurez en faire une application opportune, comme vous savez dire beaucoup de bonnes paroles : et plaise à Dieu que votre bouche ne rende pas un son différent des œuvres de vos mains, parce qu'alors vous serez un excellent professeur. Je tais pour le moment ce que le Sauveur reprocha aux Pharisiens, parce que j'attends le jour où tout homme aimant Dieu pourra dire de vous avec joie : Rodolphe a commencé à faire et à enseigner. Mais, ô bon Jésus, quand sera-ce? Quand se présenteront les temps connus de Vous, où Vous inspirerez qui il Vous plaira, les temps attendus d'un si grand désir? Puissiez-Vous dès maintenant faire crever les nuées du ciel. *Fixez mes pieds sur la pierre et dirigez mes pas. Mettez dans ma bouche un cantique nouveau et un chant digne de Vous, le Seigneur notre Dieu* (Ps. XXXIX, 3-4), afin que beaucoup Vous voient et Vous craignent et espèrent en Vous et disent : Heureux l'homme dont le Seigneur est l'espoir.

Les avantages de la solitude. — Vous me demandez entre autres choses, mon cher Frère,

dans quel état je suis et si j'ai espoir de retourner à Bologne. Oh! si vous saviez ce que le Très-Haut a décidé de moi! Je me suis mis tout entier entre ses mains. Mais ne croyez pas que le Christ veuille me faire demeurer toujours en ces montagnes. Je ne parle pas de lampe, de candélabre, de boisseau, pour que l'on n'accuse pas mes paroles de sonner la jactance, vice qu'il plaise au Christ dans sa miséricorde d'écarter toujours des confins de mon âme. Oui, s'il m'arrive de laisser échapper des paroles que ceux qui ne m'aiment pas jugent provenir de jactance, la grâce du Christ ne m'en donnera pas moins de ne chercher en pareil cas que le salut et l'intérêt des âmes, et ma conscience, après examen rigoureux, m'en fournit le témoignage. Lisez ce que là-dessus dit saint Grégoire dans sa neuvième homélie sur Ézéchiel, vers le milieu de la première partie (1). — Donc attendez, attendez

(1) Ezéchiel, envoyé par l'Esprit de Dieu aux enfants d'Israël, reçoit l'avertissement suivant (II, 6) : *Ne les crains pas, n'aie pas peur de leurs discours, car ce sont des incrédules et des destructeurs : tu habites avec des scorpions.* Sur ces mots, saint Grégoire explique ce que doit être la liberté apostolique, et comment elle ne doit pas craindre de passer pour de la superbe : « Il faut toujours distinguer la « liberté et l'orgueil, l'humilité et la crainte, pour que « la crainte ne se figure pas être humilité, ou la liberté

encore un peu, et vous verrez qu'il n'y a pas de vallée sans une montagne proche, et que plus profonde est la vallée, plus haut s'élève la montagne. Oh ! si je pouvais vous parler de vive voix ! Mais, suffit.

Vous me demandez si je reçois des consolations dans ces montagnes. Je vous réponds que de toute ma vie je ne me suis trouvé aussi consolé par la grâce du Christ que je le suis maintenant : je vois que Jésus-Christ a voulu m'accorder ce loisir longtemps désiré, pour que je puisse un peu refaire mes filets qui se relâchaient, et se seraient rompus un jour sous le poids de leur prise ; pour que je puisse prendre quelque repos et voir combien le Seigneur est suave (1). Par la grâce

« orgueil. Or Ezéchiel était envoyé non seulement au « peuple, mais aussi aux anciens, et pour qu'il se garde « de prendre sa crainte pour de l'humilité, il est averti « qu'il ne doit pas avoir peur, par les mots : *ne les crains « pas*. Et afin que les propos hostiles ne l'effraient pas, « on ajoute : *ne t'inquiète pas de leurs discours*. »

(1) C'est un des signes d'une activité apostolique réglée par l'amour divin, non par l'amour-propre, que ce désir impérieux de repos en vue de la contemplation. Le vrai apôtre ressent le besoin de s'arrêter, de se taire, pour écouter le Maître et retremper sa ferveur à une source entièrement pure. Les personnes d'œuvres qui n'éprouvent pas cet attrait doivent craindre que leur action ne soit trop personnelle, et s'imposer une retraite spirituelle où elles aient le loisir d'examiner leur conscience à fond, de

du Christ, tout mon temps, la nuit comme le jour, est consacré à lire, à prier, à méditer et à contempler (1), vu que je ne suis nullement, ou bien peu, dérangé par l'agitation des séculiers. J'étudie la théologie et les ouvrages originaux des Saints. Vous êtes sorti de votre Province pour pouvoir vous appliquer à l'étude, peut-être aussi poussé par le souffle de quelque faveur; pour moi le Christ m'a fait passer les Alpes pour étudier l'un et l'autre droit, non pas le canonique et le civil, mais le domestique et le public, c'est-à-dire que j'ai le loisir de me consacrer à acquérir les vertus, et aussi à emmagasiner dans ma

rechercher les motifs de leurs actes, de s'assurer qu'un peu de vaine gloire ou d'attachement excessif à leur sens propre ne diminue pas leur désintéressement dans l'œuvre de Dieu. — Venturin tire de sa retraite forcée un parti excellent, et ce passage de sa lettre contient une leçon précieuse.

(1) Il est assez curieux de rapprocher ce passage de notre auteur du début d'un petit traité sur l'oraison : *l'échelle des cloistriers ou du Paradis*, composé par Guigues le Chartreux au commencement du XII[e] siècle : « Un jour « durant le travail des mains, tandis que je songeais aux « exercices de l'homme spirituel, voilà que tout à coup « j'aperçois quatre degrés : lecture, méditation, prière, « contemplation. L'ineffable douceur de la vie bienheu- « reuse, la lecture la cherche, la méditation la trouve, « la prière la demande, la contemplation la savoure. » (Traduct. de « la Vie Spirituelle ».)

mémoire bien des choses utiles à savoir pour le service du prochain. Que d'avantages pour moi et pour autrui résulteront à leur heure de ce séjour : j'ai appris de ce côté des Alpes beaucoup de choses que j'ignorais entièrement sur les mœurs et les manières d'être des habitants, et je pourrai un jour en tirer bon parti dans l'intérêt de mon prochain.

Et pour en finir avec ce qui concerne mon état, je vous dirai que Dieu me donne entière consolation avec une parfaite santé. J'ai l'impression que tout m'arrive par une providence particulière de la bonté divine qui écarte de moi tous les obstacles, et me procure tout ce qui peut m'aider.

Affectueuse compassion pour les pécheurs. — Vous dites que vous viendriez bien volontiers me trouver, n'était la distance qui nous sépare : à cela je réponds que c'est moi qui serais heureux de prendre la peine d'aller à vous si on me le permettait, et que cette distance ne m'effraierait pas. Je souffre plus de l'éloignement des âmes que de celui des corps, car vous vous êtes écarté bien loin de moi. Toutefois la racine de l'affection vous reste fixée au cœur, et c'est par elle que vous m'avez toujours aimé ainsi que ceux que

vous pensez attachés au Christ, ayant confiance, m'écrivez-vous, que les prières et les mérites des hommes de bien vous élèveront finalement aux vertus que vous aimez en eux : cela, depuis longtemps je le sais à n'en pas douter ; aussi ai-je toujours gardé à votre sujet l'espoir très ferme que le Christ dans sa bonté vous donnera sa grâce en abondance, pour que finalement, la loi contraire à celle de Dieu qui règne en vos membres et vous conduit captif à la loi du péché, vous puissiez la vaincre par la force de l'Esprit. D'ailleurs, je veux que vous le sachiez, il n'existe qu'un seul et unique pécheur, que je connais bien et qui est de ma maison, que je méprise tant que je peux depuis que je le connais ; j'ai à cœur par-dessus tout de le mépriser, de le fouler aux pieds, de marcher dessus, et de le gourmander, car il me paraît à certains moments tellement abominable que c'est à peine si je puis le supporter : et plaise à Dieu que tout le temps de ma vie je réussisse comme je le voudrais à le tenir renversé sous mes pieds. Quant aux autres pécheurs quels qu'ils soient, je n'ai pour eux nul mépris, mais cordiale sympathie ; la vue de leurs défauts n'émeut pas en moi l'esprit d'indignation, mais un sentiment de compassion, parce que je réfléchis toujours à part moi à cette parole de l'Apôtre :

Celui qui est debout, qu'il voie à ne pas tomber (I Cor., x, 12); qui sait en effet s'il est digne de haine ou d'amour? Car tel peut s'y mettre et me dépasser, qui aujourd'hui se montre relâché et dissipé, et alors qu'il fournira dans les voies du Christ une course rapide, moi, pour mon orgueil, ma présomption et mon ingratitude, je serai réprouvé. — O bon Jésus, je vous en prie, que jamais je ne tombe en semblable superbe, que la main du pécheur ne m'ébranle pas (1) : *ainsi sont tombés ceux qui font l'iniquité, ils ont été chassés, ils n'ont pu se maintenir* (Ps. xxxv, 13).

Affection spirituelle. — Du reste, pour tou-

(1) Cette page magnifique, avec le cri de supplication qui la termine, pose dans la perfection l'attitude que doit avoir envers l'homme attardé dans le péché celui qui tend de tout son désir à la sainteté : aucune aigreur, aucune sévérité dans le jugement, mais sympathie pour le pécheur, et crainte de tomber dans son péché au jour peut-être où lui-même entreprendra sa conversion et sera mené très haut par la grâce divine. Il y a dans ces lignes de Venturin et dans celles qui suivent un accent qui ne trompe pas, celui de la vraie humilité, celui d'une sincère charité, non celui du Pharisien : le Fr. Rodolphe n'a pas suivi les conseils de son ami, mais celui-ci ne l'en aime pas moins, parce que c'est dans le Christ qu'il l'a toujours aimé. — Écoutons saint Paul aux Galates (ch. v) : *Si l'un d'entre vous tombe dans quelque faute, vous qui êtes spirituels, instruisez-le en esprit de douceur, en pensant que vous aussi pouvez être tenté à votre tour.*

cher tout ce que vous avez mis dans votre lettre et pour joindre la fin au commencement, j'ai remarqué qu'en me saluant vous m'appelez votre père : je puis vous dire en toute vérité que depuis l'époque où vous avez paru vouloir suivre mes avis jusqu'à présent, j'ai trouvé dans mon cœur pour vous non seulement une paternelle affection, mais pour dire plus, c'est comme une mère que je vous porte constamment dans mes entrailles. Et il m'arrive pour vous ce qui ne se rencontre jamais dans une femme, c'est qu'après vous avoir procréé une première fois dans la douleur, de nouveau j'enfante pour engendrer le même fils. Quel est en effet l'enfant qui pourra rentrer dans le sein de sa mère pour naître une seconde fois? Et cependant si vous voulez bien vous rappeler ce que disait l'Apôtre aux Galates (IV, 19) : *Mes petits enfants, que j'engendre de nouveau,* vous pourrez juger si, moi aussi parlant de vous, je puis emprunter des paroles semblables. — O bon Jésus, venez, venez, ne tardez plus, hâtez l'époque de l'enfantement, pour que les entrailles maternelles ne souffrent plus. Renouvelez nos jours, comme au début de la création sortie de l'éternité.

Je me souviens de ce qui fut dit à Abraham : *Lève les yeux au ciel et compte les étoiles si tu*

peux : *ainsi sera ta descendance* (Gen., xv, 5), et cependant il était vieux, et Sara stérile. Qui aurait alors entendu Abraham déclarer qu'une aussi grande multitude d'enfants devait descendre de lui, sans doute aurait eu pour lui des paroles de moquerie et de mépris, le traitant de visionnaire : mais Abraham, sans être en rien ébranlé dans sa confiance en Dieu par ces propos, immuable dans sa croyance aux termes de la promesse divine, aurait supporté patiemment la honte de cette dérision. Je me garde de tirer la conclusion de cette pensée; je crains que quelqu'un lisant ceci sans le comprendre, faute de m'aimer, murmure à part soi et n'éclate en paroles de dédain : Qui est cet homme? ou encore tire de l'Évangile cette objection des Scribes et des Pharisiens : *Il blasphème* (Luc, v, 21). Mais vous, mon très cher Frère, qui m'aimez, et à qui j'ouvrirais en sûreté le fond de mon cœur si je pouvais vous parler de vive voix, vous savez fort bien qu'*aucune parole n'est impossible à réaliser pour Dieu* (Luc, i, 37).

Bien plus, *ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu* (Luc, xviii, 27). — Je vous en moi-même du désir de vous exprimer par écrit ce que je ne puis vous dire encore de vive voix; mais je vois que je dépasse les bornes de la conversa-

tion épistolaire et je mets fin à ma lettre : ma pensée s'épanchera devant le Seigneur, et ce que je garde de mes réflexions fera fête, avec l'accent de la joie et de la jubilation, à notre Sauveur et Rédempteur, Providence et Protecteur, le très doux Jésus-Christ, à qui est honneur et gloire dans les siècles des siècles. — Ainsi soit-il. — Écrit en la fête du Patriarche Abraham annoncée au Martyrologe, 9 octobre 1336. — Louange au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et que le Fils nous envoie le don de l'Esprit-Saint. — Ainsi soit-il.

VII

A LA SŒUR MARGUERITE

Conseils sur la persévérance par l'accroissement des vertus

Salutation et vœux. — A sa très chère fille dans le Christ Marguerite, servante du très doux Crucifié, le Frère Venturin pécheur offre son salut et souhaite de goûter le fruit très savoureux du sein de la Vierge suspendu à la Croix. Je puis maintenant, par la grâce du Christ, vous appeler ma fille, car je vois par votre lettre que vous désirez suivre les traces de votre très doux Époux Jésus-Christ, que moi aussi je brûle dans le fond de mon cœur d'imiter; et puisqu'une fille doit être semblable à son père, et que vous me ressemblez dans le désir d'aimer et de suivre le très doux Jésus-Christ, je vous considère, ai-je dit, en vérité comme ma fille, à la condition toutefois que vous persévériez jusqu'à la fin en

croissant chaque jour de vertus en vertus, ainsi que vous avez commencé par la grâce du Christ. Car *ce n'est pas celui qui aura commencé, mais celui qui aura persévéré jusqu'au bout, qui sera sauvé* (Matth., x, 22; xxiv, 13); les autres vertus courent pour le prix, mais la seule persévérance est couronnée. — Si donc, ma fille, vous désirez persévérer, voici l'avis que je vous donne : il vous maintiendra dans l'amour du Christ, et jamais le démon ne pourra vous tromper, si vous l'observez parfaitement.

L'HUMILITÉ. — Sachez qu'il n'y a qu'une cause qui fait perdre à l'âme la grâce du Christ et l'empêche de persévérer dans les œuvres vertueuses, c'est l'orgueil, l'audace, la présomption : quand une personne commence à avoir confiance en soi, à dédaigner les autres, à s'indigner contre leurs défauts; quand elle croit être quelque chose alors qu'elle n'est rien; quand elle ne se rappelle plus ses fautes et cesse de les pleurer, ou même qu'elle fait attention à celles des autres, et se croit arrivée à la perfection parce qu'elle ressent quelques consolations spirituelles dans ses prières ou ses méditations. Lorsqu'une telle superbe entre dans l'âme, aussitôt Dieu l'abandonne, et cette personne perd toute vertu pour bien faire, et ne peut plus résister aux ten-

tations du démon : alors elle retourne à son vomissement et fait de plus grands péchés qu'auparavant, sa fin est plus mauvaise que ses débuts (1).

Si donc vous voulez que la grâce du Christ ne vous laisse jamais, il vous faut tout le temps de votre vie demeurer dans la crainte, c'est-à-dire trembler toujours et ne jamais présumer de vos forces, mais demander constamment son aide à votre très doux Époux le Crucifié, le suppliant de ne jamais vous abandonner. Il faut que vous vous croyiez la plus grande pécheresse qui soit au monde (2), et que vous ne considériez jamais les péchés des autres, mais seulement les vôtres. Plus vous recevez de consolations du Christ, plus vous devez vous en estimer indigne, plus

(1) Le tableau est saisissant ; il présente, en un étonnant raccourci, le désastre d'une ruine spirituelle causée par l'orgueil. Ruine combien fréquente, même dans les cloîtres, et dont la cause presque toujours est la même : trop de confiance en soi qui se manifeste par de la sévérité et de l'aigreur envers le prochain ; on voit la paille dans l'œil du voisin, non la poutre que l'on a dans le sien ; on est animé de zèle, mais d'un zèle amer et étroit.

(2) Impossible, disent les sages, pieux excès, façon mystique de parler, conseil inabordable au commun des fidèles. Voir là-dessus, dans les « questions sur l'humilité », les cinq moyens, accessibles à tous, que Venturin indique pour atteindre ce degré dans l'humilité, qui nous met dans la vérité pure et simple.

vous devez vous rappeler vos péchés et vos défauts, et admirer au plus haut point comment Dieu daigne répandre dans, dans le vase si malpropre que doit vous paraître votre âme, ses grâces et ses consolations. Si vous avez toujours cette crainte et cette humilité, soyez assurée que le Christ ne vous abandonnera jamais, mais qu'il augmentera continuellement sa grâce en vous, vous enseignera ce que vous devez faire, et ne permettra jamais que vous soyez trompée par le démon, mais en toutes vos tentations vous donnera la force qui vous mettra à même de le vaincre.

O âme chrétienne, mettez cette leçon dans votre cœur, et attachez-la fortement à votre doigt pour ne l'oublier jamais. Pour moi c'est là l'étude à laquelle je m'applique, depuis déjà treize ans : voir mes défauts passés et présents, ceux où je tomberais chaque jour si la grâce du Christ ne m'en préservait. J'ai cherché à me trouver, et à me croire en vérité, le plus grand pécheur qui soit, indigne même de toute grâce de Dieu ; je me suis efforcé de compatir aux péchés et aux défauts des autres, au lieu de m'en indigner. Si donc vous aussi vous vous appliquez de tout cœur à avoir cette humilité, alors vous pourrez vous tenir ferme dans les voies du Christ,

alors vous pourrez vous croire ma fille en vérité. Sachez que je prie le Crucifié pour vous, pour qu'il daigne dans sa miséricorde vous donner cette humilité, et je ne cesserai de lui adresser mes supplications jusqu'à ce que je vous aie vue parfaite dans son amour : mais n'omettez pas d'aider sa grâce de toutes vos forces.

Les austérités corporelles. — Quant à ce que vous me laissez entendre dans votre lettre de la grâce que le Christ vous a accordée de mettre un peu plus de pénitence dans votre vie, j'en rends grâces à Celui de qui viennent toutes les saintes pensées. Mais je vous engage à réfléchir toujours, dans vos bonnes actions, que tout ce que vous faites de bien n'est rien en regard de ce que réclament vos péchés, rien en regard de ce qu'ont fait les Saints de Dieu qui nous ont précédés, qui ont enduré dans leur corps tant de peines et de tourments. Toutefois, comme le diable se métamorphose quelquefois en ange de lumière, je vous avertis, et même je vous commande, de vous garder d'un double écueil : excès dans l'abstinence, excès dans les veilles. Quoique en effet nous soyons obligés à souffrir de très grandes pénitences pour Jésus-Christ et pour nos péchés, le corps n'en est pas moins le corps, et il ne peut supporter les privations que si on l'y accoutume

peu à peu. Gardez donc la mesure que voici : j'approuve que vous ne mangiez qu'une fois par jour, et pas de viande, mais je veux que vous mangiez à votre possible, au moins du pain, de manière à satisfaire la nature et à ne pas manquer de force dans le service de Dieu. Je ne veux pas du tout que vous jeûniez au pain et à l'eau, mais toujours buvez du vin avec de l'eau, moitié d'eau, ou moins si le vin est faible; des autres mets, mangez plus ou moins suivant l'inspiration d'en haut. — Quant aux veilles, je veux que vous dormiez la moitié de la nuit.

Pour ce qui est des autres vertus, humilité, silence, pauvreté, prière, charité, bonté et autres, pratiquez-les tant que vous pourrez : plus vous en ferez, plus je serai heureux; car plus vous serez humble, et plus seront grands vos actes d'humilité, plus vous vous approcherez du Très-Haut: même, si vous vous mettiez à balayer la maison, à laver les écuelles, et à remplir dans le monastère les plus humbles offices, j'en serais content. En tout cela il ne peut y avoir aucun danger, tandis que dans l'abstinence et les veilles, le diable trompe souvent l'homme en lui faisant faire plus que la nature n'y suffit, si bien que l'on tombe malade et qu'il faut renoncer à tout. Donc ne vous laissez jamais tromper par le démon :

mangez du pain à volonté, en particulier les jours de jeûne, et dormez au moins six heures entre le jour et la nuit.

Le silence. — Quant aux autres vertus, vous ai-je dit, plus vous en ferez, plus cela me plaira. Mais il en est une surtout, ma bien chère fille, que je vous recommande de tout mon pouvoir : mettez une garde à vos lèvres, ne dites pas de mots inutiles, parce que de toute parole oiseuse il nous faudra rendre compte au terrible jugement devant le Christ. Lorsque donc vous voulez parler, pesez d'abord toutes vos paroles, si elles sont utiles ou inutiles, et ne vous mettez jamais à causer avec quelqu'un s'il n'en est pas besoin, ou ne parlez que de Dieu et de ce qui concerne le progrès de l'âme. O ma chère fille, par-dessus tout je vous recommande de parler peu, si vous voulez trouver le Christ. Vous avez sur ce point l'exemple de la Sainte Vierge, qui, lisons-nous dans l'Évangile, parla seulement quatre fois, et alors de façon très utile et fructueuse. Encore une fois, et encore une fois, je vous dis d'être silencieuse si vous voulez être ma fille, et me ressembler : car pour moi je m'applique de toutes mes forces à mettre un frein à ma langue.

Les distractions dans la prière. — Ce vous sera un excellent remède contre ce défaut dont

vous m'avez écrit, les distractions dans la prière pendant l'office divin : si vous contenez bien votre langue, il vous sera plus facile de contenir vos pensées; mais si vous ne mettez pas un frein à votre langue, soyez sûre que jamais vous ne pourrez vous corriger de cette divagation de l'esprit. Commencez donc par maîtriser tous les sens de votre corps, yeux, oreilles, bouche, mains et pieds, si vous voulez arriver à avoir le cœur attentif dans vos prières.

Et puis, tenez-vous dans la solitude autant que vous pouvez. Saint Antoine disait : Celui qui garde sa cellule échappe à trois ennemis : la vue, l'ouïe et la parole; et il n'en a plus qu'un à combattre : ses pensées. On lit d'un saint Père que lorsqu'il entrait dans un jardin, il fermait les yeux pour ne pas voir les arbres, parce que, disait-il, rien que de voir les arbres, lorsque ensuite il retournait à sa cellule, ce qu'il avait vu lui venait à l'esprit et le gênait dans ses prières. Si donc vous voulez avoir de la dévotion dans l'oraison et dans la méditation de la Passion du Christ, tenez-vous à l'écart de toutes les affaires de ce monde, vous privant de les voir, d'en parler, d'y penser, en tout cas le moins possible. Ainsi faisait le prophète David, qui dit de lui-même : *Je me suis enfui au loin et j'ai demeuré*

dans la solitude (Ps. LIV, 8). O ma chère fille, sachez que votre Époux, le doux Jésus, a une pudique réserve, et ne vous visite pas quand vous êtes en nombreuse compagnie, mais lorsqu'il vous trouve seule priant, lisant, ou méditant; assurément je crois que l'ange Gabriel n'aurait pas fait visite à la Sainte Vierge en un moment où il ne l'aurait pas trouvée enfermée dans sa chambre, priant et lisant : *Allez, et faites de même* (Luc, x, 37), si vous voulez recevoir les célestes consolations.

Lorsque vous devez aller à l'église pour dire l'office, mettez-vous d'abord à prier et demandez au Christ la grâce d'avoir le cœur attentif à l'office que vous avez à dire ou à chanter; et quand vous êtes au chœur, fermez de temps en temps les yeux dans la partie de l'office que vous savez de mémoire : figurez-vous alors que vous voyez le Crucifié devant vous, et dites un verset en vous représentant une de ses plaies, un second en vous en représentant une autre, et ainsi de suite sa couronne d'épines, ses yeux, ses oreilles, sa bouche et ses lèvres, sa barbe, ses cheveux ; si vous prenez la peine de vous représenter ces images, ce vous sera un puissant moyen de tenir votre cœur attentif à la prière et à l'office, et il arrivera que Jésus-Christ vous fera goûter une

merveilleuse douceur, au point qu'il vous semblera parfois boire le sang qui sort des plaies du Sauveur (1). — Ce qui vous aidera aussi beaucoup sera d'occuper votre temps à lire l'Évangile, les souffrances des Saints, ou d'autres livres écrits en langue vulgaire, ou les vies des Pères (2) : ce vous sera fort utile pour purifier votre cœur des pensées vaines. Il vous faut également avoir présents vos péchés passés et actuels. Et l'esprit ainsi rempli de tant de bonnes pensées, les pensées oiseuses n'y pourront plus

(1) Ces pratiques sont excellentes, mais il faut s'y exercer doucement, sans y apporter une contention d'esprit de nature à fatiguer, parce qu'alors le remède conduirait à un autre mal.

(2) A toute personne pieuse qui se plaint de distractions dans la prière, il faudrait poser la question : Que lisez-vous ? Non pas certes que bien souvent des préoccupations très légitimes, ou même inévitables, parfois aussi l'obsession d'une étude que l'on poursuit, ne fassent le fond de ces distractions : signe d'une absorption trop grande et qu'il faut viser à rendre transitoire pour laisser à Dieu sa place dans l'esprit. Mais en dehors de cette circonstance passagère, l'habitude de la divagation dans l'oraison provient le plus souvent de ce que le fait de penser à Dieu est trop exceptionnel dans la journée, et qu'en particulier on lit de tout, sauf ce qui traite de piété. On n'a pas le temps, déclare-t-on. Pas le temps de lire ? ou de lire ceci ? Dans les deux cas, il faut trouver le temps, et lester chaque jour son esprit de quelque pieuse pensée tirée d'un auteur religieux.

trouver place. Mais sachez que ceci n'est pas l'œuvre d'un jour, ni d'un mois, ni d'une année, et que même il vous faudra peiner plusieurs années avant d'arriver à avoir le cœur attentif et dévot comme vous le désirez. Aussi, encore que vous deviez vous affliger et vous repentir de ces distractions, n'allez pas croire cependant qu'elles vous font perdre le bénéfice de toutes vos autres bonnes actions, comme vous m'en exprimez la crainte dans votre lettre : Dieu connaît notre fragilité, et pourvu que nous regrettions nos péchés, il a pitié de nous, et nous conserve au Ciel nos autres bonnes œuvres.

L'EXAMEN DE CONSCIENCE. — Pour la confession voici la règle à tenir : chaque jour, le soir avant de vous endormir, recueillez-vous en vous-même autant que vous le pouvez, et placez-vous comme si vous étiez réellement au pied de quelque homme spirituel qui aurait soin de votre âme; puis dites-lui tout le bien ou le mal que vous avez fait, ou dit, ou même pensé, tout le long du jour qui finit; ensuite figurez-vous que vous le voyez vous reprenant, et promettez-lui de vous corriger, en lui demandant le secours de ses prières. Figurez-vous également qu'il vous voit dans tous vos manquements et négligences, et ayez la même crainte que si vous étiez en sa

présence. — Si tous les jours vous examinez ainsi vos péchés, vous saurez ensuite mieux vous accuser, lorsque vous serez devant votre confesseur : alors dites-lui tout ce que vous reproche votre conscience, vos péchés de parole, de pensée, d'acte et d'omission, en exposant chacun en particulier de votre mieux. — Ayez soin chaque soir, en vous rappelant les négligences de la journée, de réciter une prière spéciale pour que Jésus-Christ vous les remette.

Où les ames se rencontrent. — Vous avez cité dans votre lettre la parole du Psalmiste (Ps. xv, 8) : *Couvrez-moi de l'ombre de vos ailes*, et je vous répondrai ce qui est écrit au Cantique des cantiques (II, 3) : *Je me suis assis à l'ombre de celui que je désirais, et ses fruits sont doux à mon palais*. C'est l'Époux de nos âmes qui étend ses ailes, c'est-à-dire ses bras, sur le bois de la Croix pour nous couvrir, vous et moi et tous ceux qui ont recours à lui. Si vous recourez à lui, c'est là que vous me trouverez, là que je vous aiderai de tout mon pouvoir, pour que vous aussi puissiez goûter du fruit qui se cueille à l'arbre de la Croix, comme je vous l'ai dit en vous saluant.

Vous exprimez le désir que je voie votre cœur ouvert comme je vois votre lettre : je crois fer-

mement que je vois et comprends mieux l'état de votre âme que vous ne pourriez me le faire connaître par écrit. Il me semble découvrir les différents changements de votre cœur, tantôt affligé, tantôt consolé, tantôt en grand espoir et confiance, tantôt presque pusillanime ; tantôt fervent dans la prière, tantôt tiède ; un jour vous avez des tentations, un autre jour tous les démons mis en fuite par la puissance divine s'éloignent de vous : et ainsi craignez toute pensée inutile, comme si vous étiez certaine que je vois toutes les pensées de votre cœur.

Sur l'écorce, la moelle, l'épi et le grain, il n'y a rien autre à vous dire, parce que vous avez pu comprendre suffisamment que par l'écorce, il faut entendre les actes extérieurs qui se font par le corps dans le service de Jésus-Christ, le port d'un vêtement sans valeur, l'abstinence et le reste ; par la moelle, les vertus intérieures d'humilité, de patience, de charité, la dévotion dans la prière et dans la contemplation de la Passion de Notre-Seigneur, le mépris des biens temporels et de soi-même, le zèle d'entraîner les âmes au Christ, et autres semblables qui sont comme le grain par rapport aux œuvres extérieures, lesquelles sont représentées par l'épi.

Vous dites désirer par-dessus tout au monde

de me voir ; j'approuve ce désir parce qu'il ne procède que de l'ardente volonté où vous êtes de croître dans l'amour du Christ. Toutefois si vous avez des oreilles pour entendre, comme je l'espère, ma lettre vous sera peut-être plus utile que si vous me voyiez et écoutiez, parce que les paroles que je vous dirais passeraient et vous ne pourriez vous les rappeler toutes, tandis que vous pourrez relire cette lettre autant que vous voudrez. Et c'est pour cela que j'ai tenu à vous y mettre beaucoup d'avis, pour que vous les gardiez toute votre vie, et qu'ils soient devant les yeux de votre âme comme un miroir, où vous voyiez si vous avancez ou si vous faiblissez, combien près ou combien loin vous êtes de l'amour divin.

Je vous envoie une discipline comme vous me l'avez demandé : je l'ai faite de mes mains, avec les nœuds. Je vous en envoie quatre autres que vous garderez par devers vous, et vous ne les donnerez à personne avant que je vous le dise : si vous m'écrivez que vous avez au monastère une compagne qui veuille marcher avec vous dans les voies du Christ, alors je vous écrirai de lui en donner une de ma part, et je la recevrai, ou les recevrai, comme mes filles avec vous.

Difficultés dans la vie commune. — J'ap-

prends que certaines Sœurs vous en veulent pour l'habit que vous portez; écoutez donc, ma fille, ce que dit saint Jérôme de lui-même : « Je « rends grâces à mon Dieu d'avoir été jugé digne « de l'aversion du monde; les malveillants mur- « murent contre moi, mais je sais qu'on arrive « au Ciel par la mauvaise comme par la bonne « renommée. » Je ne suis pas surpris, ma fille, que les autres Sœurs soient mécontentes que vous portiez ces vêtements : sans aucun doute et malgré votre silence, cet habit est un reproche pour elles, parce qu'elles y voient ce qui est conforme à la règle, mais qu'elles ne veulent pas faire ce qu'elles devraient, et alors il leur est pénible et désagréable de voir ces robes. Mais vous, ne vous indignez pas contre elles : ayez à leur égard de la compassion et priez Dieu de leur donner dans sa miséricorde la contrition du cœur qui leur fasse comprendre et accomplir leur devoir; songez à ce que vous avez fait dans le passé; peut-être encore faites-vous chaque jour de plus grands péchés qu'elles (1).

La lecture méditée. — Vous m'avez envoyé un

(1) Ces conseils s'appliquent à tous les cas où dans un couvent la règle est violée par le plus grand nombre et avec l'assentiment au moins tacite des supérieures. Une religieuse fervente doit alors s'abstenir de juger et de

livre qui est de bien grande dévotion : j'en juge clairement que Dieu a soin de votre âme et qu'il veut vous attirer toute à lui, puisqu'il vous fournit par moi et par d'autres tout ce qu'il faut pour vous exciter à son amour. Je vous dirai que ce livre a beaucoup de passages mal écrits et que je n'ai pu le corriger tout à fait, parce que je ne sais pas bien ce romand, tout en comprenant ce que je lis. Lisez-le avec attention et sans courir, peu à la fois et lentement, et tout en lisant, demandez au très doux Christ crucifié de vous faire goûter par l'intelligence ce qu'il contient ; puis ruminez attentivement tous les passages que j'ai marqués de points. Après avoir lu quelques instants, levez-vous et mettez-vous en prière, et les yeux du corps fermés, efforcez-vous de contempler selon la grâce que vous en donnera le Christ; puis revenez à la lecture, et de nouveau à la prière, et de nouveau à la lecture. Faites de même lorsque vous lirez cette lettre

critiquer, mais elle peut en référer au supérieur ecclésiastique, et si son point de vue est reconnu juste, continuer, même seule, à observer les points de règle dédaignés, à l'expresse condition d'éviter toute intrigue, toute cabale qui vicierait de naturalisme son attitude, et en redoublant au contraire de bonté, de douceur, d'indulgence et de charité fraternelle, toute sévérité réservée pour elle-même, pécheresse d'hier, d'aujourd'hui, peut-être de demain.

ou d'autres livres, et lisez autant qu'il faut pour bien comprendre : j'espère que Jésus-Christ vous donnera par là de très grandes consolations (1).

Vous me demandiez, de plus, de vous écrire quelques prières : mais je préfère que vous vous contentiez pour le moment de celles qui sont dans ce livre, et des avis que j'ai mis dans cette lettre. J'ai écrit, il y a déjà longtemps, une longue lettre d'exhortation à toutes les vierges d'un

(1) Il y a là le tableau de la lecture accompagnée d'abord de méditation : *ruminez...*, puis de contemplation, *dans la mesure où Dieu la donnera*. Venturin marque d'un mot la différence qui sépare la méditation de la contemplation : la première suppose le discours de l'esprit, donc l'activité intellectuelle de celui qui lit ; la seconde se produit dans la mesure où Dieu la donne, elle est donc reçue passivement ; toutefois on peut *s'efforcer* de la recevoir en s'y préparant par la prière, les yeux fermés, etc. — Que les personnes qui disent : Je ne puis méditer, lisent et relisent ce passage de Venturin : il expose on ne peut mieux comment la lecture méditée conduit à la contemplation, à la condition que l'on persévère dans cet exercice, et que l'on se contente de ce que la grâce de Dieu y veut bien donner, souvent très peu, parfois rien. Mais peu à peu l'esprit se meuble de notions spirituelles, le cœur s'échauffe à leur contact, émet des affections plus ardentes et plus nombreuses, et s'émeut au souvenir des bienfaits de Dieu plus clairement connus, pendant que l'intelligence aperçoit mieux le devoir chrétien, la perfection chrétienne.

couvent (1), et votre nièce Clissène en a un exemplaire : j'aimerais bien que vous l'ayez, parce qu'elle vous serait fort utile, et je vous la transcrirais volontiers, mais je ne puis écrire autant.

Portez-vous bien dans le Seigneur, servante du très doux Époux crucifié ; ne cessez de prier pour moi pécheur en lisant cette lettre, que vous ruminerez et méditerez avec soin jusqu'à ce que vous la compreniez bien, car il vous servirait peu de la lire à la hâte et en courant. Que si vous ne pouvez tout comprendre, voici les insignes de la Passion que j'ai dessinés ici : étudiez-la en pleurant, car même un illettré peut la comprendre. O épouse du Christ qui désirez laver la face de votre âme et vous parer de vertus, regardez dans ce miroir de la Passion du très doux Crucifié; c'est là que vous verrez toutes les vertus, si vous le contemplez avec assez d'attention : la charité, l'humilité, la patience, la pauvreté volontaire, et toutes les autres, dont la considération vous fera découvrir vos souillures pour vous en purifier. La plus grande conso-

(1) Venturin fait sans doute allusion à sa lettre aux Sœurs de Prouille.

lation d'une âme qui languit, qui soupire, qui a une soif ardente du Christ, est dans la croix du Seigneur rachetant le monde.

Mon très doux Jésus, espoir et aspiration de mon âme, c'est Vous que cherchent mes larmes pieuses et le cri profond de mon esprit.

VIII

AUX SŒURS DU MONASTÈRE DE COMPS

La parure intérieure ou les six vêtements de l'épouse du Christ

A toutes les servantes du Christ, vierges consacrées du monastère de Comps, qui désirent aimer de tout leur cœur le très doux Jésus-Christ, fils de la Vierge et époux des vierges, pour le salut du genre humain cloué à la croix, couronné d'épines, abreuvé de vinaigre et de fiel, blessé de la lance, condamné à une mort très cruelle — Frère Venturin pécheur souhaite la consolation du Saint-Esprit.

Seul Celui qui sonde les cœurs sait de quelle charité je vous aime; et bien que de corps je sois loin de vous, de cœur et d'esprit je suis très près, au point qu'il me semble continuellement vous voir des yeux de l'âme. Car je ressens pour vous l'ardente charité du Christ, qui me force à prier

sans relâche le très doux Crucifié de vous rendre parfaites dans son amour. Dans le but, absent de corps mais présent d'esprit, de vous être de quelque utilité, j'ai voulu vous envoyer, ainsi que je vous l'avais promis en vous quittant, ce petit souvenir d'exhortation et d'avis : veuillez le recevoir avec joie, humilité et bienveillance, car sans aucun doute il sort de la source de la charité. Or donc, mères, sœurs et filles très chères dans le Christ, *tendez vos oreilles aux paroles de mes lèvres, ma bouche va s'ouvrir pour des paraboles, et pour vous dire les fondements* de votre état (Ps. LXXVII, 1-2) : *écoutez et comprenez* (Matth., XV, 10), et mettez en œuvre, parce que vous y trouverez esprit et vie.

LA BEAUTÉ INTÉRIEURE. — C'est à vous que je parle, ô âme qui avez quitté le siècle par l'entrée en religion : considérez et méditez d'un esprit soucieux votre état, examinez attentivement votre vocation, pour voir ce qu'il vous faut faire, et connaître comment vous devez vous montrer à Celui qui *vous a tirée d'un abîme de misère et d'un amas de boue* (Ps. XXXIX, 3), c'est-à-dire de ce siècle méchant. Car votre époux c'est Jésus-Christ, fils de Dieu et de la Vierge, qui est *beau au-dessus de tous les enfants des hommes* (Ps. LXIV, 3), *que les anges ont le vif désir de regar-*

der (I Pier., 1, 12), dont le soleil et la lune admirent la beauté. Il faut vous munir d'une vigilance infatigable pour qu'il ne trouve pas en vous quelque tache pour laquelle il vous rejetterait justement. Écoutez donc, épouse du Christ, ce qu'il vous faut faire et comment vous devez vous montrer à lui, et quelle parure il faut avoir, pour trouver grâce à ses yeux.

Votre Époux est de telle condition qu'il n'aime pas la beauté extérieure, mais l'intérieure ; il n'aime pas la parure du corps, mais celle du cœur : *Heureux*, dit-il dans l'Évangile (Matth., v, 8), *heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu*. Il ne dit pas : Heureux ceux qui ont le corps pur, parce que ce genre de pureté ou de beauté ne rend pas heureux, et même ceux qui s'attachent à semblable beauté tombent dans le malheur éternel et seront tourmentés avec les démons en enfer. Donc de tout votre pouvoir, appliquez-vous à vous orner des vertus intérieures, la charité, l'humilité, la patience, la prière, la contemplation, et autres vertus, en y ajoutant les veilles, les abstinences, les disciplines : telles sont les parures qui vous feront trouver grâce aux yeux de votre époux. Mais si vous aimez la toilette extérieure et les beaux vêtements, les voiles fins et précieux, et autres

parures pour le corps, sachez que vous n'êtes pas épouse du Christ ni fille de Jérusalem, mais plutôt une courtisane adultère, fille de Babylone, digne de l'éternelle confusion, puisque vous cherchez plus à plaire au monde qu'au Christ, et que vous préférez la beauté extérieure du corps à celle toute intérieure de l'âme. Car si vous recherchiez la beauté intérieure, vous ne manqueriez pas de vous humilier en portant volontiers des vêtements et des voiles de tête sans valeur; de plus vous aimeriez être dédaignée et méprisée par tout le monde, pour ne plaire qu'à votre Époux céleste : plus en effet vous serez foulée aux pieds de tous, plus vous plairez au Christ. Mais si vous ne pouvez pour lui supporter les dédains et les affronts, assurément vous n'êtes pas son épouse, à lui qui en a tant souffert pour vous.

Sachez donc que la virginité du corps vous servira de peu, si vous n'avez aussi l'huile de la charité avec l'esprit d'humilité (1). Souvenez-

(1) A quel point cette réflexion est juste, l'exemple de Port-Royal est là pour le montrer. D'une vertu admirable pendant des années de leur vie religieuse, les moniales de Port-Royal se sont égarées dans les voies d'une incroyable superbe, et y ont persisté avec une obstination que n'a pu fléchir l'autorité de l'Église. — Pures comme des Anges, a-t-on pu dire d'elles, mais orgueilleuses comme

vous que les cinq vierges folles furent exclues des noces célestes, faute d'avoir avec elles l'huile de la dévotion. Remarquez avec quel soin se parent les folles épouses de ce monde pour arriver à plaire à leur mari. Oh ! quel souci elles apportent à s'orner, pour qu'aucune tache ne paraisse en elle qui puisse choquer ses regards ! Que faites-vous donc, épouse du Christ ? Pourquoi, au moins à l'exemple de celles-là, ne vous parez-vous pas de vertus, pour plaire au Fils de Dieu ? Quels reproches vous méritez, si vous ne cherchez pas à lui plaire plus qu'une épouse à son époux mortel. Si donc vous souhaitez aimer le Christ, suivez cet exemple, et apprenez au moins par cette comparaison comment vous devez vous parer de vertus.

Les six vêtements. — Épouse du Christ, voici ce que doit être votre toilette : ayez d'abord un blanc vêtement de lin, celui de la pureté et délicatesse du cœur, de parole et d'action. — En second lieu ayez une robe de couleur violette, signe qu'à l'exemple de la violette qui penche à terre, vous devez être inclinée sous l'humilité et

des démons. — La pureté, sans l'humilité qui s'abstient de juger les autres, et qui aime l'obéissance, est une vertu qui ne suffit pas à rendre une âme pleinement agréable à Dieu.

l'obéissance, réservée et craintive, douce et bonne, parlant peu et à propos, les yeux baissés et la voix basse, ne disputant jamais, et même supportant avec patience les reproches et les rigueurs des moments troublés ; n'aimant pas les vêtements et les voiles de prix ; heureuse dans les mépris ; fuyant les louanges et ne tirant pas vaine gloire des grâces reçues d'en haut, ou de quelque bonne action : telle doit être la robe de l'humilité pareille à la violette. — Ayez encore une troisième robe, écarlate ou de pourpre, c'est-à-dire de couleur rouge, en souvenir assidu de la passion du Sauveur, et pour porter constamment ce Sang précieux que votre Époux compatissant a répandu pour vous sur la Croix, et aussi comme marque de votre désir de souffrir la mort par amour pour Lui. — Ayez en quatrième lieu une robe de couleur jaune ou bleu de ciel, signe que votre pensée est constamment fixée sur la contemplation des joies célestes. — Revêtez parfois une cinquième robe qui soit noire, et allez en esprit et en pensée dans l'enfer pour y considérer les supplices sans nombre des pécheurs. — Enfin ayez une sixième robe qui soit d'or, celle de la charité, qui vous fasse resplendir de la dilection de Dieu et du prochain.

Lorsque vous serez toute enveloppée de ces

vertus, alors vraiment pourra vous convenir la parole du Psaume XLIV, 10 : *La reine est apparue à votre droite en un vêtement d'or aux mille nuances*; et encore (ibid., 14) : *Toute la parure de la fille du roi est au dedans, des franges d'or aux nuances variées l'entourent de partout.* — Courage donc, vierge sage, *rejetez les œuvres de ténèbres et couvrez-vous des armes de lumière, et marchez noblement comme on le doit en plein jour* (Rom., XIII, 12-13).

LE MANTEAU QUI COUVRE LES SIX ROBES. — *Veillez, car vous ne savez pas à quelle heure votre Maître doit venir* (Matth., XXIV, 42). Mettez devant vos yeux le jour incertain de la mort, et chaque jour en vous levant, songez que vous mourrez à l'heure de vêpres; de même le soir en entrant au lit, songez que peut-être vous n'arriverez pas au jour. Oh! quel profit vous trouverez dans cette pensée : elle vous fera mépriser tous les biens de ce monde et vous-mêmes, aimer le Christ avec ferveur, soupirer après les joies du Ciel.

O Vierges saintes consacrées à Jésus-Christ, je vous prie et vous supplie, je vous avertis et vous conseille de penser continuellement à la mort, parce que rien n'est plus utile au salut, rien ne fait renoncer aux vices, s'appliquer aux vertus, mépriser le monde, comme la méditation conti-

nue de la mort. Donc, ô vierges très prudentes, mettez de l'huile dans vos vases pour quand l'Époux arrivera : car c'est au milieu de la nuit, à une heure que vous ignorez, que se fera entendre le cri : *Voici l'époux, allez au-devant de lui* (Matth., xxv, 6). Heureuse l'âme que l'époux trouvera parée comme je l'ai dépeint. Mais malheur à vous, vierge sotte, qui n'avez pas l'huile de la dévotion et la parure des vertus ; d'autres entreront aux noces de l'Époux sans tache, entreront dans la chambre nuptiale de votre Époux ; vous, vous trouverez la porte fermée. Et certes bien en vain vous pourrez dire : Seigneur, Seigneur, ouvrez-moi ; cet Époux désiré de vous et de vos semblables répondra : *En vérité, en vérité, je ne vous connais pas* ; *veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure* (Matth., xxv, 12).

Que le Très-Haut vous donne, ô vierges consacrées, mères, sœurs et filles très chères dans le Christ, d'être ainsi parfaitement parées des vertus, pour qu'avec les vierges saintes vous méritiez de recevoir la couronne éternelle des mains du très doux Jésus-Christ votre Époux. Ainsi soit-il. — J'ai écrit plus longuement que je pensais, mais notre très doux et très bon Jésus, pour l'amour de qui je parle et écris en vue du progrès de vos âmes, a éclairé mon esprit, dirigé ma

main et ma plume au bon plaisir de sa volonté.

Écrit en la fête de saint Barnabé 1336, pour le bien des vierges, et à l'honneur du très doux Crucifié et de la glorieuse Vierge Marie sa mère, et aussi de sainte Marthe hôtesse du Christ. — *Deo gratias. Amen.*

IX

A UNE JEUNE FILLE APPELÉE MARTHE

Conseils pour affermir sa conversion à la piété

« Salut, glorieuse Marthe,
« Astre du Ciel, rose du monde,
« Hôtesse du Sauveur. »

(D'une séquence en l'honneur de sainte Marthe composée sans doute au début du XIV[e] siècle.)

A sa très chère fille dans le Christ Marthe, fiancée à Jésus-Christ, Fils de Dieu et de la Vierge, par sa résolution de virginité, le Frère Venturin pécheur souhaite en guise de salut de progresser ici-bas de vertu en vertu, et dans la patrie avec les vierges saintes, de chanter devant l'Agneau céleste un cantique nouveau. — Si la nature apprend aux parents selon la chair à aimer les enfants qu'ils ont mis au monde, bien davantage la charité de Jésus-Christ presse les prédicateurs de la parole divine de chérir d'une

grande affection du cœur les âmes que, dans la route de l'amour divin, ils ont engendrées par la semence de la parole de Dieu; or, puisque le Christ a voulu, par le moyen de mes paroles, enflammer votre cœur au mépris du monde et à la résolution de garder la sainte virginité, et pour ainsi dire vous créer une seconde fois selon l'âme, sachez que je vous aime dans le Christ, plus que les parents selon la chair n'aiment leurs filles dans le temps.

Exhortation a ne pas retourner aux vanités du monde. — Il est une chose qui me pousse à vous aimer davantage, c'est que vous êtes ma fille première-née en Auvergne. Aussi vous pouvez penser avec quelle ferveur mon affection me fait supplier pour vous le Crucifié, que dans sa miséricorde il achève en vous ce qu'il a commencé; c'est dans la mesure de mon attachement que je vous aide de mes prières, que je me réjouis de vos progrès : aussi ma douleur serait bien grande si je vous voyais retourner à votre vomissement et revenir aux vanités mondaines. Quelle tristesse pour moi si vous délaissiez votre fiancé céleste, le très doux Jésus fils de la Vierge, pour vous attacher à un homme mortel qui aujourd'hui est, et demain se flétrira comme la rose! Quelle amertume envahirait le fond de

mon cœur, si je savais que vous avez perdu l'auréole de la virginité, de cette admirable vertu qui, suivant le mot de saint Jérôme, rend l'âme sœur des Anges! Vraiment sans mesure couleraient mes larmes, sans mesure je pousserais jusqu'au ciel des gémissements et des soupirs, si j'apprenais que la vierge pleine d'honneur, la fille de Sion, a été jetée à terre; si j'apprenais que du trône royal elle est tombée dans la boue des vanités; si j'apprenais que la belle-fille de la reine du Ciel Marie a repoussé un Époux si aimable : car la Vierge Marie est votre belle-mère, puisque par votre résolution de virginité vous avez choisi pour votre Époux son fils, qui est le plus beau des enfants des hommes (1).

Hommages des Anges a la fiancée du Christ. — Si vous saviez de quels soins vigilants vous entourent les saints Anges, parce qu'ils vous voient associée par la sainte virginité à leurs chœurs chanteurs d'hymnes! Ils vont, ils vien-

(1) Venturin parle ici à une jeune fille dont le parti est pris, et qui, si elle n'a pas encore fait le vœu de virginité, en a tout au moins le projet ferme, réfléchi et mûrement délibéré, parce qu'elle a vu, avec le Religieux à qui elle avait confié son âme, que c'est pour elle l'appel de Dieu. Il faut donc entendre ces paroles de notre auteur comme s'appliquant à une personne déjà consacrée au Seigneur, au moins en intention très formelle.

nent, ils montent, ils descendent, vous faisant de fréquentes visites, et apportent de vos nouvelles à votre fiancé le Fils de Dieu. Il me semble les voir présentant à la cour céleste vos gémissements et vos soupirs, vos prières et vos larmes, et vous rapportant les dons, les grâces, les vertus, avec les consolations intérieures des fiançailles célestes. Et comment s'étonner de ces visites, de ce bonheur, de ces transports de joie pour la fiancée de leur maître, alors que même une âme pécheresse qui se repent les trouve empressés à la servir avec bonté. Ne doutez pas, ma fille, que vous soyez à la cour céleste objet de grande fête, de grande allégresse et de vifs transports, bien plus que le pécheur qui revient aux gémissements de la pénitence, et dont le Sauveur déclare qu'il est cause de joie au Ciel pour les Anges de Dieu. C'est que pour vous aussi, il peut y avoir allégresse au Ciel comme pour une grande pécheresse : quoique vous ayez gardé la virginité, je ne doute pas toutefois que par votre frivolité vous ayez souvent offensé Dieu, car le diable a eu en vous un fameux filet pour prendre les âmes.

Confiance en Dieu auteur de la persévérance. — Donc, ma chère fille, si les Anges se réjouissent, et moi avec eux, de votre conver-

sion, de votre sainte résolution, pensez quelle faute ce serait de changer en tristesse ma joie, et surtout celle de toute la cour céleste, par le retour aux vanités du monde auxquelles vous avez renoncé. Mais j'ai espoir dans le Christ qu'il achèvera en vous ce que sa clémence y a commencé, et je puis bien vous dire qu'il vous faut d'autant plus avoir confiance en la bonté de Dieu que je ne me rappelle pas avoir jamais eu, dans mes prières et mes supplications pour une âme, la sollicitude que je ressens pour vous, lorsque je demande à Notre-Seigneur, et le conjure instamment, de vous accorder la persévérance jusqu'à la fin (1).

Donc, fiancée du Christ, par la prière, la lecture, la méditation, par toute l'application possible de jour et de nuit aux œuvres de religion, par le combat contre les ennemis visibles et invisi-

(1) Saint François de Sales écrivait à Mme de Chantal : « Mon Dieu, que j'ai de cœur et de passion au service de « votre esprit ! Vous ne le sauriez assez croire, ma chère « sœur... Vous me venez toujours à la traverse en ces « exercices divins, sans néanmoins les traverser ni les « divertir, grâces à ce bon Dieu. » — Charmante simplicité du Saint qui écrivait encore à la même Sainte : « Si « nous avions un seul filet d'affection en notre cœur qui « ne fût pas à Dieu et de Dieu, nous l'arracherions tout « soudainement. »

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

bles, ayez soin d'observer mes avis; et pour y apporter plus d'attention, réfléchissez que Dieu vous voit, et pareillement votre Ange. Vous pouvez penser aussi que je vous vois constamment, et ainsi faites toutes vos actions avec la même crainte que si j'étais présent à vos yeux. Mais pour vous aider à mieux garder mes conseils, je vais vous les résumer ici par écrit en y ajoutant quelques autres avis, comme je vous l'ai promis en vous quittant de corps, non d'esprit.

Reconnaissance de la grace reçue. — D'abord et avant tout, je vous ordonne de reconnaître en tout temps et de garder en votre mémoire l'immense grâce que Jésus-Christ vous a faite, en vous enlevant aux vanités du monde, en vous inspirant par mes paroles une si sainte résolution, en vous appelant à son service. Réfléchissez à la façon vaine, et même condamnable, dont vous avez employé votre temps : vous ne pensiez à rien qu'aux pompes du monde, qu'à rire et vous distraire. Tout votre plaisir était de chanter, sauter, danser, amuser les hôtes que vous receviez : là étaient tournées toutes vos pensées, tel était l'objet de toutes vos paroles; toute votre occupation était de chercher comment vous parer, comment paraître belle. Vous ne pensiez absolument en rien à la Passion du

Christ, vous ne réfléchissiez pas à la mort, ni aux peines de l'enfer ou aux joies du paradis. Vous tuiez les âmes, que Jésus-Christ a rachetées de son sang précieux : oh! que d'âmes peut-être vous avez fait pécher mortellement avec vos chants et vos fêtes, et que pourrez-vous répondre au Christ au jour du jugement, pour ceux-là et pour beaucoup d'autres? (1) Mais si vous voulez

(1) Ces deux dernières phrases : *vous tuiez les âmes, que J.-C., etc...*, venant après le tableau des fêtes mondaines, sont terribles et frappent comme une massue. Qu'on se garde de les trouver trop dures sous la plume d'un homme consacré, lui, à sauver les âmes. D'abord il faut les entendre dans le sens de l'auteur, de personnes qui tournent *toutes* leurs pensées et *toute* leur occupation à amuser les autres et à plaire, sans se soucier des règles de la modestie chrétienne : il s'agit donc là, non pas des distractions honnêtes, parfaitement légitimes, que l'on se procure, et aux autres, mais de la frivolité mondaine dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire nullement tempérée par les pensées sérieuses et le souvenir de l'éternité. Or il n'est que trop vrai, et facilement constatable, que les purs mondains *tuent les âmes* en donnant à leurs fêtes un attrait qui, parce qu'il s'épuise très vite, ne peut se renouveler que par le piment du péché, parfois le pire et le plus grossier. Les chrétiens ne devraient pas suivre ceux-là, ni aller chez eux : ils y vont par une sorte de déférence qui les aveugle sur le danger qu'ils courent, déférence qui n'est souvent qu'un respect aveugle de l'argent, fût-il mal acquis. Ils copient leurs modes, même inconvenantes; que de jeunes filles et jeunes femmes chrétiennes refusent de réfléchir que leur toilette peut provoquer *au péché mortel* les hommes qu'elles rencontrent, non

que le Christ vous pardonne, ayez soin de pleurer constamment ces fautes, et ne cessez de rendre grâces à Jésus-Christ qui vous a délivrée d'un état si malheureux et si coupable. Quant à moi, je prierai pour vous, et j'espère que Notre-Seigneur effacera tous vos péchés.

Confiance en sa mère. — En second lieu je veux qu'en toute tentation et toute épreuve vous recouriez à votre mère (1), vous ouvrant à elle,

seulement dans les salons, puisque aujourd'hui elles se découvrent partout, mais aussi dans les rues, sur les plages, aux eaux, même à l'église! Ainsi, du monde que l'on fréquente sans discernement, les mœurs païennes s'étendent peu à peu aux chrétiens, qui n'ont plus le souci jaloux de se distinguer par leur décence et leur modération dans la danse, la toilette, les fêtes en général. Jésus-Christ les a délivrés, mais ils veulent se refaire esclaves : esclaves de quoi ? de la mode ; esclaves de qui ? de tout le monde, mot idiot qui signifie un tout petit nombre de personnes généralement peu respectables, et qui n'ont d'autre dieu que le plaisir, d'autre espérance que celle de cette vie, d'autre amour que d'elles-mêmes. C'est à la la remorque de ces personnes que ces chrétiens *tuent les âmes que Jésus-Christ a rachetées de son sang précieux*.

(1) Le biographe italien de Venturin met ici en note : *entendez la Madone*. Rien dans ce qui suit ne nous paraît autoriser cette interprétation. Nous penchons donc à admettre qu'il s'agit ici de la mère de la jeune fille : il arrive souvent que des mères chrétiennes voient leurs filles glisser peu à peu, malgré leurs avis et même leur défense, aux frivolités du monde, et en sont réduites, faute d'être écoutées, parfois faute d'autorité, à gémir et

lui demandant aide et conseil. Ne faites rien, ne dites rien, sans chercher d'abord son avis. Car je suis certain que le démon vous enverra tentations et épreuves plus que vous n'en avez jamais eu, et même que vous allez savoir seulement maintenant ce que c'est qu'être tentée et tourmentée par lui (1). Mais si vous recourez à votre mère en tout suivant mon conseil, le démon ne pourra vous vaincre en rien. Certes il a bien des moyens de nous tenter, mais plus nombreuses encore sont les consolations de Jésus-Christ, et Il vous les donnera non seulement en l'autre vie, mais même en celle-ci, si vous combattez virilement l'ennemi, ainsi que faisaient les vierges saintes vos sœurs qui vous ont précédée, Catherine, Marguerite, Agathe, Lucie, Agnès, Cécile, Ursule, et toutes autres qui supportaient de grand cœur pour le Christ

à prier en secret en attendant l'heure de Dieu, qui sera aussi la leur. Peut-être était-ce le cas dans la famille de Marthe, et le Père Venturin, connaissant la situation, jugeait-il que la mère de la jeune fille était très apte à la seconder dans son nouveau genre de vie.

(1) Il est rare en effet que les débuts d'une conversion ne soient pas troublés par le démon, qui tente de ressaisir sa proie en lui rappelant la douceur de la vie passée, et en lui grossissant les difficultés de la persévérance dans le bien.

tant de supplices et d'outrages : plus grands étaient leurs tourments, plus grande aussi la consolation que Jésus leur donnait après, et même parfois il les visitait en particulier dans leurs souffrances, ou leur envoyait ses Anges.

Soyez assurée que plus seront violents les assauts du diable ou des hommes, plus le Christ sera près de vous, comme il le fut de saint Antoine, de qui on lit qu'ayant été fort maltraité par les démons, soudain il vit apparaître un rayon de lumière, et devinant par là la présence du Christ, il lui dit : Où étiez-vous, bon Jésus, où étiez-vous ? Et une voix lui répondit : Antoine, j'étais ici, mais j'attendais pour voir comment tu combattrais; maintenant donc, puisque tu as lutté virilement (1), je rendrai ton nom célèbre dans le monde entier (2). De même saint Martin :

(1) *Virilement.* Le combat viril est celui qui se mène les yeux fixés sur *le très doux Crucifié,* comme dit Venturin, dans la contemplation de ses souffrances, de ses plaies, de sa mort, des supplices des saints martyrs. La piété virile est celle qui aime la Croix, qui cherche Jésus non pas seulement au Thabor, mais surtout au jardin des Oliviers et au Calvaire.

(2) Au sortir d'une tentation semblable qui avait duré plusieurs jours, sainte Catherine de Sienne, imitant Antoine, dit à Notre-Seigneur : « Et où étiez-vous, mon « Seigneur, quand mon cœur était tourmenté par tant de « turpitudes ? — J'étais dans ton cœur, répondit le Sei-

un jour qu'il était en voyage, un homme leva sa hache pour le frapper, mais en fut empêché par un autre ; et comme ensuite on demandait au Saint s'il avait eu peur, il répondit qu'il ne s'était jamais senti plus en sûreté, sachant que la miséricorde du Seigneur s'exerce surtout dans les épreuves.

Donc, ma bien chère fille, ne redoutez pas les tentations du démon : contentez-vous de recourir au Christ en implorant son secours de tout votre cœur, et Il vous délivrera de tous les assauts. Mais, je vous l'ai dit, il vous faut aussi avoir recours à votre mère.

Le silence. — En troisième lieu, je vous ordonne de vous tenir le plus possible dans votre chambre, à l'exemple de la Sainte Vierge que

« gneur. » Elle reprit : « Mais il n'était rempli que de pen-
« sées immondes et honteuses ! — Ces pensées et tentations
« apportaient-elles à ton cœur joie ou tristesse, plaisir ou
« chagrin ? — Une tristesse et un chagrin sans bornes. —
« Et qui donc causait en toi cette tristesse, si ce n'est moi,
« qui me tenais caché au milieu de ton cœur ? Sans ma
« présence, ces pensées auraient pénétré dans ta volonté
« et tu y aurais pris plaisir ; mais parce que j'étais là, elles
« déplaisaient à ton âme. » (*Vie*, traduct. du P. Hugueny.)

Il y a là pour les âmes tentées et inquiètes un signe très rassurant : la peine dans la tentation indique que Dieu est là et nous soutient dans la lutte : « Tant que la « tentation vous déplaira, dit saint François de Sales, il « n'y a rien à craindre. »

l'Ange trouva priant dans sa chambre. Autant que vous pourrez même, gardez le silence, ne parlant que s'il en est sérieusement besoin, à l'exemple encore de la Sainte Vierge, dont l'Évangile ne nous rapporte que très peu de paroles et très utiles. — Ne demeurez jamais oisive, mais toujours ou lisez, ou priez, ou méditez, ou faites quelque ouvrage manuel. En particulier il vous faut rester retirée et silencieuse lorsque des étrangers ou des personnes de votre parenté, hommes ou femmes, viennent à la maison, de manière à ne pas voir et entendre leurs futilités, qui pourraient vous induire en tentation. Et si certains vous adressent des paroles piquantes, ou de moquerie, ou d'autres de nature à vous choquer, alors surtout ayez soin de mettre un frein à votre bouche et de ne rien leur répondre, mais restez silencieuse, et, si vous le pouvez sans inconvenance, levez-vous et écartez-vous d'eux. Si vous savez ainsi vous taire, vous aurez victoire facile dans les combats extérieurs; c'est ce qui faisait dire à un saint, dans les Vies des Pères : Toute épreuve et toute tentation venant du dehors, un homme la surmontera toujours par le silence.

Quel trésor que le silence! Si vous voulez être ma fille, je vous impose tout spécialement d'ar-

rêter sur vos lèvres toute parole superflue, et même je verrai volontiers que vous sachiez rester quelque temps en silence, sans rien dire du tout (1). Il faut aussi réprimer tous les autres sens de votre corps, yeux, oreilles, mains et pieds, pour ne rien voir et rien entendre qui vous nuise; ne touchez pas la main à un étranger ni même à des parents, et ne les embrassez pas. De même n'allez pas où vous savez qu'il y a danger pour vous. Je ne veux pas non plus que vous fassiez fête à aucune dame, même de vos parentes, je veux dire à celles qui sont parées suivant la mode du siècle : fuyez-les et priez pour elles.

La table et le lit. — Ayez soin de vous réduire peu à peu à une vie sobre et frugale. Je ne veux pas que vous fassiez de grandes abstinences, mais, vous ai-je dit, que peu à peu vous vous restreigniez dans les plaisirs de la table, mangeant par exemple toujours du pain autant que réclame votre tempérament, en particulier les jours de jeûne. Du vin, vous pouvez en boire

(1) Habitude que doit s'imposer chaque jour, pendant au moins une demi-heure, toute personne qui veut progresser dans les voies intérieures. Dieu ne parle qu'à ceux qui écoutent, et pour écouter, il faut se taire. Comme Venturin l'explique ensuite, ce n'est pas seulement à la bouche qu'il faut imposer le silence, mais aussi à tous les sens et organes du corps et à l'imagination.

mélangé avec de l'eau. Quand vous êtes à table, entretenez toujours quelque pensée pieuse : réfléchissez qu'il y a des pauvres qui n'ont même pas à leur suffisance d'un pain grossier et dur, et remerciez Notre-Seigneur qui vous a donné de si grands biens, plus qu'à ceux-là qui sont ses créatures comme vous. — Quant au sommeil, efforcez-vous de vous amener peu à peu à dormir finalement sur une paillasse sans plume, et toute habillée, sauf les chaussures : vous y arriverez plus facilement en hiver. Lorsque le soir vous allez vous coucher, réfléchissez à ce que vous avez fait de bien ou de mal dans la journée : du mal demandez pardon à Notre-Seigneur, du bien remerciez-le et demandez-lui la grâce de faire mieux (1). Le lendemain matin en vous levant, implorez du Maître la grâce de pouvoir faire tout ce qui lui plaira.

L'office des tertiaires. — Si vous le pouvez, levez-vous toutes les nuits à l'heure de matines (2), et dites bien dévotement 25 *Pater noster* et autant d'*Ave Maria*; à chaque *Ave Maria*,

(1) C'est l'examen de conscience quotidien, si utile pour voir clair dans sa vie ; on voit que le conseil n'en est pas nouveau ni récent.

(2) Entre minuit et 2 heures, généralement à minuit même.

mettez-vous à genoux, baisez la terre en forme de croix, et dites : Douce Vierge Marie, je vous confie mon âme. Pour les autres heures de l'Office dites 7 *Pater* et *Ave*, et pour Vêpres 10 de la même manière que la nuit. Quand vous vous mettez en prière pour dire vos heures, imaginez que vous voyez devant vous une très belle dame, assise comme une reine sur une cathèdre, et portant dans ses bras un très bel enfant : et alors dites vos heures devant elle avec grand respect, comme vous parleriez à la reine de France.

Conseils divers. — Toujours et partout, le jour et la nuit, à table et au lit, pensez que l'enfant Jésus est près de vous. — Je ne suis pas d'avis que vous vous occupiez à réciter beaucoup de prières : dites-en peu, mais pieusement, en ayant le cœur à ce que vous dites (1). Pensez souvent à la Passion du Christ, aux souffrances cruelles et aux supplices des saints martyrs et des saintes vierges; pensez aux peines de l'enfer et aux joies du paradis. — Soyez heureuse quand vous êtes plus dédaignée. Ayez à cœur de porter

(1) Bien emploie sa prière qui à la bouche met le cœur, dit une de nos chansons de geste du Moyen Age. — Que de chrétiens ne trouvent que froideur et ennui dans la prière, faute de savoir y dire : Mon Dieu, mon Jésus, je vous aime!

des vêtements sans valeur, comme je vous l'ai dit.

J'aurais bien d'autres choses à vous écrire, mais je ne puis maintenant. J'espère que Jésus-Christ dans sa miséricorde vous instruira et vous munira de tout ce qui est nécessaire à votre salut, mais recourez à Lui de tout votre cœur. Portez-vous bien dans le Christ, ma chère fille. Votre mère, votre père et vos frères ont leur place dans mes prières. Je demande à Notre-Seigneur de leur donner sa crainte avec son amour. — Ainsi soit-il.

X

A LA MÊME

Trois dangers, trois désirs, trois sujets de méditation

I. Il y a trois choses que l'homme doit particulièrement fuir et redouter :

1° à l'extérieur, la dissipation, et de trop s'absorber dans les affaires ;

2° à l'intérieur, l'orgueil et l'ambition ;

3° dans les intérêts temporels, les amitiés selon la chair, et les richesses, qu'il s'agisse de soi, ou des siens, ou de ses amis, ou de son Ordre — un attrait ou un désir mal réglé, sans modération, allant jusqu'aux litiges.

II. Il y a trois choses auxquelles il faut nous attacher, nous exercer et tendre de toute notre ardeur :

1° l'amour des mépris, et même des humiliations et d'un abaissement extrême ;

2° une compassion très profonde pour Jésus crucifié;

3° les persécutions, et même le martyre, pour l'extension du culte et du nom du Christ, et la pratique d'une vie vraiment évangélique.

Ce sont là trois faveurs qu'il nous faut chaque jour demander dans un transport d'amour, avec des gémissements et d'ardents soupirs.

III. Il y a trois choses qu'il nous faut méditer tout particulièrement et sans relâche, en nous les représentant de façon quasi sensible :

1° Jésus-Christ incarné et crucifié;

2° ce que fut la vie des Apôtres et des autres Saints ainsi que des anciens Religieux de notre Ordre, et ce avec le désir de leur ressembler;

3° l'état futur des hommes parfaitement évangéliques (1).

Et ici nous devons nous représenter de jour et de nuit une immense assemblée d'hommes très pauvres, très simples, très humbles, très abaissés, unis entre eux par une très ardente charité, n'ayant de pensées, de paroles et de goût que pour le seul Jésus-Christ, et Jésus-Christ

(1) Par *état futur* il faut entendre celui où seront dès ci-bas, un jour à venir, les hommes qui pratiqueront l'Évangile dans sa perfection. Toute cette page est un élan mystique vers des temps meilleurs.

crucifié ; sans regards et sans attention pour ce monde, s'oubliant eux-mêmes dans la contemplation de la gloire de Dieu et de ses Saints, de tout leur être y aspirant et y haletant, en ayant soif au point de souhaiter constamment la mort, et disant avec saint Paul : Je voudrais mourir et être avec le Christ.

En même temps nous devons nous représenter les trésors inestimables des richesses du Ciel, et les innombrables rayons des clartés divines, et les torrents roulant le miel infiniment doux des enivrantes suavités et allégresses divines, se répandant en étonnante profusion sur cette sainte assemblée, où par suite tous chantent le cantique de l'Agneau avec transport, ne cessant de faire vibrer la lyre de leur cœur.

Ces représentations, plus qu'on ne pourrait croire, nous feront admirer jusqu'à l'extase l'abondance des biens divins, et exciteront notre désir impatient de les voir venir. Et ce désir nous mènera à une lumière merveilleuse dans laquelle, tous les nuages du doute et de l'ignorance dissipés, nous pourrons voir clairement et distinctement tout ce qui manque à notre époque, et même l'ordre mystique des états ecclésiastiques créés et à créer depuis la venue du Christ jus-

qu'à la fin du monde, jusqu'à l'avènement de la gloire de Dieu et de Jésus-Christ (1).

Portez toujours le Crucifié dans votre cœur, et priez pour qu'Il vous conduise à cette gloire. — Ainsi soit-il.

(1) Ces derniers mots font allusion à une réforme de l'Église et des Ordres religieux, qui rétablirait dans leur perfection originelle les états ecclésiastiques, soit séculiers, soit réguliers. L'opposition des princes et des rois retarda cette réforme, au moins dans toute son étendue désirable, jusqu'au XVI[e] siècle. Venturin, avec beaucoup de saints hommes de son époque, y aspirait ardemment. — Saint Vincent Ferrier a reproduit intégralement ces maximes dans son livre *De Vita Spirituali.*

XI

AUX SŒURS DU MONASTÈRE D'UNTERLINDEN DE COLMAR

Cinq moyens pour trouver l'amour divin

La douceur de l'amour de Jésus. — J'ai reçu votre lettre, ô vierges consacrées au Christ, épouses de mon Maître Jésus, pendant l'octave de la Pentecôte : elle m'a mis au cœur une joie très vive, et j'ai senti tout au fond de moi-même, pour vous répondre, l'inspiration intérieure de l'Esprit de Dieu, auquel depuis longtemps déjà j'ai abandonné le gouvernement de mon âme. Je me suis donc levé de la couche où je m'étais étendu pour donner à mon corps le repos nécessaire du sommeil, j'ai allumé, et j'ai mis la main à la plume, comme incapable de continuer à dormir, même si je l'avais voulu, si vif était l'élan de mon cœur à vous montrer ma charité. Voici donc le pauvre pécheur Venturin — plaise

à Dieu que de notre Père saint Dominique il soit l'imitateur et le fils ! — qui vous écrit pour satisfaire à votre désir : en guise de salut il vous souhaite de voir le doux Jésus, auteur de votre salut, si intimement présent à vos cœurs que Lui seul les possède, qui nous a rachetés de son sang ; qu'en Lui seul ils trouvent de la douceur, au point que toute celle du monde leur semble amertume ; qu'enfin la ferveur de son amour vous fasse trouver agréable tout ce qui est difficile. Heureuse l'âme qui a si bien fixé ses pas dans le chemin des commandements du Très-Haut, qu'elle ne goûte plus que le Christ, ne craigne et n'aime rien que le Christ Jésus, et crucifié, ne veuille rien écouter ou dire que ce qui est embelli du nom très doux de Jésus ; à qui Jésus résonne à l'oreille comme un suave cantique, parfume la bouche comme un miel merveilleux, réjouit le cœur comme un nectar céleste : miel à la bouche, mélodie à l'oreille, allégresse au cœur.

Courage donc, épouse du Christ, donnez-vous toute à Celui qui s'est donné tout entier à vous, puisque à la Crèche, il s'est fait votre compagnon, à la Cène votre aliment, sur la Croix votre rançon, pour être dans son royaume votre récompense. Renoncez à tout pour avoir Celui

en qui vous aurez tout. Souvenez-vous que le marchand de l'Évangile ne put se procurer la pierre précieuse qu'en vendant tout ce qu'il possédait. L'amour de Jésus est un baume qui réclame un cœur pur, et il dédaigne d'entrer dans une âme où il voit subsister quelque chose d'un amour de la terre; et qui mettrait un baume précieux dans un vase qui ne serait pas parfaitement vide et propre? Pour me faire comprendre, mères, sœurs et filles bien-aimées dans le Christ, je vais vous dire en termes clairs ce que je juge nécessaire pour trouver l'amour divin, et sans quoi même il est tout à fait impossible de le trouver. Prêtez-moi l'oreille de vos cœurs ; écoutez et comprenez, et mettez en œuvre ce que le très bon Jésus veut vous faire entendre par ma plume.

La pauvreté (1). — En tout premier lieu, et comme fondement de tout l'édifice, sachez, épouse du Christ, qu'il vous sera nécessaire de rejeter de votre cœur la poussière des vanités d'ici-bas. Voici comment vous ferez : tout ce que vous avez, peu ou beaucoup, portez-le à la cellule

(1) Ceci est écrit à des religieuses liées par le vœu de pauvreté, mais les personnes qui vivent dans le monde y trouveront le rappel de la pauvreté en esprit qui s'impose à tous les chrétiens, surtout aux riches, et elles pourront en renouveler le propos à l'aide de ces conseils.

de la Prieure, vous dépouillant de tout, et de tout cœur, quittant même robe et scapulaire, pour que, comme une nouvelle petite fille du Christ, comme une vraie enfant de saint Dominique solidement établie dans l'amour renouvelé de la pauvreté, votre supérieure vous habille elle-même, vous revêtant affectueusement de la livrée du Christ, comme si elle faisait l'aumône à une petite pauvre ; ainsi entrée dans la société des pauvres du Christ, vous pourrez comprendre, et avec quelle allégresse d'esprit ! la portée de cette si douce parole de votre Époux : *Heureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des Cieux est à eux*. Eh, bon Jésus, qui peut entendre ce nom de *bienheureux* que vous donnez aux pauvres, et hésiter en son cœur à prendre cette grande dame la pauvreté pour épouse, compagne et amie ?

Réjouissez-vous donc, épouse du Christ, devenue héritière, même maîtresse et reine, du royaume du Ciel. Ayez soin simplement de garder fidélité à votre dame la pauvreté, jusqu'à ce qu'elle vous introduise en possession du royaume céleste. Ainsi dépouillée, ne gardez et n'acceptez rien, n'ayez pas de clef ; recevez seulement, de la main de la Prieure ou de sa remplaçante, le strict et maigre nécessaire du moment ; ne faites

aucun ouvrage qui ne vous soit ordonné; ne vendez pas, n'achetez pas, ne touchez pas d'argent, sauf celui que pourraient vous donner vos parents : recevez-le, mais remettez-le aussitôt entre les mains de la Prieure. Et ne tirez pas gloire de ceci, même si vous renonciez à de grands biens, mais du fond du cœur remerciez Jésus-Christ de vous avoir délivrée d'un tel fardeau, dont le poids vous écrasait.

Comme lit, ayez une paillasse avec des couvertures de laine rudes et grossières, autant qu'il en faut contre le froid; mettez sous votre tête un sac de paille, et laissez tout ce qui sent la frivolité, afin de pouvoir dire : *Notre lit est tout fleuri* (Cant., I, 16), comme votre dame la pauvreté sait si bien l'orner; quoique, à dire vrai, cette parole du Cantique désigne surtout la conscience parée des fleurs des vertus, mais c'est aussi ce que je cherche à faire entrer dans vos esprits. Que votre vêtement soit commun au regard, rude au toucher, et pauvre comme prix; rejetez toute élégance dans la coupe et la couture; que vos voiles de tête, vos chaussures, les reliures ou les couvertures de vos livres, en un mot tout ce dont vous vous servez, soit sans aucune apparence de futilité, comme il convient à votre dame pauvreté.

L'obéissance. — Ainsi posé ce très solide fondement, il faut encore, épouse du Christ, vous soumettre de tout cœur au joug de l'obéissance, vous appliquant à briser votre volonté en tout vis-à-vis de la Prieure et de la sous-Prieure. Je veux même que vous soyez soumise à toutes les Sœurs comme si vous aviez promis obéissance à toutes, là seulement, bien entendu, où cela se peut sans offenser Dieu : ce renoncement à votre volonté vous donnera la paix du cœur. D'où vient en effet le trouble de l'esprit, sinon des contradictions à notre volonté qui nous viennent de Dieu ou des hommes? Supprimez la volonté propre, et il n'y aura plus d'enfer : car c'est elle seule qui brûle en enfer, dit saint Bernard.

Le silence. — Ensuite, épouse du Christ, de toutes les forces de votre âme et de votre corps, avec un soin jaloux, tâchez de maîtriser votre langue, sa malice, sa mobilité pleine de poison mortel : soyez comme une muette; ne parlez que si l'on vous interroge, ou s'il le faut vraiment, et alors brièvement et à voix basse, et après sérieuse réflexion. Heureuse l'âme qui craint de dire des paroles inutiles ou oiseuses, comme un autre aurait horreur de blasphémer le Christ ou la sainte Vierge.

La prière. — Quant au zèle de la prière,

laquelle donne de la solidité à tout l'assemblage des vertus, et même sans laquelle tout l'édifice spirituel tombe en ruines, voici la méthode à suivre : priez fréquemment ; c'est-à-dire souvent, le jour et la nuit, agenouillez-vous à l'église ou ailleurs, suppliant Jésus-Christ avec une grande ferveur d'esprit, avec des gémissements et des soupirs (1), d'embraser votre cœur du feu du Ciel, d'y graver profondément sa très amère et très douce Passion, et si fortement que, quoi que vous fassiez, en marche, debout, assise, mangeant ou buvant, tout ce que vous sentirez, verrez ou entendrez, vous apparaisse rougi du sang du Christ.

N'ayez pas le souci de dire beaucoup de paroles ou de psaumes : en semblable affaire, il ne faut que peu de mots, mais prononcés avec gravité et attention intérieure. Et même le mieux est de se contenter des seuls méditations, soupirs et gémissements (2) : car c'est en cela,

(1) Il suffit et il vaut mieux qu'ils soient tout intérieurs : il s'agit ici de cette belle vertu qu'on appelle la componction, sentiment très vif de ses péchés, de son indignité, qui donne à la prière un accent de douleur et d'humilité.

(2) Une fois, bien entendu, acquitté la prière vocale de règle, office ou bréviaire. — C'est un écueil assez fréquent pour des personnes pieuses de s'imposer de leur plein gré des prières vocales dont le nombre va en augmentant avec

épouse du Christ, qu'est toute votre sagesse, chercher à vous unir du plus fervent amour à votre très doux Époux; c'est à cela que tend la pratique de toutes les autres vertus, abstinences, veilles, disciplines, silence, lecture, exercices de piété, solitude, obéissance; en un mot, tout ce que vous faites, faites-le pour affermir au plus profond de votre cœur la sainteté de Jésus-Christ.

L'HUMILITÉ. — Mais il faut que vous sachiez que tous ces moyens seraient sans valeur si, avec la Vierge bénie, vous ne possédiez une humilité très profonde. Donc ayez sans cesse devant les yeux vos défauts passés et présents, et faites-vous constamment à vous-même de vifs reproches. S'il y a en vous quelques qualités, jetez-les derrière vous, et regardez-les comme venant, non de vos mérites ou de vos efforts, mais de la seule bonté de Dieu. Il n'en faut pas plus, élue de Dieu, pour vous arrêter dans votre course, que

les années de leur vie, si bien que la récitation en devient une charge qui provoque l'ennui ou le sommeil, mais que l'on se fait un scrupule capital de rejeter. C'est une erreur qui risque de paralyser l'essor de la vie intérieure : il est grandement préférable, une fois dites les seules prières vocales nécessaires, de recourir à l'oraison mentale, ou tout au moins, de réciter des prières vocales, psaumes, chapelet, ou autres, en y cherchant moins une quantité déterminée qu'une occasion de méditer.

de présumer de vous-même en quelque chose.

Ne jugez personne; ne vous irritez pas des défauts d'autrui; ayez le cœur compatissant à tous; songez toujours que vous feriez immédiatement tous les péchés si le Christ retirait sa main si peu que ce fût. Marchez en tremblant, toujours craintive, et disant à chaque instant : Jésus, aidez-moi. Heureuse l'âme qui ne cesse de craindre et de veiller, redoutant à chaque pas de tomber dans les filets de l'ennemi. C'est là la crainte qni procède de l'humilité, qui engendre l'humilité, et seule l'humilité échappe aux pièges de l'ennemi, comme il fut révélé à saint Antoine.

Mon cœur brûle, ô vierges consacrées, de vous montrer par des paroles plus ardentes, si le Christ me les inspirait, la voie des vertus chrétiennes. Certes c'est le monde entier que je voudrais réduire en l'esclavage de Jésus, mais je sens mon esprit enflammé d'une charité plus intense pour la formation des âmes qu'Il s'est choisies pour épouses. Car c'est Lui, je le sais bien, que vous cherchez ; qu'est-ce autre chose que son amour qui vous a poussées à écrire de si loin à un pauvre pécheur, qui désire cependant aimer Jésus-Christ, à lui demander ses prières en promettant les vôtres, à lui exposer vos peines

et à réclamer une lettre de consolations? C'est donc à votre charité que je réponds, comme vous m'en priez à genoux, en vous recevant toutes et chacune dans l'asile de mon cœur : ainsi si l'Époux céleste daigne venir à moi, je vous aurai tout près pour vous recommander à Lui. Puisse-t-il vous remplir de sa sainte crainte et de son saint amour, et vous conduire finalement à la patrie du Ciel. — Ainsi soit-il.

La communion spirituelle. — Quant à la profanation des choses divines où vous a entraînées une crainte déréglée, assurément le parti que vous avez choisi n'était pas le bon : c'est une tout autre manière d'agir que la grande sainte Susanne a enseignée par ses paroles et ses exemples, et Dieu la délivra merveilleusement; il vous eût délivrées de même, car il aide toujours ceux qui se confient en lui. Mais puisque à chose faite il n'y a pas de conseil, il reste que vous recouriez au Christ en gémissant, lui demandant pardon avec larmes. — Maintenant, que vous soyez suspendues des sacrements de l'Église ne vous enlève pas l'amour divin, si vous voulez être prudentes et suivre des avis sûrs : l'âme en effet peut, sans chant et sans bruit de paroles, trouver très pleinement Jésus-Christ. Vous savez

ce que dit saint Augustin sur le sacrement de l'Eucharistie : Croyez, et vous avez mangé. Appliquez-vous donc avec ferveur à la méditation de la très douce Passion, et vous recevrez l'effet du sacrement (1).

(1) Tout ce paragraphe demande explication. A la suite de l'interdit jeté par le pape sur l'Empire, les Dominicaines de Colmar, mal conseillées et cédant aux menaces violentes des agents de Louis de Bavière (cf. introduct. : les œuvres de Venturin, III), avaient continué à célébrer les offices et faire dire la messe dans leur chapelle ; leur erreur fut courte, mais elle leur valut des censures qui les privaient des sacrements. C'est alors qu'elles eurent recours à Venturin. — La sainte Suzanne dont il est ici parlé est une vierge romaine, martyrisée sous Dioclétien pour avoir, parce que chrétienne, refusé d'épouser un païen, malgré les menaces de l'empereur ; elle obtint par ses prières l'écroulement soudain d'une idole à laquelle on voulait l'obliger à sacrifier : sa fête est le 11 août. — Le passage cité de saint Augustin (Comment. sur l'Évang. de saint Jean, traité XXV, 12) signifie que par la foi, accompagnée de charité, en Jésus-Christ pain des anges et des hommes, *aliment qui ne périt pas, mais qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera* (Jean, VI, 27), l'âme peut recevoir, à défaut du sacrement lui-même, son effet. C'est ce qu'explique Tauler, dans ce très beau passage cité par Clémenti (note p. 347), où se trouve toute la théorie de la communion spirituelle, applicable à tous les cas où la communion réelle est impossible : « O homme, si tu es « des membres sains (*c'est-à-dire sans péché mortel*), devant « la privation du sacrement d'Eucharistie que t'inflige « l'interdit, sache pour ta consolation que tu n'es pas « nécessairement privé de la chose même du sacrement. « Car le sacrement, ce sont les espèces sacramentelles, et

Demandez à Jésus-Christ qu'ici, et parmi vous, et dans le monde entier en-deçà et au-delà de la mer, il exauce mes désirs, je dirai même mes soupirs. Priez-le pour mon compagnon et pour tous ceux qui me sont proches; le nom de mon compagnon est Nicolas (*de Faënza*).

Conseils a la Prieure. — Je vous salue du fond du cœur, Catherine amie de Dieu ; que Jésus-Christ daigne vous faire don de la chaîne des vertus, qui vous attachera si étroitement à ce très doux Époux, que vous lui serez unie dans l'embrassement de son amour et vous transformerez en Lui. Bien que la chaleur de l'amour divin qui pénètre mon âme me tienne uni à toutes les Sœurs par une affectueuse charité, j'ai pour vous un spécial attachement pour deux raisons : l'une est que, étant prieure, le bien qui vous est fait a plus d'influence sur tout le

« s'il arrive que des membres du corps mystique de Jésus-
« Christ soient empêchés, en temps d'interdit, de recevoir
« ces espèces, toutefois ils ne sont pas privés nécessaire-
« ment de la chose du sacrement, c'est-à-dire de ses effets ;
« et même pour eux la perte peut n'être pas grave, parce
« que rien ne peut leur enlever la chose signifiée et con-
« tenue dans le sacrement, c'est-à-dire le Christ lui-même,
« que les parfaits peuvent toujours en pareille circons-
« tance au moins désirer. »

monastère que le bien fait à toute autre, pourvu que les Sœurs vos subordonnées trouvent en vous l'exemple de la sainteté en tout; l'autre est que vous avez l'honneur de porter un nom qui m'est très doux, parce que c'est sainte Catherine que j'ai prise pour avocate.

Je vous exhorte en Notre-Seigneur Jésus-Christ, très chère sœur et fille, à graver sur les tablettes de votre cœur, la première de toutes, la lettre que j'écris à toute la communauté; soyez la première à tenir la main au maintien de l'unité et de la vie commune dans votre couvent. Que toutes les Sœurs soient d'accord avec vous dans l'amour de la pauvreté volontaire, même si le monastère a de grandes ressources, car il est facile de les partager avec les indigents. Si par la grâce de l'Esprit-Saint des Sœurs suivent ce conseil, ayez pour celles-là les soins les plus attentifs comme si vous étiez leur mère selon la nature. Et puis avec toutes, soyez humble et bonne, usez davantage des observations que du commandement par autorité.

O ma très chère fille Catherine, lorsque vous sentez au cœur la présence du Crucifié, n'oubliez pas de prier pour Venturin pécheur. Aimez la Croix, lumière du monde, et vous aurez le doux Jésus pendant l'éternité. O très aimant Jésus-

Christ, embrasez votre fille Catherine de l'amour de votre très douce Passion.

Écrit le samedi après la Pentecôte. — Jésus-Christ est mon amour. Jésus, gravez votre sainte Passion au cœur de vos servantes que j'aime comme des filles que vous m'avez données.

Venez, colombe sans tache, venez dans les trous de la pierre, dans les fentes de la muraille (Cant., II, 13 et 14).

XII

AU FRÈRE DIETRICH DE COLMAR

Règle de modération dans la pénitence corporelle

Je vous salue très affectueusement, ô mon autre moi-même, en le doux Jésus que nous désirons aimer. J'ai bien reçu votre lettre, où vous m'exprimez du mieux que vous pouvez l'affection dont vous m'aimez ; vous m'y demandez des conseils, m'y donnez des nouvelles, et vous recommandez, avec quelques autres, très cordialement à moi. Sachez que mon cœur ressent à votre endroit une parfaite tranquillité, dans la confiance où je suis que Jésus-Christ vous a choisi pour diriger vers Lui beaucoup d'âmes : aussi soyez assuré de ma prédilection pour vous, que je porte dans mes prières de chaque jour, si leur tiédeur leur laisse quelque valeur.

Sur les coups de discipline à recevoir, je ne

puis vous donner une réponse complète, parce que la grâce de Dieu joue différemment dans les différentes âmes, dans l'une d'une manière, dans l'autre d'une autre. Voici cependant une règle que je puis vous fixer : nous ne pouvons pas donner à Jésus-Christ l'équivalent de sa Passion, en lui rendant peine pour peine ; nous ne devons donc pas en cela, sauf jugement meilleur, prétendre rivaliser avec Lui en infligeant à notre corps des souffrances et des châtiments considérables, quoiqu'il nous faille être prêts à les supporter très patiemment si d'autres nous les infligent. Cette règle s'applique surtout à ceux qui progressent dans les voies de Dieu, lorsque l'âme s'aperçoit que la pureté du cœur est le but auquel il faut tendre et qu'il faut tout faire pour l'obtenir, comme on voit dans les conférences des Pères du désert ; car dans les commencements, alors que l'âme est encore en quelque sorte aveugle, il faut s'adonner davantage aux macérations corporelles (1). Je n'estime donc

(1) Règle très sage : le débutant dans les voies spirituelles doit s'entraîner à la ferveur par la pénitence, parce qu'il est encore trop près de ses péchés, et que le but, pas assez clairement aperçu, ne lui communique pas un élan assez fort. Mais lorsqu'il progresse, il connaît mieux l'amour de Dieu, en est plus pénétré, et risque alors de

pas qu'il soit à propos de se déchirer la peau à coups de discipline, comme si l'on voulait rivaliser d'âpreté dans la souffrance avec le Christ : cela n'irait pas sans l'inconvénient que l'on voudrait continuer toujours à faire ainsi, et sans un danger caché, celui de faire naître une certaine présomption intérieure, et de la vanité devant les autres.

Ayez donc une discipline de corde avec trois nœuds à l'extrémité de chaque branche, et frappez de manière que si la chair souffre, elle ne soit cependant pas déchirée, afin de pouvoir continuer tous les jours ce genre de pénitence. Notez que si vous pouvez le faire sans que personne vous entende, vous aurez le cœur tourné plus droit vers le Christ; mais si cela ne se peut, faites de votre mieux, et gardez-vous de renoncer à le faire tous les jours, même si cent personnes devaient vous entendre. — Je vous ai dit ceci dans ma simplicité, sans prétendre préjuger d'un conseil plus sage.

Quant aux distractions qui vous surviennent dans la prière, vous n'avez qu'à rejeter ces pensées en vous gardant de les discuter.

voir dans les austérités corporelles le meilleur et le plus sûr moyen de ressembler à Jésus-Christ, ce qui est une erreur et une source d'illusions.

J'ai commencé un traité de la religion, mais je ne puis vous l'envoyer, parce que je ne l'ai pas et ne puis l'avoir pour le moment. Mais je vous envoie un opuscule sur l'humilité et les sentiments qu'elle fait naître.

Soyez toujours fort dans le Christ, mon bien cher Frère, et ne tombez pas dans la petitesse du scrupule.

Écrit le jour où nous chantons à Vêpres l'antienne : O Sagesse... (1) Puisse-t-elle nous apprendre à tous le chemin de la prudence. — Ainsi soit-il.

VENTURIN, serviteur inutile du Christ.

(1) Le 17 décembre par conséquent, l'antienne *O Sapientia*... étant la première des sept qui se disent aux vêpres des sept jours qui précèdent la vigile de Noël.

XIII

AU MÊME

Deux questions sur l'humilité

Première question

Pourquoi est-il si difficile d'atteindre à l'humilité, puisque son acte ne cause pas de souffrance sensible, et que toute notre condition proclame le peu que nous valons et le quasi rien que nous sommes?

Ceci provient en général de trois causes :

1° De la difficulté propre à l'humilité, parce que plus une vertu est ardue et parfaite, plus elle est entre toutes autres inaccessible à nos forces, et plus il faut d'efforts pour s'y élever.

2° De l'élan puissant de son contraire et de l'attachement passionné que nous y avons : car l'amour-propre a des racines profondes dans la nature raisonnante, qui n'est pas pleine mais

vide de Dieu, et par suite gonflée et remplie d'une vaine estime d'elle-même. — La grandeur de l'égalité, du commandement, et finalement de la supériorité, l'avantage de n'être soumis à personne ni gêné par l'autorité de personne, mais de suivre en tout sa volonté propre, se montrent à nous avec le caractère d'une prérogative divine, d'un pouvoir divin, et comme la gloire même de Dieu ; et alors, lorsque nous sommes imprégnés jusqu'à la moelle de la passion de l'orgueil, il est très difficile d'extirper les racines qu'elle a poussées en nous.

3° De ce que le fait d'être dédaigné présente une image effrayante de mort et d'anéantissement, qui en fait ressortir l'horreur : l'homme redoute avec effroi, comme son propre anéantissement, de ne pas se sentir, lui homme, exister et vivre dans l'esprit des autres, estimé par eux, et grandement; il veut se sentir vivre pour lui autant que le permettent les circonstances, et être honoré et traité comme quelqu'un de considérable et de haute valeur. Mais s'il arrive que cette estime ou cette renommée s'évanouisse ou soit amoindrie, en autant d'esprits elle vivait, en autant l'homme se sent mourir et tomber dans le néant; au dédain où il tombe s'ajoutent l'unanimité dans l'indifférence,

le mépris et même la répulsion (1), et cela, c'est en quelque sorte pire que le néant.

Voilà pourquoi la difficulté est si grande de supporter et d'aimer le dédain complet ou la perte de sa renommée, ou même une forte humiliation : c'est une espèce de mort totale, c'est un holocauste devant Dieu.

Deuxième question

Comment un homme peut-il se croire sincèrement inférieur à tous les autres, et plus vil?

Il y a pour cela cinq moyens :

(1) Quel éloquent tableau ! Soif d'égalité, d'autorité, de supériorité, puis d'estime et d'honneur. Si cela manque, on est mort, on n'existe plus, on retombe dans le néant, on n'est plus de *ce qui compte* aux yeux des hommes, et quant à Dieu, on ne s'en soucie pas. Dès lors, que devenir? — Et quelle vérité dans cette gradation : l'indifférence du monde, son mépris, sa répulsion ; car si vous devenez indifférent à vos amis d'hier, demain ils vous repousseront de leur société, parce que vous n'êtes plus riche, ou puissant, ou influent, ou célèbre. Oui, mais Dieu, votre tendre Père, Jésus le roi des humbles, se pencheront sur votre abaissement et votre abjection, et vous feront monter jusqu'à eux, si vous acceptez de bon cœur et même avec joie d'être mort au monde, et de ne vivre plus que pour le Christ. — Et encore quelle vérité dans ce mot si actuel : *vivre pour lui* ; c'est ce que l'on appelle aujourd'hui d'un nom qui a eu une triste fortune de nos jours : *vivre sa vie.*

1° Comparez ce que vous avez en propre avec vos autres dons, en tant qu'ils sont en vous l'ouvrage de Dieu : ce n'est pas à vous qu'il appartient d'être sorti du néant, ni, dans la mesure où cela est possible, de retourner au néant; mais ce qui vous est propre, ce sont vos péchés et tous vos défauts. Tous vos autres dons, dis-je, sont l'œuvre de Dieu, et même les principaux n'ont pas un caractère nécessaire de vie et de bien (1). — Si donc vous comparez ainsi ce qui est de vous et ce qui est de Dieu, vous vous trouverez inférieur à l'infini aux dons divins. Ce moyen est enseigné par saint Anselme.

2° Le second est indiqué par saint Augustin à propos de cette parole aux Philippiens (II, 3) : *Dans votre humilité, estimez-vous supérieurs mutuellement* (2). Voici ce qu'il dit : « Ceci ne « doit pas être une croyance extérieure et appa- « rente, mais nous devons juger qu'il peut y « avoir en autrui quelque chose de caché par

(1) Dieu seul a ce caractère, parce que Lui seul ne peut pas ne pas être.

(2) Voici le passage de saint Paul : « « Comblez ma joie « en ayant la même sagesse et la même charité, les mêmes « opinions et les mêmes sentiments ; ne faites rien par « rivalité ou par vaine gloire, mais soyez humbles et esti- « mez-vous supérieurs mutuellement, ne considérant pas « chacun ses intérêts, mais ceux des autres. »

« quoi il nous est supérieur, même si le bien « qui est en nous, et qui nous fait croire que « nous sommes au-dessus des autres, n'est lui-« même pas caché. »

Et voici ce que dit saint Ambroise au troisième livre de *la Virginité* : « Certains ont à l'extérieur « de grandes qualités, mais à l'intérieur de « moindres; tandis que d'autres en ont peu au « dehors, mais au dedans beaucoup de cachées « qui valent mieux que les premières : ainsi « quelqu'un de marié peut avoir le mérite du « martyre et assez de vertu pour le souffrir, alors « que quelqu'un de vierge ne l'aurait pas, ou pas « aussi grande. »

Enfin saint Grégoire sur ce mot de Job : *Et même si j'ai la vertu de simplicité, mon âme ne le saura pas,* dit ceci : « Un homme doit toujours « estimer ses dons et ses qualités inférieurs à « ceux d'autrui. »

3° Le troisième moyen est d'avoir le sentiment très vif, et comme la saveur, de ses défauts; par exemple celui qui a mal aux dents croit souffrir plus que personne, non pas que la raison lui montre sa souffrance plus grande que toute autre, mais parce qu'il la sent plus à fond et plus vivement qu'il ne sent celle d'autrui : ainsi doit-il en être dans le cas présent. Et c'est dans ce

sens que saint Paul, vase d'élection et docteur des Gentils, déclare qu'il est le premier et le plus grand de tous les pécheurs.

4° Le quatrième moyen consiste à comparer ce que nous rendons à Dieu en retour des grâces qu'Il nous a faites, avec ce qu'un autre Lui rend pour celles qu'il a reçues, ou encore avec ce qu'il Lui rendrait s'il était comblé comme nous de tant de grâces, et si grandes. C'est ainsi que saint François se déclarait, et se croyait, le plus grand pécheur qui fût, estimant qu'il n'était pas un ribaud qui n'eût été plus reconnaissant à Dieu que lui, s'il avait été gratifié des immenses bienfaits que lui-même avait reçus (1).

(1) Voici le passage des *Fioretti,* tel que le reproduit saint François de Sales dans le Traité de l'amour de Dieu, t. I, liv. II, ch. XI : « Le dévot Fr. Rufin, sur quelque « vision qu'il avait eue de la gloire à laquelle le grand « saint François parviendrait par son humilité, lui fit cette « demande : Mon cher Père, je vous supplie de me dire « en vérité quelle opinion vous avez de vous-même. Et le « Saint lui dit : Certes, je me tiens pour le plus grand « pécheur du monde, et qui sert le moins Notre-Seigneur. « — Mais, réplique Fr. Rufin, comment pouvez-vous dire « cela en vérité et conscience, puisque plusieurs autres, « comme l'on voit manifestement, commettent de grands « péchés desquels, grâce à Dieu, vous êtes exempt. — A « quoi saint François répondant : Si Dieu eût favorisé, « dit-il, ces autres avec autant de miséricorde comme il « m'a favorisé, je suis certain que, pour autant qu'ils

5° Enfin il faut considérer les jugements de Dieu et notre inconstance. Saint Grégoire (*Morales*, 25), sur ce passage de Job : *Dieu en brisera un très grand nombre et en fera tenir d'autres*, dit ceci : « Il arrive souvent que ceux qui paraissent debout au jugement des hommes, déjà sont par terre aux yeux de Dieu, et qu'au contraire ceux qui ici-bas paraissent à terre, aux yeux de Dieu sont debout. » Puis il cite l'exemple de Judas tombant du rang d'Apôtre, et du larron suspendu à la croix, et il ajoute ce mot de l'Apocalypse : *Tenez bien ce que vous avez, pour qu'un autre ne reçoive pas votre couronne*, et celui

« soient méchants maintenant, ils eussent été beaucoup « plus reconnaissants des dons de Dieu que je ne suis, et « le serviraient beaucoup mieux que je ne fais ; et si mon « Dieu m'abandonnait, je commettrais plus de méchancetés qu'aucun autre. » Ce 4° moyen donne lieu à des réflexions infinies, par la fécondité du rapprochement entre, d'une part, les biens reçus, l'usage que nous en avons fait, et notre reconnaissance, et d'autre part : 1° ce qu'en ont fait d'autres arrivés bien plus haut que nous avec les mêmes grâces ou moins, 2° ce qu'en auraient fait tels ou tels qui ne les ont pas eues. La comparaison amène nécessairement à cette conclusion : nous avons gaspillé les talents que Dieu nous a confiés, nous méritons qu'ils nous soient enlevés et donnés à d'autres qui les feront mieux valoir. Et en tout cas, comme dit saint Paul : Pourquoi nous glorifier, puisque nous n'avons fait que recevoir ?

de l'Apôtre : *Que celui qui se croit solide prenne garde de tomber*. C'est encore le même sujet qu'il touche dans cette phrase : « Peut-être ceux « que nous dédaignons sont-ils capables de « commencer tardivement, et de nous dépasser « par la ferveur de leur zèle. »

XIV

TRAITÉ DU PROGRÈS SPIRITUEL (1)

Je suis très heureux de ce que vous avez entrepris pour l'honneur de Dieu, et je souhaite, non seulement que vous persévériez, mais encore que vous ne cessiez de monter grâce à une pratique plus parfaite des vertus, au moins que vous en ayez un vif désir. Aussi je vous envoie quelques raisons capables de stimuler votre générosité, et de vous pousser, dans toutes les vertus, à une perfection plus haute que celle où vous commencez d'atteindre ou pouvez prétendre par vos propres forces.

Ces motifs de tendre à la sainteté, je me contente, sans les expliquer, de les toucher brièvement, afin de vous apprendre à trouver en peu

(1) Adressé sans doute, comme le suivant, en 1340, à un religieux dominicain, peut-être le Frère Dietrich de Colmar, à qui, à la même époque, Venturin envoyait son traité de l'Humilité.

de mots la matière d'une méditation plus développée. Maintenant, sachez que, pour en tirer profit, il ne suffit pas de les considérer par l'intelligence, mais il importe de former des affections qui poussent votre volonté à en suivre les inspirations (1). Pour me faire mieux comprendre, je mentionnerai brièvement quels sentiments et quelles affections l'âme doit disposer en elle, si elle veut donner à ces réflexions toute leur efficacité (2).

1. Grandeur et bonté de Dieu. — Si vous considérez combien Dieu est digne d'amour et d'honneur en raison de sa bonté, de sa sagesse, et de

(1) Dans la méditation, même purement discursive, il est nécessaire de ne pas s'en tenir aux considérations de l'esprit. Elles ne deviendront principe d'action spirituelle que si elles descendent dans la volonté pour l'émouvoir et la déterminer à agir. Aussi est-il recommandé de faire suivre les réflexions de l'esprit d'affections y correspondant : élans d'amour, d'humilité, de confusion, de repentir, de reconnaissance, etc... C'est par cette voie que l'on arrive peu à peu à remplacer la méditation proprement dite par l'oraison affective, où une simple vue de l'âme sur un mystère, sur une fête de l'Église, sur un texte lu, sur un événement religieux, conduit à demeurer devant Dieu dans une adoration amoureuse.

(2) Venturin de Bergame avait écrit, et saint Vincent Ferrier publia les quatorze motifs de perfection et les dispositions utiles pour en tirer le fruit, en deux traités distincts. Nous les fondons en un seul pour la commodité du lecteur.

ses autres admirables perfections, qui sont sans bornes et sans fin, ce que vous avez cru faire de bien et de grand pour la gloire de Dieu et d'après sa volonté, nous paraîtra minime, et même rien, au regard de ce que demanderait la majesté divine (1). — Je mets cette raison en premier, car dans toutes nos actions nous devons avoir en vue principalement l'honneur le respect et l'amour dus à Dieu, puisqu'il est, en lui-même, digne d'être aimé et honoré par toutes les créatures.

Cette considération n'a sa force que dans l'âme ayant assez d'élévation spirituelle pour contempler et sentir l'excellence, la perfection, la majesté de Dieu ; car alors tous ses efforts

(1) La contemplation des Saints s'alimente surtout par ce regard fixé sur les perfections divines, et c'est ce qui les rend si humbles en toutes leurs œuvres. Les meilleures et les plus considérables leur paraissent très imparfaites, parce qu'ils les comparent à la grandeur et à la perfection du Maître qu'ils servent. Leur humilité étonne, et beaucoup sont portés à la taxer de pieuse exagération. Mais ce sont les Saints qui ont raison en se jugeant sévèrement ; leur contemplation les pénètre de la majesté divine, et les rend clairvoyants sur ses légitimes exigences : plus on est près de Dieu, plus on est dans la lumière, et mieux on voit ses insuffisances, ses omissions, ses lacunes. Imitons les Saints en méditant comme eux sur les grandeurs divines.

tendent à rendre à Dieu amour et hommage en raison de sa dignité (1).

2. Les souffrances de Jésus-Christ. — Réfléchissez aux mépris, aux outrages, aux privations, aux douleurs, aux souffrances soutenues par le Fils de Dieu par amour pour vous afin que vous puissiez l'aimez et l'honorer ; vous comprendrez que c'est bien peu de chose ce que vous avez fait pour l'amour et la gloire de Notre-Seigneur, en comparaison de ce que vous devriez faire. — Cette raison est plus haute et plus parfaite qu'aucune des suivantes : c'est pourquoi je la mets en second.

Mais l'âme n'en tire profit que si, animée d'une dévotion venant du cœur, elle sent en

(1) Aimer Dieu autant qu'Il le mérite est impossible à l'homme ; mais l'âme de bonne volonté, l'âme de désirs, est docile à l'action du Saint-Esprit, qui lui fait « sentir », par une expérience intime, la bonté de Dieu, et élève son activité spirituelle de la mesure purement humaine et rationnelle à une sorte de proportion divine. Le don de piété, par exemple, lui fera rendre à Dieu un hommage de dilection proportionné, non pas à la mesure des bienfaits reçus de Lui, mais à celle de la bonté de Dieu telle qu'elle est en soi. Nous disons alors : *Gratias agimus Tibi propter magnam gloriam tuam.* L'action du Saint-Esprit établit entre l'âme fervente et Dieu une sorte de connaturalité, qui rend l'âme extrêmement sensible aux intérêts de Dieu, à sa grandeur, à sa majesté.

esprit (1) la charité et la bonté que le Fils de Dieu nous a montrées dans sa Passion subie pour nous ; alors elle se mettra à désirer de toutes ses forces offrir quelque chose à Dieu en retour de tant de bonté.

3. La perfection de la charité. — Songez à l'innocence, à la perfection qui devrait être vôtre d'après l'ordre divin, puisque, en vous commandant d'aimer Dieu de tout votre cœur, et de toute votre âme, et de toutes vos forces, il vous impose de vivre sans aucun vice, sans aucune faute, dans la pratique entière de toutes les vertus : alors vous verrez clairement votre faiblesse et à quelle distance vous êtes de l'innocence et de la perfection en question (2).

Cette raison frappera seulement l'âme qui comprendra la sublimité de la perfection que

(1) C'est-à-dire dans cette fine pointe de l'âme élevée au-dessus de tout le sensible, puissance seule accessible au sentiment expérimental du divin.

(2) Le précepte de la charité indique une fin très haute à laquelle tout chrétien a le devoir de tendre. Les moyens jugés les plus parfaits ne sont pas obligatoires pour tous, mais nul n'a le droit de se soustraire au commandement, et de se choisir une fin qui le détourne d'aimer Dieu par-dessus toutes choses. Bien plus, le commandement oblige dans les termes où il a été porté, c'est-à-dire jusqu'à une perfection consistant en ceci, que l'âme doit avoir la bonne volonté de croître sans limite dans la charité, d'approcher sans cesse de Dieu par un amour plus profond.

Dieu demande aux hommes en leur donnant le précepte de la charité. Alors, en vue d'accomplir la volonté et le commandement de Dieu, elle devra se munir d'une énergie qui s'efforce sans relâche d'atteindre à cette hauteur.

4. Les bienfaits de Dieu. — Méditez sur l'abondance et la magnificence des bienfaits de Dieu, sur les grâces tant corporelles que spirituelles accordées à vous et aux autres, et combien gratuitement : vous constaterez que ce que vous faites et pouvez faire pour Dieu n'est rien en regard de ses bienfaits et de ses grâces, surtout si vous considérez sa libéralité et sa bonté.

Mais pour cela il faut pénétrer son esprit et son cœur de l'excellence des dons divins et de la faveur toute gratuite qui les répand, puis s'efforcer de proportionner aux bienfaits reçus le service dû à Dieu.

5. Le bonheur du Ciel. — Si vous songez combien haute et splendide est la récompense, la gloire promise et préparée à ceux qui pratiquent la vertu pour l'honneur de Dieu, et qui sera d'autant plus large que les œuvres auront été plus vertueuses et plus considérables : vous saurez pour autant que votre mérite n'est rien en comparaison de tant de gloire et vous voudrez faire davantage.

Cette pensée, pour produire tout son effet, demande que l'âme ait en haute estime et en fervent amour la gloire promise au Paradis, avec la ferme croyance qu'on y arrive par la pratique des vertus : ainsi elle s'anime à y tendre par ce moyen.

6. La beauté de la vertu. — Voyez d'une part la beauté, la générosité qu'il y a dans les vertus et la noblesse qu'elles confèrent à l'âme ; d'autre part ce qu'il y a de dégradant et d'intéressé dans les vices et les péchés : vous ferez plus d'efforts, si vous êtes sage, pour progresser dans les premières, et éviter soigneusement les seconds.

Mais pour que ce motif fasse impression sur l'âme, il faut qu'elle ait en horreur et en abomination tous les vices et les péchés, qu'elle mette ses complaisances et son attachement dans la perfection des vertus et dans la grâce de Dieu, enfin qu'elle trouve son bonheur dans les transports de la charité et sur les hauteurs.

7. L'exemple des Saints. — Regardez à quelle hauteur de perfection sont montés les saints Pères, que de vertus ils ont pratiquées, quelle sainteté ils ont atteinte, et constatez l'imperfection et les lacunes de votre vie et de vos œuvres.

Pour tirer parti de cette considération, il faut tenir en haute estime la vie des Saints, et

avoir le désir de les imiter. Je parle surtout des plus parfaits, en particulier la Vierge, saint Dominique, saint Pierre Martyr, saint Thomas d'Aquin, et autres (1).

8. La laideur du péché. — Considérez le nombre et la gravité de vos offenses envers Dieu : toutes vos œuvres, si excellentes soient-elles, n'ont pas une valeur qui suffise à acquitter votre dette et à satisfaire à la justice divine (2).

(1) Combien n'ont pas cette estime, et porteraient facilement le jugement que la Sagesse prête aux impies : « Leur vie est une folie, leur fin est sans honneur ». Pour d'autres, plus compréhensifs, il y a excès cependant en toute sainteté qui dépasse la médiocrité courante. La sagesse est d'ouvrir les yeux à la beauté de l'héroïsme chrétien ; alors on s'écrie avec saint Augustin lisant la vie de saint Antoine et des saints et saintes ermites : « Ce qu'ont fait ces hommes et ces femmes, tu ne le pourras pas ? Mais est-ce par leurs propres forces qu'ils l'ont pu, ou par la grâce de Dieu ? » En réalité, dans les vies de tous les Saints, même les plus extraordinaires, s'il est vrai qu'il se trouve des traits qui ne demandent que l'admiration, il en est, et beaucoup, qu'il est possible d'imiter ; au moins faut-il en avoir le désir, et pour cela estimer à sa valeur la vertu poussée jusqu'à l'héroïsme.

(2) La satisfaction qu'exigent nos péchés ne peut être acquittée par nos bonnes œuvres et nos peines d'ici-bas, parce qu'elles n'offrent pas un prix équivalent à l'offense faite à Dieu ; notre satisfaction, nécessaire d'ailleurs, mais insuffisante, en suppose une autre, parfaite celle-là, et qui communique de sa valeur à la nôtre : c'est celle de Jésus-Christ ; sans son appoint d'une richesse infinie, nos œuvres seraient inefficaces.

Ce motif n'aura toute sa force que si vous augmentez plutôt à vos yeux la gravité de vos fautes et de l'offense faite à Dieu, et si vous avez la volonté énergique de satisfaire à la justice divine par des actions vertueuses.

9. Le danger de la tentation. — Leur diversité, et le péril où nous mettent les tentations de la chair, du monde, du démon, doivent vous engager à vous munir de plus de fermeté et de plus d'élévation que jamais dans la pratique des vertus, afin de vous assurer une résistance plus facile.

Pour donner à ce motif toute sa valeur, pesez d'une part la gravité du danger auquel vous exposent les tentations, d'autre part votre propre faiblesse; puis, appliquez-vous à fuir les occasions de péché, et réfugiez-vous dans le port très sûr de la grâce de Dieu.

10. Le jugement de Dieu. — Il sera rigoureux, ce jugement final. En songeant avec quel bagage de bonnes œuvres, et quelle satisfaction pour vos péchés, il faudrait l'aborder, voyez combien peu vous avez fait, ou même rien, de ce que vous auriez dû faire.

Mais pour donner à cette pensée toute sa portée, il faut une âme qui reconnaisse ses fautes, et ressente au fond d'elle-même la crainte de la

sentence qui sera prononcée contre les pécheurs n'ayant pas fait pénitence.

11. La mort. — Méditez sur la brièveté de votre vie et sur la fatalité de votre mort; or après celle-ci, vous n'aurez plus loisir, n'en doutez pas, d'acquérir des mérites et de faire pénitence : Voyez comme vous devez vous mettre, avec plus de cœur et de zèle que jamais, à remplir votre vie de bonnes œuvres et de pénitences.

Deux conditions donnent à cette pensée sa pleine valeur : la crainte de la mort, la ferme résolution de faire des œuvres méritoires.

12. La nécessité du progrès. — Remarquez que si, ayant commencé à bien vivre, vous vous arrêtez à un degré quelconque de perfection sans le désir et le zèle de monter plus haut, ce ne peut être que par un fond de présomption et d'orgueil satisfait de vos premiers pas, qui inclut une grande tiédeur (1). Or là où ces deux

(1) La vie est un chemin, et le chemin, dit saint François de Sales, n'est pas fait pour s'asseoir, mais pour marcher. Si, une première étape fournie, vous vous arrêtez satisfait à l'excès de votre effort, c'est que vous n'avez pas l'ambition légitime, et nécessaire dans une certaine mesure, d'aller vite et loin. C'est là ce que l'on appelle la tiédeur; elle consiste à se contenter de peu, à limiter au médiocre ses aspirations; elle est le fruit d'une présomption qui décrète d'elle-même que le degré atteint est suf-

maux se rencontrent, ils exposent à un danger considérable de tomber en maint vice spirituel. Je ne doute pas que, si vous tenez à en être à l'abri, vous vous efforcerez, si haut que vous ait porté votre début, de vous élever à une vie encore plus sainte et plus parfaite (1).

Pour bien apprécier ceci il faut : 1° sentir et comprendre qu'un début sans effort sérieux, sans désir d'une perfection plus haute, conduit aux vices d'orgueil et de présomption, et expose à de grands maux (2); 2° vouloir énergiquement échapper à ce danger et à ces vices.

fisant. Or Notre-Seigneur a dit, nous montrant un but qui ne nous permet pas cette limitation arbitraire : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. — Le progrès se fait par la charité, par l'amour ; on peut toujours aimer davantage, et laisser pousser à la charité dans l'âme des racines plus profondes.

(1) Les vices spirituels auxquels exposent l'orgueil et la tiédeur sont en particulier : la négligence, le manque de vigilance, la confiance en soi, la désobéissance, la paresse spirituelle, etc... Ils conduisent à de lamentables chutes. Saint Bernard, dans son commentaire du Psaume 90, parle de ceux qui, fervents dans les débuts, arrivent ensuite à se croire quelque chose, et tombent dans la tiédeur. « Oh ! si vous saviez, dit-il, comme c'est peu de chose ce que vous avez, et comme vous aurez vite fait de le perdre, s'il ne vous est conservé par Celui qui vous l'a donné ! »

(2) L'auteur insiste sur l'importance extrême d'un bon début dans la voie de la perfection spirituelle ; or la condition essentielle en est la volonté d'un progrès continu,

13. Le chatiment de la présomption. — Réfléchissez aux impénétrables jugements de Dieu sur certains qui avaient persévéré longtemps dans une grande sainteté et une haute perfection, et que Dieu abandonna à cause de vices dont ils ne se croyaient pas atteints (1). Sans aucun doute, si haut que vous soyez parvenu, chaque jour vous élèverez encore vos sentiments et vos inten-

dont l'effort ne doit cesser qu'avec le voyage. Un voyageur qui s'arrête n'est plus un voyageur ; or nous le sommes, et la sagesse chrétienne consiste à le comprendre, à l'accepter, et à marcher sans se lasser. « Si nous nous laissions, dit saint Augustin (de Doctr. christ., l. I, ch. IV), prendre aux agréments du chemin, à l'enchantement du mouvement même qui nous emporte ; si nous nous laissions aller à jouir de ce dont nous devons seulement user, nous ne voudrions plus finir notre voyage, et le charme pervers de semblable douceur nous rendrait étrangers à la patrie, dont la suavité est seule capable de nous donner le bonheur. » Remarquables paroles, et qui expliquent parfaitement les causes, si diverses, de la tiédeur spirituelle.

(1) Il faut comprendre ces derniers mots en ce sens que l'homme spirituel à qui pareil malheur arrive, a mérité l'abandon de Dieu, soit par de multiples abus de la grâce, soit en s'endormant dans une tiédeur coupable, dans une sécurité trompeuse, qu'il pouvait et devait éviter par plus de vigilance et d'humilité, par une constante aspiration à plus de sainteté. La torpeur spirituelle laisse le champ libre aux passions ; un jour elles se réveillent, on est surpris, la charité a perdu de sa vigueur et combat faiblement : on succombe. L'âme ne se croyait pas si malade, mais c'était sa faute, parce qu'elle négligeait bien des avertissements, et dédaignait les règles de la prudence et de l'humilité.

tions, évitant de plus en plus jalousement tout défaut; visant à la perfection et à une sainteté complète; redoutant qu'il n'y ait en vous quelque vice caché qui vous mérite l'abandon de Dieu.

Pour tirer tout le fruit de cette considération, il faut avoir un très grand souci de son salut, avec la crainte de perdre l'amitié de Dieu.

14. Les peines de l'enfer. — Méditez sur les supplices des damnés en enfer : ce sont ceux qui attendent tous les pécheurs. Je m'assure que vous trouverez bien légère toute peine, toute humiliation, et la pauvreté, et les injures, et le travail que vous pourrez avoir à supporter pour Dieu en cette vie, si tout cela doit vous épargner ces supplices; et que, par crainte d'y tomber, vous ne cesserez de tendre de toutes vos forces à une vie plus haute et plus parfaite.

Vous deviendrez meilleur par cette crainte salutaire; mais comprenez bien que vos péchés vous ont mérité l'enfer, et que pour y échapper, vous devez préférer satisfaire ici-bas.

Remarquez que la conclusion de chacune de ces considérations doit consister en deux choses : le sentiment de votre imperfection et de votre néant; puis le désir, accompagné d'un effort sérieux, de vous élever à une vie plus

sainte ; mais de telle sorte que le sentiment de votre imperfection n'aille pas sans le désir de plus de sainteté, et que vos progrès ne vous fassent jamais perdre le sentiment de votre néant (1).

(1) On pourrait dire que dans cette conclusion se trouve une description parfaite de l'humilité chrétienne. Nous ne sommes que néant, puisque nous ne tenons même pas notre être de nous-mêmes, et qu'il ne dépend pas de nous qu'il subsiste ; donc rien de ce qu'il y a de bien en nous ne vient de nous : nous l'avons reçu, et nous ne pouvons le conserver par nos propres forces. Mais d'autre part, Dieu nous dit : Marche et sois parfait. S'il Lui plaît que notre perfection dépasse celle des autres, et que nous devenions des Saints, glorifiés au Ciel et sur terre, pouvons-nous en avoir conscience sans tomber dans l'orgueil ? Mais certainement. Le bien que nous avons reçu, notre devoir est d'y correspondre et de chercher à le faire croître en nous sans arrêt. A cela, Dieu aide davantage les uns — et, bien entendu, ce progrès c'est sa grâce qui le fait, qui nous le fait réaliser, — Dieu aide davantage certains qu'il a décrété d'élever plus haut, pour sa gloire et pour servir de modèles proches aux autres. Ceux-là ne deviennent saints que parce qu'ils ont, par la grâce divine, le sentiment profond que de cette ascension c'est Dieu qui est l'auteur, et qu'eux y ont opposé maint obstacle par l'insuffisance et la pauvreté de l'instrument qu'ils sont. Ils peuvent donc constater sans orgueil, avec Marie, que le Seigneur a fait de grandes choses en eux, parce qu'ils voient, avec une lumière sans ombre et dont la clarté augmente avec leur sainteté, qu'ils ne sont que péché, que néant, dont Dieu s'est servi quand même, sa toute-puissance n'ayant pas à se soucier de la valeur de ses instruments, si misérables soient-ils.

XV

RÈGLES DE DISCRÉTION CONCERNANT LES VISIONS ET LES CONSOLATIONS SPIRITUELLES (1)

Pour l'honneur de Jésus-Christ Notre-Seigneur, je vais vous exposer les remèdes aux tentations spirituelles qui abondent en ce temps pour l'épreuve et la purification des élus de Dieu. Quoiqu'elles ne touchent pas de manière claire et expresse à quelqu'un des principaux articles de foi, toutefois à y bien regarder, on s'aperçoit aisément qu'elles tendent à détruire les maîtresses racines de la foi, et qu'elles préparent la place à l'Antéchrist.

Ces tentations, je ne veux pas les dépeindre,

(1) Il s'agit dans ce chapitre des tentations que peut rencontrer, et que rencontre souvent, l'homme qui veut tendre à la sainteté, qui fait oraison, qui se mortifie, qui renonce au monde pour être tout à Dieu, en un mot, l'homme spirituel. Le lecteur se rendra très vite compte que les conseils de Venturin sont toujours d'actualité.

pour ne pas donner matière ou occasion de scandale ou de trouble aux simples et aux imparfaits. Mais je vous indiquerai par quelle discrétion spirituelle vous devez vous gouverner, pour ne pas succomber. Elle nous viennent par une double voie : d'abord par les suggestions et les illusions du diable, qui trompe l'homme dans la conduite qu'il doit observer envers Dieu et les choses de Dieu ; ensuite, par les mauvaises doctrines et le genre de vie de ceux qui sont déjà tombés dans ces tentations. Voici donc ce que je veux vous dire : 1° quelle conduite vous devez observer dans vos rapports avec Dieu et en présence des choses divines, si vous voulez échapper à ces tentations ; 2° quelle doit être votre attitude vis-à-vis des autres en ce qui concerne leur doctrine et leur genre de vie.

Je parlerai d'abord des tentations spirituelles que le démon fait naître au cœur des hommes qui veulent se donner à Dieu par l'oraison, la contemplation, ou d'autres œuvres de perfection.

Première règle. — Gardez-vous de désirer des visions, des révélations, des sentiments, au-dessus de la nature et de l'état commun de ceux qui ont la crainte et l'amour de Dieu : semblable désir est à base d'orgueil et de présomption ;

il ne va pas sans curiosité vaine au sujet des choses cachées, ni sans quelque faiblesse, ou même éclipse, de la foi. Aussi arrive-t-il que Dieu abandonne, et justement, l'âme animée de ce désir, et elle risque de tomber dans des illusions et des erreurs diaboliques. C'est par ces moyens que le diable sème la majeure partie des tentations spirituelles de notre temps ; il leur fait pousser des racines profondes dans le cœur d'hommes qui, au lieu de rester par l'humilité disciples du Christ, deviennent des précurseurs de l'Antéchrist.

Sachez donc que les révélations véritables, la connaissance spirituelle des secrets divins, ne sont pas le fruit d'un désir de ce genre, ni de l'effort et de l'application qu'une âme y apporte. Elles viennent, par pure bonté divine, dans l'âme profondément humble, pleine de la crainte et du respect de Dieu, fervente dans son amour. Toutefois sachez aussi que s'appliquer avec zèle à ces vertus en vue d'obtenir visions, révélations, sentiments extraordinaires, cela même dénoterait une intention finale foncièrement orgueilleuse. Aussi voit-on souvent ces faux humbles tomber en d'étranges aberrations.

Deuxième règle. — Dans votre prière et votre contemplation, ne supportez en votre âme aucune

consolation, petite ou grande, si vous découvrez qu'elle vous induit en présomption, ou estime de vous-même, ou en un désir ambitieux de votre honneur et de votre gloire personnels en cette vie ou en l'autre. L'âme qui se complaît en semblable consolation s'expose à beaucoup de maux et d'erreurs, et Dieu, par un juste jugement, permet que le démon accroisse cette douceur en y ajoutant des impressions et des sentiments faux et illusoires, dont l'âme se nourrit comme si c'étaient des révélations véritables. Hélas, mon Dieu, vous savez combien de personnes tombent dans ces errements.

Aussi n'ouvrez votre âme aux consolations sensibles que lorsqu'elles résultent d'une connaissance parfaite et d'un sentiment achevé de votre néant, et vous aident à y persévérer, en vous faisant reconnaître en même temps la grandeur et la majesté de Dieu, et désirer ardemment son honneur et sa gloire. Tel doit être le point de départ de toute consolation pour qu'elle soit sans danger. Et j'en dirai autant de la ferveur, de l'ardeur au bien : elles peuvent avoir cette même double origine ; vous savez maintenant celle qu'il faut redouter (1).

(1) Dieu accorde souvent aux débutants dans les voies spirituelles des ardeurs et des consolations sensibles,

Troisième règle. — Tout sentiment, si élevé soit-il, toute vision, si certaine qu'elle vous apparaisse, dès lors qu'ils vous conduisent à une opinion ou disposition contraire à quelque article de foi ou aux bonnes mœurs, surtout à l'humilité et à l'honnêteté chrétienne, fuyez-les, ayez-les en horreur, comme venant du démon sans aucun doute. — Si l'apparition d'une vision ne vous donne pas le sentiment assuré qu'elle vient de Dieu, et qu'en vous-même vous ne soyez pas certain que ce qu'elle vous montre soit agréable à Dieu, gardez-vous de vous y arrêter sans prendre conseil de votre supérieur, ou d'un autre homme expert en la matière.

Quatrième règle. — Ni l'élévation de sa vie, ni la ferveur de sa dévotion, ni l'éclat de son intelligence, ni aucune autre qualité que vous verrez en une personne, ne doit vous engager à suivre ses conseils ou à imiter ses mœurs, du

afin de les encourager et de les soutenir dans leurs premiers pas. Les prendre pour une preuve de progrès dans la sainteté serait en dénaturer la cause. Le conseil que donne ici Venturin met bien les choses à leur place : d'abord l'humilité, qui nous maintient dans la vérité. Tout ce qui nous éloigne de cette vertu fondamentale, si saint paraisse-t-il, et quelle qu'en soit la douceur, est nécessairement mensonge ; tout ce qui nous y enracine davantage est vrai et bon.

moment où vous découvrez, à des indices clairs et sérieux, que ses conseils ne sont pas selon Dieu, ni conformes à la discrétion dont nous trouvons la règle dans la vie de Jésus-Christ et des Saints, dans l'Écriture Sainte, dans les écrits des Pères. Dans ce cas ne craignez pas, en dédaignant les conseils de cette personne, de pécher par orgueil et présomption, puisque vous agissez ainsi par attachement à la vérité (1).

Cinquième règle. — Fuyez avec soin l'intimité et la compagnie de ceux qui répandent ces doctrines et ces conseils dangereux. Évitez même les personnes qui les défendent et les louent; refusez de les écouter et de les voir : elles vous donneront, par leurs paroles et leur actions, des signes de haute perfection; mais si vous vous y laissez prendre, et les suivez comme des amis de Dieu, vous tomberez avec elles dans un abîme de dangers, d'erreurs, de vanité, et de mœurs déshonnêtes.

(1) Que d'imprudences, que d'erreurs on éviterait en suivant toujours ce conseil! Le criterium de la confiance à accorder au prochain en matière spirituelle, ce n'est pas ce qu'il y a en lui d'extraordinaire et d'éclatant, ce n'est pas son renom de science ou d'éloquence ; c'est sa discrétion, c'est la sagesse, la prudence, avec laquelle il suit les commandements de Dieu et de l'Église, les conseils de l'Évangile, les règles posées par les Pères et les Saints.

N'ayez aucune estime pour leurs visions, leurs sentiments spirituels et leurs ravissements. Si elles veulent vous amener à quoi que ce soit de contraire à la foi, aux Écritures, aux bonnes mœurs, aux enseignements des Saints sainement compris, ayez leurs visions en horreur comme des folies, et leurs ravissements comme des accès de rage. Toutefois, si elles ne vous engagent à rien de semblable, gardez-vous de mépriser ce qui peut-être est de Dieu, mais sans leur donner votre entière confiance ; si vous croyez pouvoir ajouter foi à leurs visions, il est prudent de ne le faire que dans la mesure où elles concordent avec la foi catholique, et autant que possible sur le témoignage d'hommes bien connus pour leur sainteté, leur discrétion, et leur humilité éprouvée, qui attestent qu'elles contiennent une part de vrai et de bien.

Sixième règle. — N'acceptez aucune interprétation de l'Écriture ou des paroles des Saints, si elle n'est conforme à la vie de Jésus-Christ, notre Père et notre Maître, à celle des Saints, surtout des Apôtres et de Marie Mère de Dieu, et d'autres dont vous êtes assuré qu'elle a été parfaite.

Je veux parler de la prétention qu'émettent certains de proposer à notre imitation des pri-

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

vilèges et des particularités où les Saints n'entendent nullement que nous les suivions ; leur conduite tient à des circonstances spéciales et à des grâces personnelles, et elle est parfaite. Mais nous ne sommes pas tenus de les imiter en cela, nous ne devons même pas le faire ; humilions-nous devant Dieu et devant ces Saints, et suivons le genre de vie ordinaire, approuvé comme la voie royale conforme à la foi et à la vie de Jésus-Christ (1).

(1) Ordinaire ne veut pas dire ici médiocre, mais s'oppose à la voie extraordinaire, aux missions spéciales, aux dons et aux faveurs rares qui ont été le lot de certains saints par la volonté de Dieu. Tout ordinaire a été la voie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ; extraordinaire la mission de sainte Jeanne d'Arc et de sainte Catherine de Sienne. En ces trois vierges, la sainteté a consisté dans la perfection de la charité : c'est leur trait commun ; mais les deux dernières ont reçu du Ciel un mandat particulier, et en vue de son accomplissement, ont été gratifiées d'apparitions, de visions, d'extases, excellentes et dignes de tout notre respect, mais que nous n'avons pas à désirer. Contentons-nous de croître dans la charité ; toute la perfection se réduit à aimer : cela, nous pouvons le désirer sans limite.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

XVI

RÈGLES DE DISCRÉTION DANS LES DOUTES DE LA VIE SPIRITUELLE

Première règle. — Si quelque révélation, ou quelque sentiment spirituel, vous pousse à entreprendre une œuvre particulièrement importante et remarquable, nouvelle pour vous, mais que vous vous demandiez si elle plaira à Dieu, ou même que vous ayez de bonnes raisons de croire plus prudent d'y apporter un délai, voici la conduite à tenir : examinez avec soin toutes les circonstances de l'entreprise, surtout celles ayant rapport à sa fin, et assurez-vous qu'elle sera agréable à Dieu ; mais ne vous en rapportez pas à votre seul jugement personnel : appuyez-vous autant que possible sur le témoignage de l'Écriture Sainte, et sur les exemples des Saints Pères, ceux qui sont imitables bien entendu, car les autres, saint Grégoire nous avertit de les avoir en grand respect comme excellents en ces

Saints, mais de ne pas prétendre les suivre. — Si vous n'arrivez pas à vous éclairer suffisamment, demandez conseil à des hommes d'une doctrine éprouvée et connus pour la sagesse de leur direction (1).

Deuxième règle. — Si vous êtes exempt des tentations dont j'ai parlé précédemment (2), ou que, les ayant connues, vous en soyez délivré, dirigez vers Dieu votre cœur et votre esprit, en reconnaissant humblement la faveur qu'il vous a faite et qu'il vous fait en cela. Mais puisqu'elle est le fait de la pure grâce et de la bonté de Dieu, gardez-vous d'attribuer cette immunité à votre vertu ou à vos mérites, encore moins au hasard. Au dire des saints, cette présomption est la cause principale pour laquelle Dieu retire sa grâce à un homme, et l'abandonne aux tentations et aux illusions du démon.

Troisième règle. — Dans certaines tentations spirituelles qui vous mettent en doute et en défiance de vous-même, n'entreprenez de votre propre chef rien de considérable et qui sorte

(1) En pratique, il est toujours plus sûr de consulter, mais avec humilité, avec le désir de s'éclairer, non avec l'intention plus ou moins consciente de recevoir louange et approbation.

(2) Celles exposées au chapitre précédent.

de vos habitudes; au contraire, contenez votre ardeur et votre bonne volonté, et attendez humblement, avec la crainte et le respect de Dieu, qu'Il éclaire votre cœur. Soyez assuré qu'une œuvre importante et nouvelle commencée dans ces conditions ne pourrait avoir une heureuse issue (1).

Quatrième règle. — Par contre, que ces attentions ne vous fassent pas renoncer au bien commencé avant leur apparition. Et surtout qu'elles ne vous conduisent pas à abandonner la prière et la confession, ainsi que les œuvres humbles, quand bien même vous n'y trouveriez aucune consolation.

Cinquième règle. — S'il arrive que des imaginations et des faussetés vous induisent à douter sérieusement d'une vérité quelconque,

(1) Il est clair qu'à ces heures troubles où, à la suite d'échecs, d'épreuves, de tristesse, on doute de soi tout en ayant de grands désirs du bien, une œuvre ne peut être entreprise avec toutes chances de succès ; on hésite, on s'arrête, on recule, on repart, et ce sont là des alternatives gravement nuisibles à une bonne issue. Il faut clarifier son cœur et ses vues par la prière, par la patience, et savoir attendre l'heure de Dieu. Que d'œuvres commencées par des hommes de bonne volonté, mais troublés et paralysés par des doutes et des tentations, sont tombées malgré leur très réelle valeur, malgré les besoins auxquels elles répondaient, et ont été reprises plus tard avec plein succès!

chassez-les de votre cœur et de votre mémoire avec la plus grande vivacité. Puis tournez votre cœur et votre intelligence vers la vérité très pure des principaux fondements de notre foi ; lisez la vie des Saints, et nos véridiques Écritures. Ramenez-y souvent votre regard, humblement, avec discernement : vous en tirerez l'exemple utile, et la lumière qui vous fera voir clair là où vous aviez d'abord douté! Observez la même règle quand la tentation porte, non sur un des principaux articles de foi, mais sur d'autres vérités qui en sont proches (1).

Sixième règle. — Dans les tentations de ce genre, ayez l'espoir ferme et asuré que Dieu en fera sortir votre bien, et plus de lumière au fond de vous-même. Dieu ne les permet, croyez-le

(1) Quels sont ces principaux articles, ces fondements de la foi ? C'est l'existence de Dieu, sa bonté, sa justice ; l'Incarnation, la mort de Jésus-Christ, sa résurrection, son Ascension, l'Église, les sacrements, la vie éternelle. Mais il y a bien d'autres articles de foi, dont la croyance, au moins implicite, est nécessaire au salut, et aussi des vérités que l'on ne pourrait mettre en doute sans témérité et péril de la foi. Le remède indiqué par Venturin est excellent : ramener son esprit, en cas de doute, aux vérités maîtresses, à celles dont la négation entraînerait un écroulement dont on ne peut pas ne pas s'effrayer. Par là, par ce retour au plus simple, qui inclut tout le reste, on déblaie, on fait place à la lumière, qui dissipe les fantômes du doute et de la complication intellectuelle.

bien, que pour exercer votre vertu et vous humilier ; mais tout en le croyant, ne négligez rien pour repousser ces tentations, et gardez-vous de tirer orgueil de cette épreuve permise par Dieu : reconnaissez plutôt que vous vous y êtes exposé par votre faute (1).

Septième règle. — Ne tenez jamais ces tentations cachées ; faites-les connaître à un confesseur sage et discret, et à quelques personnes que vous aurez de bonnes raisons de juger capables, en raison de leur expérience personnelle en ces matières, de leurs lumières, de leur sagesse et de leur sainteté, de vous donner conseil, secours et consolation. C'est là un remède grandement recommandé par les Saints. On lit dans les Vies des Pères du désert que certains moines, que la

(1) De fait, c'est bien souvent une lecture risquée, une fréquentation dangereuse, une négligence habituelle dans la prière, l'éloignement des sacrements et tant d'autres causes plus ou moins volontaires, qui provoquent ces tentations de doute, ou y ouvrent l'âme comme une place démunie ; il y a presque toujours au moins une imprudence à la base, et l'on ne risque pas de se tromper en se reconnaissant coupable. De l'épreuve donc il faut s'humilier, puisqu'elle révèle une vertu trop faible, et se garder avec soin de l'orgueil subtil qui consisterait à y voir le point de départ, voulu par Dieu, d'une haute perfection : de plus de vigilance et de ferveur de notre part, oui, et l'avertissement mérite que l'on remercie Dieu.

sainteté de leur vie avait élevés très haut, eurent une fin lamentable pour avoir méprisé et reçu sans humilité les conseils secourables d'autres Pères dans leurs tentations. Tandis que d'autres, par la volonté de la Providence divine, voyaient s'évanouir les leurs à cause de leur simplicité à demander aide et conseil.

Huitième règle. — Dans vos tentations, élevez à Dieu votre cœur et votre intelligence, en demandant humblement ce qui Lui donnera le plus d'honneur, et assurera le mieux le salut de votre âme. Tenez votre volonté soumise à la sienne, acceptant de rester dans la tentation s'Il le veut, et n'ayant d'autre désir que de ne pas L'offenser. — Ce remède est excellent.

Neuvième règle. — S'il n'y a pas d'autre moyen d'échapper à ces tentations, oubliez-les ; traitez-les par le dédain, sans vous croire obligé en conscience à les repousser violemment, ni à les confesser, si ce n'est en gros. Vous considérerez alors qu'elles ne viennent pas du démon, mais que ce sont des troubles et des faiblesses inhérents à l'état commun de la vie présente (1).

(1) C'est là, il faut le dire, le cas le plus fréquent. Nous portons notre foi dans un esprit dont la nature est de chercher à savoir par preuves évidentes : d'où un mouvement incessant, et d'autant plus vif que l'esprit est plus

curieux, pour percer l'obscurité nécessaire de la foi. De là viennent la plupart de nos tentations intellectuelles : ferveur dans la charité, humilité, simplicité à demander conseil, tels sont les principaux remèdes. Ajoutons-y l'habitude de la prière, et une vie intérieure sérieuse : par elle l'intelligence acquiert, avec l'esprit de synthèse que procure la fréquentation des hauteurs, une souplesse qui lui fait discerner facilement à quel ordre de preuves se réfèrent les différentes vérités des sciences humaines et divines. — Le moyen d'ébranler toutes les connaissances, a dit Euler, c'est de chercher à établir les unes par les raisons qui ne conviennent qu'aux autres. — Or, cette tendance si fréquente, les esprits superficiels n'y échappent pas, et ils exigent de la religion, qui appartient à l'ordre de l'histoire et de la philosophie, des preuves aussi rigoureuses que celles des sciences exactes. Mais l'homme intérieur, celui qui prie, a su établir en son intelligence un ordre de valeur parmi les connaissances ; cet ordre, il le retrouve aisément, grâce à la souplesse que lui acquiert l'habitude de la comparaison des valeurs dans la contemplation. Ainsi, savant, il veut savoir, et il cherche ; croyant, il consent à ignorer, et il attend. Il évite ainsi, et un trouble trop facile, et une raideur excessive qui déforme l'esprit de certains savants, jusqu'à leur rendre malaisée à l'extrême toute connaissance ne procédant pas comme la science où ils se sont spécialisés.

FIN

APPENDICE AU CHAPITRE IV

Sermon XVIII de saint Bernard sur le Cantique des cantiques (1)

De deux opérations de l'Esprit-Saint, dont l'une est dite infusion, et l'autre effusion.

1. *Ton nom est une huile qui se répand* (Cantiq., 1, 2). — Que veut nous enseigner l'Esprit-Saint à l'occasion de ce chapitre? Sans doute l'expérience que fait naître en l'âme une double opération de lui : l'une par laquelle, au dedans, il nous affermit dans la vertu pour assurer notre salut, l'autre qui, au dehors, nous orne de ses dons en vue du bien du prochain. Le résultat de la première opération, nous le recevons pour nous; celui de la seconde, pour autrui. Par exemple, la foi, l'espérance, la charité, nous sont

(1) Nous avons un peu réduit ce sermon, mais en en gardant tout ce qui intéresse notre sujet. Nous avons fondu en un deux paragraphes, dont le second ne faisait que résumer le premier.

données pour nous : car sans elles nous ne pouvons nous sauver. Mais la science, la sagesse dans le discours, le don des guérisons, la prophétie, et autres charismes, dont nous pouvons nous passer sans que notre salut en souffre nullement, sans aucun doute nous sont donnés pour être dépensés pour le salut du prochain. Et ces opérations de l'Esprit-Saint, que nous constatons soit en nous, soit en autrui, nous leur donnons les noms, tirés des choses qu'ils expriment, d'infusion et d'effusion.

2. Mais elles présentent un double écueil à éviter : donner ce que nous avons reçu pour nous, retenir ce que nous avons reçu pour distribuer. Vous retenez le bien du prochain pour vous, si par exemple, étant plein de vertus, et de plus ayant les dons extérieurs de science et d'éloquence, vous enfermez, par timidité ou paresse, ou par une humilité mal comprise, la bonne parole qui pourrait servir à beaucoup, dans un silence sans raison, je dirai même, condamnable : vous vous exposez à la malédiction, parce que vous cachez les blés destinés aux peuples (Prov., XI, 26).

Par contre, vous jetez en pure perte ce qui est pour vous, si, avant d'être entièrement pénétré de vertus, vous vous hâtez, à moitié plein, de vous répandre au dehors : vous désobéissez à la loi en faisant labourer le premier-né d'une vache, et en tondant le premier-né d'une brebis (Deutéron., XV, 19). En réalité, vous risquez de vous dépouiller de la vie et du salut que vous voulez donner aux autres; vous vous laissez gonfler du vent de la vaine gloire ou infecter du poison de la cupidité; un abcès pernicieux grossit, qui vous tuera.

3. Donc, si vous êtes sage, montrez-vous coquille, et non canal. Le canal, presque en même temps, reçoit et renvoie; la coquille attend d'être pleine, et ainsi, c'est son trop-plein qu'elle communique, sachant le triste sort de celui qui se fait la moins bonne part (1). Pour que mon conseil ne vous semble pas à dédaigner, écoutez plus sage que moi. *Le sot*, dit Salomon, *jette tout son esprit d'un coup, le sage en réserve pour la suite* (Prov., XXIX, 11). — Mais aujourd'hui dans l'Église, nous avons beaucoup de canaux ; des coquilles, très peu. Si pauvre est la charité de ceux qui font couler sur nous les fleuves des trésors célestes, qu'ils s'empressent de les répandre avant d'en être emplis, plus prêts à parler qu'à écouter, prompts à enseigner ce qu'ils n'ont pas appris, brûlant de commander aux autres, alors qu'ils ne savent pas se gouverner eux-mêmes. Pour moi, en ce qui concerne la sauvegarde de la piété, la règle que je préfère à toute autre est celle qu'a posée le Sage : *Aie pitié de ton âme, sois agréable à Dieu* (Eccli., XXX, 24). Si je n'ai que très peu d'huile pour m'oindre, croyez-vous que je doive vous en donner, et en rester dépourvu? Je la garde pour moi, décidé à ne m'en

(1) Bien entendu, il faut comprendre ces paroles en se plaçant au point de vue spirituel. Il est clair que prétendre communiquer à autrui presque tout ce que l'on reçoit de biens spirituels, et en garder pour soi la moindre part, c'est s'appauvrir en vertus, en sainteté, se mettre hors d'état de faire un bien durable, faute d'en garder les moyens, et s'exposer soi-même à périr d'indigence sans fruit pour le prochain, à qui l'on ne donne que de sa pauvreté.

dépouiller que sur l'ordre d'un prophète (1). Que certains m'en demandent avec insistance, m'estimant meilleur que ce qu'ils voient ou entendent dire de moi, je leur répondrai : *De peur qu'il n'y en ait pas assez pour vous et pour nous, allez plutôt chez les marchands en acheter pour vous* (S. Matth., xxv, 9).

Mais, direz-vous, *la charité ne cherche pas son avantage* (I Cor., xiii, 5). Non, et savez-vous pourquoi? Elle ne cherche pas son avantage, précisément parce qu'il ne lui fait pas défaut. Qui chercherait ce qu'il a? La charité ne se trouve jamais sans ses dons propres, c'est-à-dire ceux qui sont nécessaires au salut de l'âme; non seulement elle les a, mais en abondance. Abondance qu'elle veut pour elle, afin de pouvoir servir le prochain, et dont elle se réserve suffisamment pour n'en manquer pour personne. Autrement, si elle n'est pas pleine, elle n'est pas parfaite.

4. Pour vous, mon frère, votre salut personnel n'est pas encore assez assuré; vous avez une charité incomplète, trop tendre, fragile comme le roseau, cédant au moindre souffle, crédule à tout esprit, flottant au vent de toute doctrine; elle est si faible qu'elle vous fait aimer le prochain plus que vous-même, si sensible que, malgré le précepte, toute sympathie l'amollit, toute crainte la fait défaillir; elle se laisse troubler par la tristesse, resserrer par les désirs, entraîner par l'ambition, inquiéter de mille soupçons; les critiques la bouleversent, les soucis

(1) Le prophète sera, pour les prêtres et les religieux, leur supérieur, pour les fidèles, un directeur instruit et prudent.

l'épuisent, les honneurs la gonflent, l'envie la dessèche. Vous, dis-je, qui vous sentez si faible, quelle folie, je vous le demande, de prétendre soigner les maux d'autrui, simplement d'y consentir. Il suffit que vous aimiez le prochain comme vous-même : voilà la bonne égalité.

Imitez Celui de la plénitude de qui nous avons tous reçu. Ne soyez pas plus libéral que Dieu : apprenez à ne répandre que votre trop-plein. Que la coquille fasse comme la source : celle-ci ne coule en ruisseau et ne s'étend en lac, que lorsqu'elle est saturée de ses eaux. Que la coquille n'ait pas honte de n'être pas plus prodigue que la source. — Il n'est pas jusqu'à la Source de la vie, pleine en elle-même, et emplie d'elle-même, qui n'ait, bouillonnant et jaillissant, commencé par les profondeurs les plus proches des cieux pour tout pénétrer de sa bonté; puis, les parties les plus hautes et les plus retirées abreuvées, elle a jailli jusqu'à la terre, et du surplus, a donné la vie aux hommes et aux animaux, multipliant les preuves de sa bonté (1). Elle a d'abord empli les profondeurs, puis ses eaux miséricordieuses ont visité la terre, l'ont abreuvée, l'ont enrichie. Vous donc, faites de même. Commencez par vous remplir, et ensuite occupez-vous de vous répandre. La charité généreuse et prudente procède par affluence, non par effluence (2). Aidez-moi, si vous pouvez, de votre abondance; autrement, ménagez-vous. Je ne veux pas m'enrichir en vous appauvrissant.

(1) Ce passage fait allusion à la création.

(2) « Benigna prudensque charitas affluere consuevit, non effluere. »

5. Maintenant, apprenez quels grands biens sont nécessaires à votre salut, et comment il faut les recevoir par infusion, avant de présumer de les distribuer par effusion, et pour que ce soit de votre plénitude, non de votre pénurie, que vous les répandiez.

1° La componction. — Quelle est l'âme qui n'a pas reçu, même après la grande guérison du Baptême, quelque blessure, faite par le glaive du démon? Avant tout, il faut couper la tumeur ou l'ulcère qui s'est peut-être greffé sur la plaie, et pourrait compromettre la santé. Qu'on enlève, avec le fer d'une vive componction, l'ulcère de l'habitude invétérée (1).

2° La dévotion. — Mais la douleur est aiguë! Qu'on l'adoucisse par l'onguent de la dévotion, qui n'est autre chose que l'allégresse conçue par l'espérance du pardon; elle résulte de la victoire sur le péché, de plus de facilité à s'en abstenir.

3° La pénitence. — A quoi il faut ajouter le remède de la pénitence, avec l'assaisonnement des jeûnes, des veilles, des oraisons, et autres exercices habituels aux pénitents.

4° Les œuvres de piété. — Mais, dans ce labeur, il faut nourrir le malade de l'aliment des bonnes œuvres, qui le soutiennent et le fortifient dans le travail de la pénitence (2).

(1) La componction est le sentiment très vif que l'on a de ses péchés et de l'offense qu'ils ont faite à Dieu, accompagné d'un regret profond et d'une grande confusion. — L'habitude dont il s'agit ici est celle du péché.

(2) Il s'agit ici, non d'activité apostolique, mais des œuvres communes et obscures qui exercent le pénitent à la pratique des vertus.

5° La prière. — L'aliment excite la soif : il faut boire. Qu'on ajoute donc la boisson de l'oraison, qui s'unit dans l'estomac de la conscience à l'aliment des bonnes œuvres, et les fait valoir devant Dieu. La prière est le vin qui réjouit le cœur de l'homme, le vin de l'esprit, qui enivre, qui verse l'oubli des plaisirs charnels ; il humecte la conscience desséchée, digère les mets des bonnes actions, en fait descendre la force dans les membres de l'âme, affermissant la foi, relevant l'espérance, développant et ordonnant la charité, rendant les mœurs fécondes pour le bien.

6° La contemplation. — Une fois ainsi restauré, que reste-t-il à faire au malade? Qu'il s'arrête, et qu'après le labeur de l'action, il se livre au repos de la contemplation. Celui qui s'abandonne au sommeil de la contemplation, rêve de Dieu ; il ne le voit pas face à face, mais dans un miroir et en énigme. Le devinant, à la dérobée, et comme à la lueur d'une étincelle rapide, à peine il l'a effleuré qu'il s'enflamme d'amour, et s'écrie : *Mon âme t'a désiré dans la nuit, mon esprit s'est ému jusqu'au fond* (Is., xxvi, 9). Semblable amour consume d'un zèle ardent l'ami de l'Époux ; c'est celui dont doit brûler le serviteur fidèle et sage, à qui le maître confie sa famille. Il emplit tout, il brûle, il bout, il se répand, et sans danger, il déborde, il s'élance, en disant : *Qui est faible sans que je le sois? Qui souffre scandale sans qu'un feu me dévore?* (II Cor., xi, 29).

7° La plénitude de dilection. — Alors, qu'on prêche, qu'on porte du fruit, qu'on fasse des miracles nouveaux : il n'y a plus rien à craindre de la vanité, là où la charité tient toute la place. La plénitude de la loi, et du cœur, c'est la charité, pourvu

qu'elle soit pleine. Dieu est charité, et rien n'est capable de remplir la créature faite à l'image de Dieu, si ce n'est Dieu amour, qui seul est plus grand qu'elle. Celui qui n'a pas encore atteint la charité, court grand danger en s'avançant, de quelque autre vertu qu'il paraisse doué. Qu'il possède toute science, qu'il donne tout son bien aux pauvres, qu'il livre son corps aux flammes ; sans la charité, il est vide.

Telles sont les opérations qu'un seul et même Esprit réalise en nous par infusion; quant à l'effusion, lorsqu'elle se produit, c'est purement et uniquement, et par suite sans danger, pour l'honneur et la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION v

Traité sur l'Esprit-Saint . . . 1

Conditions pour recevoir ses consolations 2
Signes de sa présence 4
Le feu du Ciel. 6
Les cendres du feu du Ciel 8
L'entretien du feu du Ciel 9
Le char de feu 13

Les dix cordes de la Harpe Spirituelle. 15

Humilité 15
Joie dans les épreuves 16
Pauvreté. 16
Abnégation. 17
Bonté. 18
Indulgence. 18
Sollicitude pour le prochain 18
Dieu avant tout 19
Présence de Dieu. 20
Reconnaissance et pieux désirs 20

Séquence en l'honneur de la Sainte Vierge. 22

La bonne volonté, la discipline et la science. 25

La bonne volonté. 26
La science. 27
La discipline. 29
L'humilité. 30
Conduite avec les visionnaires. 31
Attente de temps meilleurs. 33

Avis contre le relâchement. . . 37

Austérité et silence 38
Les contradictions 40
L'étude 44
La bienveillance. 46
La mesure dans l'ardeur apostolique. 47

Les six feuilles du lis de la virginité . 49

Charité apostolique. 49
Confiance dans les combats. 51
La double loi de la perfection 53
L'utilité de l'épreuve. 55
Les feuilles du lis. 57

Conseils pour le retour à la ferveur. 69

Rentrer en soi. 70
Avantages de la solitude. 73
Compassion pour les pécheurs. 77
Affection spirituelle. 79

Conseils sur la persévérance et les vertus. 83

L'humilité. 84
Les austérités corporelles. 87
Le silence. 89

Distractions dans la prière 89
Examen de conscience 93
Où les âmes se rencontrent 94
L'écorce, la moelle, l'épi, le grain. 95
Difficultés dans la vie commune 97
Lecture méditée. 98

Les vêtements de l'épouse du Christ . 103

Beauté intérieure. 104
Les six robes 107
Le manteau. 109

Conseils à une jeune fille sur la piété. 113

Les vanités du monde. 114
La fiancée du Christ et les Anges. 115
Confiance en Dieu. 116
Reconnaissance à Dieu. 118
Confiance en sa mère. 120
Silence. 121
La table et le lit. 125
L'office des tertiaires. 126
Avis divers. 127
Trois dangers. 129
Trois désirs. 129
Trois sujets de méditation. 130

Conseils à des religieuses pour trouver l'amour divin. . . 133

Douceur de l'amour de Jésus. 133
La pauvreté. 135
L'obéissance. 138
Le silence. 138

Prière vocale, prière mentale. 138
L'humilité. 140
La communion spirituelle. 142
Conseils à la Prieure. 144

Règle de modération dans la pénitence corporelle. . . 147

Deux questions sur l'humilité. . . 151

Pourquoi est-il si difficile d'être humble ? . . . 151
Peut-on arriver à se croire le dernier de tous ? . 153

Traité du progrès spirituel. . . 159

Méditer sur :
La grandeur et la bonté de Dieu 160
Les souffrances de Jésus-Christ. 162
La perfection de la charité. 163
Les bienfaits de Dieu. 164
Le bonheur du ciel. 164
La beauté de la vertu. 165
L'exemple des saints. 165
La laideur du péché. 166
Le danger de la tentation. 167
Le jugement de Dieu. 167
La mort. 168
La nécessité du progrès. 168
Le châtiment de la présomption. 170
Les peines de l'enfer. 171

Règles de discrétion sur les visions et les consolations spirituelles. . 173

Ne pas les désirer. 174
Craindre la présomption. 175

S'en tenir à la foi. 177
Consulter l'Écriture Sainte et les écrits des Saints . 177
Éviter les visionnaires. 178
Suivre humblement la voie commune. 179

Règles de discrétion dans les doutes de la vie spirituelle. 181

Prudence dans les œuvres nouvelles. 181
Attribuer à Dieu seul l'absence de tentations. . . 182
Savoir ajourner une entreprise. 182
Persévérer dans les œuvres communes. 183
Chasser le doute 183
L'utilité des tentations. 184
Ouverture de conscience. 185
Humble soumission à Dieu dans la tentation. . . 186
Quand faut-il dédaigner la tentation? 186

APPENDICE

Sermon de saint Bernard

Sur la mesure dans l'ardeur apostolique 189

Imprimerie E. Aubin

Ligugé (Vienne)

4-26

13,136 248
V25

13,136 248
V25

Venturino,
Ventura of Bergamo, Bl.

AUTHOR

Directoire Spirituel

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED
JUN 20 '58	Fr. Ricardo Fuentes	
	MAR 13 1987	

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

LA VIE SPIRITUELLE

Mensuelle, par fascicules de 96 à 144 pages
École Théologique de SAINT-MAXIMIN (Var)
Directeur : R. P. M.-Vincent BERNADOT, O. P.

SON BUT : Éclairer les âmes chrétiennes sur les richesses de la vie intérieure. Enseigner tout ce qui peut être utile aux prêtres et aux fidèles pour se rapprocher de Dieu. Exciter une piété forte, éclairée, fondée en doctrine.

Aux prêtres elle enseigne l'art de la direction des âmes. — *Aux religieux* elle révèle tous les trésors de leur saint état. — *Aux fidèles* elle expose tout ce qui se rapporte à la vie intérieure.

ÉDITION ORDINAIRE (**15** fr. par an ; Étranger, **25** fr.)
Chaque numéro contient des articles sur :

Les Principes et la Pratique : Études sur la perfection et ses degrés, sur telle vertu particulière, les fêtes liturgiques, la grâce, la prière, les sacrements, etc.

Les Maîtres et les Modèles : Les saints considérés soit comme docteurs, soit comme modèles de la vie spirituelle ; études variées sur leur vie et sur leurs œuvres.

Textes Anciens : Extraits des grands auteurs spirituels de l'antiquité oubliés ou d'accès difficile, toujours en vue de la vie spirituelle.

Les Idées et les Œuvres : Monographies des œuvres chrétiennes d'importance générale ; chroniques des principales manifestations de la vie spirituelle.

Bulletins Bibliographiques : Comptes-rendus très soignés des ouvrages anciens et nouveaux à conseiller aux fidèles pour les lectures spirituelles.

ÉDITION AVEC SUPPLÉMENT (**20** fr. par an ; Étranger, **30** fr.)

Tous les deux mois, aux cent pages de l'édition ordinaire est ajouté un Supplément pour ceux qui s'intéressent aux questions d'érudition (études historico-doctrinales sur les œuvres des saints, les sources de la mystique, etc.).

COLLABORATION. — La revue est dirigée par des Pères Dominicains, mais elle n'est pas l'organe exclusif d'une école particulière : elle s'inspire constamment de la doctrine traditionnelle. Elle compte, parmi ses collaborateurs, des évêques, des prêtres séculiers, des religieux Bénédictins, Carmes, Franciscains, Capucins, Eudistes, Sulpiciens, Oratoriens, etc.

Chèques postaux : Marseille : 92.42 R. C. Brignoles 2787